



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

31. X. 44.

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K.K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

31.X.44



L'ART
DE SE CONNOITRE
SOY-MEME,
OU LA
RECHERCHE DES SOURCES
DE LA
MORALE.

Par J A Q U E S A B B A D I E.
TOME PREMIER.

Troisième Edition.



A LA HAYE,
Chez GUILLAUME DE VOYS, Marchand
Libraire, dans le Pooten, à l'Enseigne de Grotius.

M. DCCXI.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE
VICOMTE
DE
SIDNEY,

Ministre & Secrétaire d'Etat de
Leurs Majestés Britanniques,
Comptable du Château de Dou-
vre, & Gouverneur des Cinq
Ports, &c. Viceroy pour Leurs
Majestés du Royaume d'Irlande.

MONSEIGNEUR,

*Quoi que l'Art de se Connoître Soy-
même soit digne de l'étude & de l'appli-
cation*

EPISTRE

cation des hommes les plus illustres
& les plus glorieusement occupés ,
ce n'est pas sans quelque scrupule
que je prens la liberté , en vous
offrant cet Ouvrage , de dérober au
public quelqu'un de ces précieux
momens que vous lui consacrez dans
les fonctions importantes de votre mi-
nistère.

On sait MONSIEUR,
quelle est votre application à ser-
vir votre Prince & votre patrie ;
& les obligations que l'Angleterre
a à votre zèle , & à votre ferme-
té sont encore trop fraîches dans la mé-
moire des hommes , pour en renouvel-
ler le souvenir.

On se souvient des services mé-
morables que vos glorieux Ancestres
ont

DEDICATOIRE.

ont rendu à l'Etat : mais on se sou-
vient encore mieux de ceux , que
vous lui avez vous même rendus
dans la plus importante occasion qui
sera jamais , & de quelle manière vous
vous êtes donné , par manière de dire ,
pour votre patrie , en exposant votre
personne , & votre fortune au danger
de la plus triste destinée , pour la secou-
rir.

On n'ignore point quel rang vous te-
nez en toutes manières entre ces Heros
de la Grande Bretagne , dont la sainte
magnanimité n'a point voulu aban-
donner leur patrie à un éternel esclav-
age , à la fureur de la superstition
& à ces effroyables calamitez ,
dont on trouvoit cent mille présages

E P I S T R E

vivans en la personne des François réfugiés , & de trop funestes experiences dans l'Irlande & dans l'Angleterre.

Dieu qui avoit marqué certaines bornes à l'affliction des gens de bien , & au triomphe des méchans , & qui préparoit toutes choses pour ce grand ouvrage , vous attacha de bonne heure d'affection & de zèle à ce glorieux libérateur , que sa Providence avoit suscité pour la delivrance de cette Nation , & en quelque sorte pour la consolation de toutes les autres , afin qu'une fidelité comme la vôtre répondit à une vocation comme la sienne , & que vous servissiez

DEDICATOIRE.

*siez à ses desseins , comme il servoit
lui-même aux desseins du Tout-puis-
sant.*

*On sait MONSEIGNUR,
quelles preuves vous lui avez don-
nées après cela de vôtre zèle &
de vôtre attachement ; & quelles
marques vous avez reçu de son
affection & de sa confiance , &
comment vous avez trouvé le mo-
yen de separer la faveur de l'en-
vie , par la moderation & la sa-
gesse avec laquelle vous la soutenez ,
& l'usage genereux que vous en fai-
tes.*

*Jugez MONSEIGNEUR ,
s'il ne me doit pas être bien
doux , de pouvoir me flater de la
pensée d'avoir quelque part à l'hon-*

EPISTRE

neur de votre bienveillance, & de votre protection, & si je ne dois pas conserver précieusement la mémoire de tous les témoignages de votre bonté, qui peuvent me confirmer dans ces agréables sentiments.

Je prieray Dieu, MONSIEUR, qu'il vous affermissse par une vie longue & une santé confirmée dans le poste important, où vous continuez de rendre à l'Etat des services si dignes de sa reconnaissance, & du souvenir de la posterité; & que les grands succès dont Dieu couronne l'heureux regne de leurs Majestez & benit votre ministère, ayant aussi peu de bornes qu'en a la passion pleine de
re-

DEDICATOIRE.

*respect & de zèle avec laquelle je
suis,*

MONSIEUR,

Votre très humble & très
obéissant Serviteur.

ABBADIE



T A B L E
D E S
C H A P I T R E S.
I. P A R T I E.

CHAP. I. **O**ù l'on donne
une idée générale de la bassesse & de la misère de l'homme, qui sont les premières de ses qualités qui frappent notre esprit. 15

CHAP. II. Où l'on fait des réflexions plus particulières sur l'homme, & où l'on tâche de découvrir sa nature, ses perfections & sa fin, pour trouver quelque consolation à ce qu'on

CHAPITRES.

qu'on a decouvert de sa bassesse & de sa misere. 23

CHAP. III. Où l'on tâche de connoître l'homme, en considerant la nature & l'étendue de ses devoirs. 75

CHAP. IV. Où l'on continue à faire quelques reflexions sur le Decalogue, le considerant comme l'expression de la loy naturelle accommodé à l'état des Israélites. 89

CHAP. V. Où l'on continue à examiner l'étendue de nos devoirs, en considerant la loy du Decalogue. 99

CHAP. VI. Où l'on montre l'étendue de la loy naturelle, en la considerant dans l'Evangile & par raport à l'hom-

TABLE DES	
<i>l'homme immortel.</i>	122
CHAP. VII. <i>Des forces morales de l'homme, ou des motifs qu'il trouve en lui-même, pour se déterminer dans ses actions.</i>	128
CHAP. VIII. <i>Où l'on explique ce que peut le sentiment de notre immortalité sur notre cœur.</i>	173
CHAP. IX. <i>Où l'on continue à montrer ce que peut le sentiment de notre immortalité sur notre cœur.</i>	159

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. <i>Où l'on recherche la source de notre</i>	<i>tre</i>

CHAPITRES.

tre corruption, en traitant de
la premiere de nos facultés,
qui est l'entendement. 207

CHAP. II. Où l'on continue à
faire voir, que la source de
notre corruption n'est point
dans l'entendement. 222

CHAP. III. Qu'il on recherche
la maniere dont l'esprit trom-
pe le cœur. 229

CHAP. IV. Où l'on considere
le commerce d'illusion, qui est
entre le cœur & l'esprit, &
comment Dieu seul le detruit
par sa grace. 243

CHAP. V. Où l'on continue à
chercher les sources de notre
corruption, en considerant les
mouvements & les penchans
de notre cœur. 255

CHAP.

TABLE DES

- CHAP. VI. Où l'on examine les
defauts de l'amour de nous-
mêmes. 264
- CHAP. VII. Où l'on fait voir
que l'amour de nous-mêmes
allume toutes nos autres af-
fections, & est le principe ge-
neral de nos mouvemens. 276
- CHAP. VIII. Où l'on continue
à montrer que l'amour de
nous-mêmes fait naître tous
nos mouvemens. 292
- CHAP. IX. Où l'on considere
les inclinations les plus gene-
rales de l'amour de nous-mê-
mes, & premierement le de-
sir du bonheur. 322
- CHAP. X. Où l'on considere
les illusions que l'amour pro-
pre se fait, pour corriger les
defauts

CHAPITRES.

*defauts qu'il trouve dans le
bonheur qu'il recherche.* 344

CHAP. XI. Où l'on continue à
considerer les inclinations ge-
nerales de l'amour de nous-
mêmes, du desir de la perfec-
tion. 364

CHAP. XII. Où l'on traite
des vices generaux qui con-
sent de l'amour propre, &
premierement de la volupté. 378

CHAP. XIII. Où l'on continue
à considerer les divers carac-
teres de la volupté. 390

CHAP. XIV. Où l'on traite
des dereglemens generaux de
l'amour propre, & particu-
lierement de l'orgueil. 410

CHAP. XV. Où l'on examine
tous

TABLE DES

de tous les dérèglements qui entrent dans la composition de l'orgueil. 419

CHAP. XVI. Où l'on considère le second dérèglement de l'orgueil. 436

CHAP. XVII. Du troisième dérèglement qui compose notre orgueil, qui est la vanité. 441

CHAP. XVIII. Où l'on continue à examiner les caractères de la vanité des hommes. 458

CHAP. XIX. Des deux derniers caractères de l'orgueil, qui sont l'ambition & le mépris du prochain. 479

Fin de la Table des Chapitres.

L'ART

L'ART
DE SE CONNOITRE
SOY-MEME,
OU LA
RECHERCHE DES SOURCES
DE LA
MORALE.

LA MORALE OU LA
SCIENCE DES MOEURS,
*est l'Art de regler son cœur
par la vertu & de se rendre
heureux en bien vivant.*

Cette Science que les Anciens
ont appelé du nom de Sagesse, &
que quelqu'un d'entr'eux se vante
d'avoir fait descendre du Ciel
en Terre, n'a pas toujours esté
traitée ni avec la même Methode
ni avec le même succès. Car il

A

sem-

3 L'ART DE SE

semble qu'elle ayt pris la teinture des differens prejuges des hommes que chaque temps a fait naitre , & des divers estats par lesquels leur esprit a passé.

Le Paganisme en general luy avoit ôté la force, ses motifs & ses exemples. Il est aisé de concevoir que les hommes se sentoient peu disposés à bien vivre par les motifs d'une Religion qu'ils confideroient, comme un amas de songes ridicules, & un tissu prodigieux de fictions incroyables, au vulgaire même le plus grossier.

Juv.
Sat. 2.

*Esse aliquos maneis, & subterranea regna,
Et contum, & stygio ranas in gurgite nigras,
Atque una transire vadum tot millia cymba,
Nec pueri credunt, nisi qui nondum are lavantur.*

Les Philosophes qui ont fait profession d'une Doctrine plus épurée, ne sont pourtant pas allés bien loin à cet égard. Car les uns n'ont eu aucune veritable idée de la
di-

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 3

dignité naturelle de l'homme , qu'ils ont pris plaisir de confondre avec les bestes , pour pouvoir comme elles se plonger sans scrupule dans la volupté ; les autres ont flôté à cet égard dans des incertitudes perpétuelles , qui ne leur ont point permis d'établir leurs beaux preceptes sur des fondemens bien certains.

La Morale même du Portique la plus pure & la plus sublime de toutes , comme l'on s'est imaginé , n'a pas esté exempte de défaut. Elle a pû élever l'homme : mais elle n'a sceu l'humilier. On peut dire de tous ces Philosophes ce qui a esté dit de quelqu'un qui meprisoit la pvanité des autres avec trop d'ostentation. Ils fouloient l'orgueil avec un plus grand orgueil encore. Ils reconnoissoient les défauts de la nature humaine , pour avoir occasion d'encenser à leur propre Sagesse , qui les en avoit affranchis , & renonçant à vivre com-

4 L'ART DE SE

me les autres hommes, ils osoient se préférer au plus grand de leurs Dieux.

La Morale qui naît de la Révélation du Vieux & du Nouveau Testament, a des caractères tout opposés à ceux que nous venons de remarquer. Elle a des principes certains. Elle suit la lumière de la vérité. Elle est soutenue par des motifs très puissans & par des exemples parfaits. Elle considère l'homme comme venant de Dieu, retournant à Dieu, & n'ayant pas moins qu'une éternité en vue. Elle relève l'homme abaissé par ses passions, avili par la superstition & dégradé par l'infamie de ses attachemens, & ce qu'il y a d'admirable, elle l'élève sans l'enorgueillir, & l'abaisse sans lui faire rien perdre de sa dignité, elle lui ôte son orgueil, en lui communiquant la véritable gloire, & elle relève son excellence, en formant son humilité par ce divin com-

CONNOÎTRE SOY-MÊME. §

commerce de nos ames avec Dieu , que la Religion nous fait connoître , dans lequel Dieu descend jusqu'à nous , sans rien perdre de sa grandeur , & nous montons jusqu'à Dieu , sans rien perdre de l'abaissement , ou nous devons estre devant luy.

Cette Science qui non seulement nous enseigne à bien vivre : mais encore à nous aquerir une Eternité de bonheur en bien vivant , est une partie si importante de la Religion , que Dieu n'a point voulu que nous en peussions prétexter l'ignorance , & au lieu que la plus part des choses ne nous sont connues que par raison , ou par sentiment , ou par foy , il a voulu que la Morale de son Evangile le fût en toutes ces manieres. La foy nous la fait recevoir , parce que J. Christ & les Apôtres l'ont enseignée & pratiquée. Le sentiment de la conscience nous la fait approuver , par ce qu'elle nous satis-

6. L'ART DE SE
fait , nous élève & nous console.
La raison luy donne enfin son suffrage , parce qu'il n'y a rien que de conforme aux maximes du bon sens ; soit dans les principes sur lesquels elle est établie , soit dans les regles qu'elle nous prescrit.

Dieu en use à peu près de la même maniere , lorsqu'il faut nourrir nôtre ame ; que lorsqu'il s'agit de nourrir nôtre corps. Il ne nous donne pas seulement une raison pour pourvoir à la subsistance de ce dernier , car quoyque cette raison soit nécessaire , elle ne suffit point pour nous déterminer à prendre les alimens destinés à nôtre conservation dans cette regularité qui est nécessaire pour leur faire produire leur effet. Il a voulu ajouter le sentiment qui nous fait trouver ces alimens agreables , & la foy que nous avons en ceux qui nous les ont fait prendre , avant que nous fussions capables d'aucun examen.

CONNOÎTRE SOY-MEME. 7

men. Car l'Auteur de la nature qui a veu quel inconvenient c'estoit, que de renvoyer les hommes à manger & à boire, jusqu'à ce qu'ils eussent connu par le raisonnement ; de quelle maniere les alimens se changent en chyle, le chyle en sang, le sang en chair, os &c. Et comment les pertes de la nature corporelle, qui se font par la transpiration, se réparent par la nourriture, a trouvé bon d'engager les hommes à prendre des alimens par une voye plus abrégée, qui est celle du sentiment, à laquelle on peut ajouter la foy qu'ils ont en leurs peres & meres, dont l'imitation est pour eux une raison naturelle qui leur épargne la discussion.

On peut dire de même que s'il falloit qu'un homme connût par raison l'immortalité de son ame, sa fin & ses devoirs, qui sont les principes les plus generaux de la Morale, pour pouvoir remplir les de-

voirs de celle-ci, il faudroit qu'il fût Philosophe, avant qu'il pût estre homme de bien. Dieu qui est l'Auteur de la Religion comme celuy de la nature, nous a donc abrégé le chemin encore à cet égard, en nous faisant connoître par la foy les principales verités de la Morale, & en nous les faisant goûter par sentiment. Car la foy que nous avons en Jesus Christ nous dit que nous luy devons estre conformes dans le temps : pour participer à sa gloire dans l'Eternité? & la conscience nous fait trouver dans la pieté qu'il nous prescrit un sentiment agreable, & un goût divin, qui nous engage à la pratiquer.

Mais comme la raison n'est pas inutile à la conservation du corps dans la nature, elle ne l'est pas aussi à la sanctification de l'ame dans la Religion. Elle soutient la foy, & elle confirme le sentiment.

Ceux qui voudront connoître
la

CONNOÎTRE SOY-MEME. 9

la Morale par foy , n'ont qu'à lire l'Évangile. Ceux qui voudront la connoître par sentiment n'ont qu'à la chercher dans leur propre cœur avec le secours de la Revelation que Dieu leur adresse ; & il suffira pour le moins de joindre ces deux methodes , pour avoir tous les principes de la Science de bien vivre.

Mais il faut esperer qu'on ne blâmera point le dessein que nous avons dans cet écrit , de conduire autant qu'il nous sera possible les hommes par raison , là ou la Religion nous conduit par foy , & là ou la conscience nous mène par le sentiment. La raison aussi bien que la foy & la conscience est un present que Dieu nous a fait. Ses lumieres viennent assurément du Pere de lumiere , l'Auteur de tout don excellent ; & je ne sçache point un meilleur usage que nous puissions faire de nôtre esprit que de l'employer à

la consideration de ce qu'il y a pour nous de plus important.

Cette étude n'est point simplement la plus courte pour apprendre ces devoirs : mais elle est extrêmement propre à nourrir la reconnoissance que nous devons avoir pour l'Auteur de nôtre être , à confirmer la foy que nous avons en J. C. à ôter aux incredules le préjugé superbe , que nôtre Morale ne soit faite que pour les gens qui n'ont pas assez d'esprit pour s'empêcher d'être trompés , & enfin à élever nôtre esprit & nôtre cœur en nous montrant les voyes de Dieu dans les inclinations des hommes , & les devoirs de l'homme dans les voyes de Dieu.

On verra par cette meditation les divins rapports , qui sont entre la Nature & l'Evangile , & que la raison nous mène sur les confins de la Religion. On apprendra que la lumiere naturelle lorsqu'elle est
pure

CONNOÎTRE SOY-MEME. Il
pure & exempte de préjugés ; nous
conduit elle meme aux devoirs les
plus sublimes de l'homme , & nous
fait entrevoir ses hautes destinées
& la gloire de sa condition.

On tâchera de ne rien dire qui ne
se rapporte aux principes de notre
foy , que l'on¹ montrera estre ceux
de la nature dans ce qui concerne la
science des mœurs , & si l'on est o-
bligé de s'arrêter d'abord à des ve-
rités abstraites , on ne le fera qu'au-
tant qu'elles nous conduisent à des
verités de sentiment. En un mot
nous chercherons non seulement
de la verité : mais encore de l'utili-
té dans nos découvertes , nous sou-
venant du dessein de la Science
don nous traitons.

En effet la Morale estant à notre
ame ce que la Medecine est à notre
corps , & ayant pour but de nous
guérir de nos maladies spirituelles ,
elle doit s'appliquer principale-
ment à deux choses , premierement à
con-

connoître le mal, & ensuite à chercher les remèdes, qui peuvent nous en procurer la guérison. Ces deux desseins partagent la Morale: mais ils sont trop vastes & ils nous menneroient trop loin. Nous nous bornons donc au premier, en attendant que la Providence nous donne le moyen de travailler sur l'autre.

Nous cherchons ici à connoître l'homme, mais non pas comme la Physique, l'Anatomic, la Metaphysique, la Logique, la Médecine, qui le considèrent comme un être corporel, ou simplement comme une substance spirituelle, comme un animal, ou comme un animal raisonnable. Nous le considérerons seulement comme une creature capable de vertu & de bonheur, & qui se trouve dans un état de corruption & de misère.

Ce n'est pas que cet égard sous lequel la Morale nous oblige à nous considérer nous mêmes, ne nous engage

gage à emprunter de quelques unes de ces autres Sciences, certains principes que l'on prendra de ce qu'elles ont de plus évident. Car pour bien connoître la corruption & la misere de l'homme, il faut necessairement un peu comprendre, que elle est sa nature, sa fin & son excellence. Que si ce qu'on a à dire sur ce sujet paroît en quelques endroits un peu abstrait, éloigné de la portée ordinaire du peuple, on doit se souvenir que nous traitons des sources de la Morale, & si l'on s'aperçoit que nous ne nous accommodons point toujours aux opinions du vulgaire, on doit considerer que ce n'est pas ici le lieu de respecter les préjugés, puisqu'on n'écrit que pour démêler la confusion de nos idées, & pour justifier par raison ce que nous apercevons par sentiment.

Il faut donc partager cet ouvrage en deux parties. Dans la premiere nous montrerons ce que l'homme est,

est , ce qu'il doit & ce qu'il peut, c'est à dire que nous traiterons de sa nature , de ses perfections , de sa fin , de ses devoirs & de ses obligations naturelles , de ses forces , des motifs & des objets qui peuvent principalement le déterminer dans ses actions.

Dans la seconde nous traiterons de ses déreglemens en general & en particulier , nous chercherons la source de sa corruption , nous en considererons les ruisseaux , nous verrons la force de ses attachemens , l'étendue de ses passions , le principe de ses vices , & par tout nous montrerons la regle pour faire connoître le déreglement , & nous justifierons la grandeur de nôtre cheute en montrant le degré de nôtre élévation. Dieu qui est le maître des esprits , veuille purifier le nôtre par sa grace , afin que nous ne disions rien qui ne se rapporte a la gloire , & qui ne soit conforme aux saintes

&

CONNOÎTRE SOY-MEME. 15
& éternelles verités de son Évangi-
le! Amen.

I. P A R T I E.

OU L'ON TRAITE DE LA
NATURE DE L'HOMME,
DE SA FIN, DE SES PER-
FECTIONS, DE SES DEVOIRS
& DE SES FORCES.

C H A P. I.

*Où l'on donne une idée générale de la
bassesse & de la misère de l'hom-
me, qui sont les premières de ses
qualités, qui frappent notre esprit.*

IL est certain que l'homme pa-
roit estre peu de chose, lorsqu'on
juge de luy par les préjugés des
sens. Peu s'en faut qu'on ne le trou-
ve incapable de vertu, lorsqu'on
considere son abaissement, & inca-
pable de bonheur, lorsqu'on refle-
chit sur sa misère.

La petitesse de son corps est la
première qui se présente aux yeux.

L'Ecri-

L'Ecriture nous la marque en nous disant *que l'homme a son fondement dans la poudre , qu'il habite dans un tabernacle d'argile , & qu'il est consumé à la rencontre d'un vermisseau.* Et la nature nous la fait d'ailleurs si bien connoître, qu'il est impossible à notre orgueil de la contester. Il est vrai que comme nous nous sommes accoutumés à mesurer tout par rapport à nous mêmes, nous sommes en possession de nous regarder comme le centre de perfection, & de trouver trop grands, ou trop petits les corps qui nous environnent, selon qu'ils s'approchent, ou qu'ils s'éloignent de la grandeur du nôtre : Mais vous n'avez qu'à changer d'estat, ou voir les choses par d'autres yeux que les vôtres, ou les considérer dans un sens d'opposition pour vous defabu-
 ser à cet égard. Montés sur une montagne, & dites moy ce que c'est que la grandeur des hommes, qui
 pa-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 17
 paroissent dans la plaine. Supposés
 que les corps celestes fussent ani-
 més d'un esprit comme le vôtre, &
 qu'ils eussent des yeux pour vous
 regarder; & dites moy ce que vô-
 tre corps leur paroîtroit, ou com-
 parés les dimensions de ce corps à
 ces vastes sphares dont vous estes
 environné, à ces mondes mobiles
 & lumineux que la main du Crea-
 teur semble avoir semé autour de
 vous, pour mieux vous convaincre
 de la petitesse de ce tabernacle de
 poussiere où vous habitez. La foi-
 blesse de l'homme est proportion-
 née à sa petitesse, & sa bassesse l'est
 à sa foiblesse; & l'une & l'autre
 estoit dans l'esprit du Prophete
 lorsqu'il s'écrie parlant à Dieu,
maintenais tu ta force contre une
feüille que le vent emporte, ou dans
 l'esprit du Psalmiste, lorsqu'il di-
 soit par une espee d'hyperbole rem-
 plie de sens & de verité, *que si l'on*
pesait l'homme avec le neant, on trou-
veroit

B

vi-

trouveroit que le neant pese plus que l'homme.

On peut dire en effet que le neant environne l'homme de tous costés. Par le passé il n'est plus, par l'avenir il n'est pas encore, & par le present en partie il est & en partie il n'est point. En vain il tâche de fixer le passé par le souvenir, & d'anticiper sur l'avenir par l'esperance, pour pouvoir se faire un present plus étendu, c'est une fleur que le matin voit éclore, qui flétrit sur le midi & qui seche sur le soir. L'homme considéré dans ses divers estats est une creature constamment miserable, qui trouve, comme dit fort bien un Ancien, le péché dans sa conception, le travail dans sa naissance, la peine dans sa vie & le désespoir d'une inevitable necessité dans sa mort.

Tous ses âges lui apportent quelque foiblesse ou quelque misere particulière. L'enfance n'est qu'un

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 19
qu'un oubli & une ignorance de soy-même ; la jeunesse qu'un emportement durable, qu'une longue fureur ; & la vieillesse qu'une mort languissante sous les apparences de la vie, tant elle est suivie d'infirmités.

Il y à peu de choses qui l'environnent , qui ne luy annoncent sa fin ; il trouve les principes de cette mort qu'il redoute par dessus toutes choses , & dans l'air qu'il respire , & dans les alimens qu'il reçoit , & dans les sources de sa vie qui se consume elle même ; & telle est sa destinée qu'après avoir évité les plus grands perils , les embrasemens ; les naufrages , les maladies , il trouve enfin toutes ces prétendues délivrances terminées par la mort. Son corps est le centre des infirmités , son esprit est rempli d'erreurs & son cœur d'affections peu réglées. Il souffre & par la considération du passé qui ne peut estre rappelé ; & par celle de l'avenir qui est inévitable.

1017 B 2

table. En vain il voudroit s'arrêter pour avoir le loisir de goûter quelques douceurs qui se présentent sur son chemin, le temps est comme un tourbillon qui l'emporte, inexorable à ses regrets & à ses plaintes. Seuls nous ne saurions soutenir la veüe de nous mêmes & de la nécessité, qui est imposée aux agrémens du monde de passer dans un instant. Unis avec les autres par la société nous ne faisons pour ainsi dire que nous multiplier en d'autres nous mêmes, pour participer d'avantage à la commune misere du genre humain.

C'est une chose bien douloureuse à une creature qui s'ayme tant elle même, de se voir mourir continuellement, & de ne sentir la vie qu'à mesure qu'elle la perd. L'enfance est morte pour la jeunesse, celle-ci pour la maturité de l'âge, cette dernière pour l'âge avancé & celui-cy pour l'extrême vieil-

vieillesse ; nous sommes morts à l'égard de tant de personnes bien-aimées que nous avons perdues , à l'égard de plusieurs agrémens & de plusieurs avantages qui suivant la destinée du monde se consomment par leur propre usage ; sans qu'il nous en reste qu'un léger souvenir incapable de nous satisfaire & très propre à nous tourmenter.

Quand la vie de l'homme seroit bien longue , le bonheur attaché à cette vie ne seroit pas considérable ; & quand la félicité que nous trouvons ici bas seroit aussi pleine qu'elle est defective , elle seroit peu de chose , devant être enfin terminée par la mort. Que sera-ce donc lorsqu'on est convaincu & du peu de réalité de ces avantages & de la brièveté de la vie , qui est telle que si nous voulons dire les choses comme elles sont , à peine suffit-elle pour nous donner le loisir de régler nos affaires , de prendre

congé les uns des autres & de faire
comme il faut nôtre testament.

L'homme qui est naturellement
convaincu de ces vérités, cherche le
moyen de se consoler de ces mal-
heurs auxquels la qualité d'homme
l'expose. Il évite dans ce dessein
de se représenter à luy même, & au
de se faire valoir aux autres sous
cette qualité. Il ne veut être re-
gardé que comme étant revêtu de
quelques avantages extérieurs qui
font la différence des conditions, &
la distinction des personnes. Mais
s'il y a autant de dignité dans l'hom-
me que la Religion nous fait entre-
voir, il y auroit plus de fondement
mille fois à se faire valoir par les qua-
lités qui nous sont communes, que
par celles qui nous distinguent. Et
si au contraire il y a autant d'hon-
neur à posséder ces avantages ex-
térieurs que le monde voudroit
nous le persuader, il faut que l'hom-
me en luy même soit très peu de
chose ;

chose, ce que nous ne pouvons penser sans trahir non seulement l'honneur de notre nature: mais encore les sentimens de notre vanité.

On pourroit ce me semble définir l'homme du monde, qui pour se guerir, ou se consoler de sa pauvreté & de sa misère naturelle aime à se revêtir de biens imaginaires, un fantosme qui se promene parmi les choses qui n'ont que l'apparence. J'appelle un fantosme, non l'homme de la nature composé d'un corps & d'une ame, que Dieu a formés: mais l'homme de la cupidité, composé des songes & des fictions de son amour propre. J'appelle les choses qui n'ont que l'apparence (& cela après le Psalmiste.) Les avantages que le monde recherche avec tant de passion, ces grans-vuides remplis de notre propre vanité, ou plutôt ces grans-riens, qui occupent un si grand espace dans notre imagination dérangée.

Lorsque nous tâchons de faire disparoître ce fantôme d'orgueil & de cupidité que nous trouvons dans l'homme, notre dessein n'est point de soustrire à l'arrest éternel de notre misere & de notre abaissement.

Penetrons bien dans ces apparences qui nous avoient d'abord paru si tristes, & nous trouverons que nous avons sujet de nous consoler : mais pour trouver ce que nous désirons il faut chercher l'homme dans l'homme & non dans ces différences extérieures que la cupidité recherche avec tant de passion. Car ce n'est pas le dessein de Dieu d'élever un homme ou un certain ordre d'hommes à un bonheur qui lui soit propre. La cupidité vous trompe dans le premier pas qu'elle vous fait faire dans la recherche du bien suprême, vous cherchez un bonheur particulier, une gloire distinguée.

+ 1

Tant-

Tant-pis pour vous , si vous la trou-
vés , puisque le véritable bien auquel
vous devez aspirer est une félicité
commune & qui doit être partici-
pée par une infinité de créatures ,
qui doivent composer la famille de
Dieu.

Mais si l'homme du monde est
composé de biens & de perfections
imaginaires, où est-ce qu'on trouvera
sa dignité réelle & les véritables ad-
vantages? C'est ce qu'il faut voir pré-
sentement. Et pour cet effet, il me
semble que nous ne ferons point mal
de continuer à regarder l'homme
comme un fantôme, & de conside-
rer sous cette idée non seulement cet
homme de la cupidité , qui s'est fait
luy-même : mais encore cet homme
de la nature que nous avons conside-
ré jusqu'ici comme l'ouvrage de
Dieu & que nous regarderons desor-
mais comme n'ayant point d'origine
ni de principe qui nous soient bien
connus.

Où l'on fait des réflexions plus particu-
lières sur l'homme & où l'on cherche
de découvrir sa nature, ses perfec-
tions & sa fin, pour trouver quel-
que consolation à ce qu'on a découvert
de sa bassesse & de sa misère.

Nous regardons comme un fan-
tasme tout corps où l'on trou-
ve la présence de quelque esprit,
ou les caractères d'une intelligence,
lors qu'on est d'ailleurs persuadé
qu'il n'y en devrait point avoir.
C'est ce qui se présente ici à notre
considération. Car enfin cet hom-
me que je vois devant moy, &
qui me parle, n'est originaiement
qu'une portion de matière, &
pourquoi dans cette matière y a-t-il
quelque chose qui pense, qui
doute, qui raisonne avec moy? Est-
ce parce que ce corps a certains
organes

organes, une tête, des pieds, un cerveau, un cœur, des nerfs &c. ? Mais il n'y a aucun rapport entre ces parties corporelles, & l'intelligence. C'est ce parce que cette machine corporelle est remplie d'un sang qui fait dans ce composé ce que l'eau fait dans un moulin : c'est-à-dire, qui en fait mouvoir tous les ressorts. Si un moulin étoit rempli d'une intelligence, il commenceroit d'être un fantôme à mon égard ; car il seroit capable de la pensée qui n'a aucun rapport avec la structure de ses parties. Dirait-on que ce prodige vient des esprits, c'est-à-dire, des parties du sang les plus délicées & les plus lubriles, qui sont plus capables d'action, parce qu'elles se meuvent avec plus de vitesse ? Mais que fait la petitesse des parties, pour la rapidité du mouvement, pour produire l'intelligence qui n'a pas plus de rapport à des corps grands, qu'à des corps

corps petits, ni au mouvement rapide, qu'au mouvement lent. Supposés si vous voulez que tous les nerfs, qui sont remplis de ces esprits, aboutissent à la glande pinéale, qu'ils ébranlent en une infinité de manières par leur mouvement & qu'ainsi celle-ci reçoit le mouvement de tous les objets qui touchent le corps de quelque manière que ce soit, je ne vois là qu'un grand nombre de lignes, qui aboutissent à un centre, ou de cordes dont l'ébranlement répond à un même endroit, je vois des parties de matière enchainées & dépendantes les unes des autres. Est-ce là ce qu'on appelle la pensée ?

Ce qui augmente notre surprise, c'est que nous connoissons assez la matière pour être bien persuadés, qu'elle n'aquerra rien de nouveau, tandis qu'elle sera dans le repos, & que la seule manière d'agir c'est le mouvement, & que nous avons

une

une idée du mouvement & une idée de la pensée que nous n'avons qu'à comparer, pour voir aussi clairement qu'il est possible, que la pensée dit quelque autre chose que le mouvement & que le mouvement n'est point la pensée.

Il y a deux sortes de choses, qu'on est dans l'impossibilité de prouver, ou les choses tellement fausses qu'elles ne peuvent estre soutenues par aucune raison, ou les choses tellement évidentes qu'elles ne peuvent estre prouvées par une plus grande évidence; & c'est dans ce dernier ordre qu'il faut mettre la certitude que nous avons qu'un passage d'un corps d'un lieu à un autre n'est point une pensée.

Certainement comme dans ces premières notions il est impossible qu'une chose soit & ne soit point, que le tout soit plus grand que sa partie, la vérité se découvre à mon esprit sans raisonnement, parce que
j'a-

j'aperçois clairement le rapport, ou l'opposition qui est entre les termes, ainsi il est impossible que j'aye une idée du mouvement & une idée de ma pensée, sans que je voye distinctement, que l'une n'est pas l'autre. Tous les hommes du Monde s'ils veulent parler sincèrement, diront qu'ils aperçoivent à cet égard les choses comme nous, & ils voyent bien qu'un mouvement de quelques petits corps, quelque petits qu'ils soient & quelque viste qu'ils se meuvent, n'est point un doute, & qu'une partie de matiere ne viendra jamais à douter, à penser, parce qu'elle va d'ici là & que ses parties sont éparfes ou rassemblées ; il faut remarquer en second lieu, que les hommes aperçoivent plus distinctement cet éloignement, qui est entre la nature du mouvement, & la nature de la pensée, à mesure qu'ils s'accoutument à renoncer aux préjugés

CONNOÎTRE SOY-MEME. 31
gés des sens , à démêler la confusion de leurs pensées & à avoir des choses des idées distinctes ; & qu'enfin le même éloignement que nous trouvons entre le mouvement en general & la pensée en general , nous le trouvons aussi entre les especes de la pensée & celles du mouvement. Que l'Anatomie arrange les parties de mon corps & m'en fasse admirer la structure ! Que la Chymie trouve des sels , des esprits volatils dans le sang qui coule dans cette machine ! Que la Medecine recherche ce qui en gaste ou qui en restablit les ressorts ! Qu'on nous explique la maniere dont les alimens deviennent liquides par la cuisson , dont le chile se raffine , se filtre , entre dans des veines , dont le sang se fermente , circule & coule par tout , dont les esprits agissent dans les nerfs ; tout cela ne fait que confirmer ce principe. Puisque tout ce qui m'explique les mouvemens

32 L'ART DE SE ENCO
ment les plus particuliers & les plus
circonsciés des ressorts de mon
corps ; ne fait que m'éloigner de
l'idée de la pensée. Je pourrois
regarder ces corps qui m'environ-
nent animés de cet esprit , ou de ce
je ne sçay quoy qui me surprend ,
je pourrois les regarder comme
des fantômes : mais un fantôme
n'a rien de réel & il est tout com-
posé d'apparences ; & je ne peux
douter que l'homme ne soit quel-
que chose par l'expérience que je
fais de ma propre existence. Je ne
sçaurois dire pour quoy je pense dans
ce corps, dans ce moment , ni avec
tous ces organes qui ne font rien
essentiellement à la pensée & n'ont
aucun rapport naturel avec elle ;
mais je sçay pourtant bien que je
pense ; & c'est ici une vérité de senti-
ment.

N'abandonnons point ce prin-
cipe qui est peut estre aussi ui-
le dans la recherche des sources de
la

la Morale , que dans la discussion des verités naturelles.

Si je pense sans que le mouvement du corps soit ma pensée , ni fasse ma pensée , je connois distinctement que tout ce qui est en moy n'est point corporel : qu'il y a un être dans ce composé , qui ne dependant point du corps , peut subsister sans le corps ; que ce n'est pas une necessité que mon esprit soit envelopé dans les ruines de cet être materiel , qui doit bientôt perir.

Je conçois donc ici quelque esperance de trouver remede à toutes ces miseres , que j'avois creües n'en point souffrir. Il n'est point necessaire que j'aye recours aux songes insensés d'une vanité qui me séduit , pour me sauver dans ce naufrage general de toutes les choses corporelles , auquel je me vois exposé. La nature de mon esprit me rassure a quelque égard , & commence à me faire entrevoir qu'il y a en

C

moy

moy quelque chose , qui pourroit bien , étant au dessus de la nature des choses corporelles , être au dessus de leur condition & de leur destinée.

Cette reflexion fait que je considere l'homme avec plus d'attention , & n'estant pas satisfait d'avoir entreveu sa nature , je cherche à connoître ses perfections.

Je ne m'arreste point dans cette vue à aucune de ses qualités corporelles , qui ne me servent de rien dans ma recherche , puis que je ne pense qu'à découvrir ce qui ne perit point. Je remarque bien qu'il y a une étroite dépendance entre ce qui pense , & ce qui est étendu en moy. Mais après ce que j'ay découvert de la nature de l'un & de l'autre , & qu'il n'est pas necessaire d'entendre ici , il me semble pouvoir supposer , que c'est là non une dépendance naturelle : mais une union d'institution , faite par un être plus sage &

& plus puissant que moy, & qui sans me consulter a attaché ce que je sens qui pense, à ce que je vois qui est materiel d'une sorte, que les mouvemens de ce corps sont l'occasion qui fait naître les pensées de cet esprit; & je dois croire que de même que ceux qui ôtent les échaffaudages, ne détruisent pas pour cela le bâtiment, la mort qui ôtera l'occasion des pensées n'en détruira pas le fond, & la réalité.

Ces pensées se reduisant generalement parlant à trois ordres, qui sont les sensations, les pensées & les sentimens du cœur; & les unes & les autres me donnent une grande idée de l'homme, & me marquent sa dignité. J'avoue que les sensations, comme on parle dans l'école, qui sont les fonctions de la Veüe, de l'Oüïe, de l'Odorat, du Goût, & de l'Attouchement nous paroissent estre communes avec les bestes; ce qui semble beaucoup

rabatre de leur dignité : mais qu'il nous soit permis de ne point prononcer sur l'état interieur des bestes , qui nous est inconnu ! Dans le fond le sentiment de ceux qui en font des automates n'a pas encore esté bien refuté. Si les bestes ressemblent à l'homme , certains automates de l'invention de l'esprit humain ont aussi leur conformité apparente avec nous ; & cependant il n'y a point de comparaison à faire entre le grand Architecte , qui a fait les premiers , & celui qui a fait les autres. Je ne fais s'il y a un homme au monde assez hardi , pour oser dire que Dieu par sa sagesse infinie , ne pourroit point faire s'il vouloit un automate , qui sans avoir aucune connoissance imitât parfaitement les choses qui en ont. Comment oseroit-on nier cela de Dieu, puis qu'on void que cela ne passe presque pas la portée des hommes ? Et si l'on demeure d'accord que la sagesse de Dieu

pour-

pourroit le faire , comment peut-on répondre que Dieu ne l'a point fait ? en vérité je ne saurois décider , ou est ce qu'il y a plus de difficulté , ou dans le système de ceux qui expliquent l'instinct des bestes par un mouvement machinal , ou dans l'opinion de ceux qui le rapportent au sentiment , ou dans celle de ceux qui y ajoutent la connoissance : mais je sçay bien que si le préjugé est contre le premier sentiment , la raison se declare beaucoup contre les deux autres.

Car pour le sentiment , il est certain qu'il ne suffit point pour expliquer les actions des animaux. Ce n'est pas assés qu'une hyrondelle , par exemple , ayt veu du limon sur le bord d'un ruisseau , & ailleurs de la paille , des petits batons de bois , du crin , de la mousse , & tous ces petits materiaux , dont la maison qu'elle batit en suite est composée , il faut outre cela une intelligence

38 L'ART DE SE
en elle, ou hors d'elle, qui ayt connu le raport qui peut estre entre toutes ces choses, & qui ayt jugé que ce limon doit estre comme le mortier pour unir ces bâtons & en faire une muraille, que ces poils devoient servir à entretenir la chaleur de la couvée, qu'il falloit que le nid fût à l'abry, que la figure de ce nid devoit estre ovale, pour concentrer la chaleur, qu'il estoit necessaire que son ouverture fût proportionnée au corps de l'oiseau qui en est l'hôte & l'architecte, & qu'il ne faisoit point qu'il fût trop bas ou trop près de la terre, de peur d'estre à la portée des animaux qui pourroient tuer ou dévorer ses petits &c. On ne se satisfait pas davantage, quand on appelle la raison au secours du sentiment, en attribuant celle-là aux bestes. Mettés si vous voulés l'intelligence d'un homme dans une hyrondelle qui vient de naître, vous ne la mettés pas pour cela

cela en estat de faire tout ce à quoy son instinct la portera. Car cette intelligence ne tirera point les consequences des principes qui luy sont inconnus. Et qui a appris à cette hyrondelle les regles de l'Architecture ? D'où vient qu'entre les oiseaux de cette espece , les unes ne sont pas plus ignorantes que les autres , & que celles qui sont nées cette année , & qui n'ont rien appris du pere & de la mere qui sont morts aussitost qu'elles ont esté écloses , ne manquent pas de faire leur nid avec la même justesse & la même symetrie ? Pourquoi d'ailleurs les hommes se trompent ils si souvent en ce qu'ils font par leur propre connoissance , & les bestes ne se trompent jamais dans ce que la nature leur fait faire , sinon parce que les hommes se conduisent par leur propre raison , & que les bestes agissent par une raison estrangere plus parfaite que celle de l'homme ? une con-

noissance comme celle de l'homme qui s'acquiert par degrés ne suffiroit point à une hyrondelle. Il faudroit supposer de l'entousiasme & de l'inspiration. On ne seroit peut-estre pas dans la prévention où l'on est communément sur ce sujet , si l'on avoit considéré que le mouvement machinal à plus de part que ni le sentiment , ni la raison aux actions qui nous sont communes avec les bestes. Par exemple quand vous mangés, il est impossible que vous expliquiés l'impression que les viandes font sur votre imagination, sans que vous considériés premièrement celle qu'elles font sur votre corps , & quoi que vous ayés accoutumé de ne penser qu'à celle là, vous devés reconnoître qu'il faut un mouvement de l'air qui ébranle le nerf optique pour vous les faire voir , & celui de l'odorat pour vous les faire sentir , & qui renouvelant une certaine impression de votre

cerveau

cerveau vous presente le plaisir que vous avés déjà eu : mais en vain votre imagination seroit chatoüillée par l'idée de ce plaisir que vous allés goûter , si vous ne sçaviés faire mouvoir votre main qui doit porter ces alimens dans votre bouche. Appelés votre raison au secours du sentiment. Elle ignore comme lui , quelle route les esprits animaux , qui doivent couler dans la main pour la faire agir , doivent prendre , elle ne sçait , ni ou ces esprits sont , ni par quels nerfs ils doivent courir : & cependant ce mouvement ne laisse pas de se faire dans la mesure , & dans la justesse qui est necessaire pour obeir au sentiment & à la raison. La connoissance commande : mais elle n'exécute rien , & je trouve ici outre l'intelligence de l'homme , une intelligence du dehors , une raison d'automate qu'il faut necessairement confondre avec la sagesse & l'intel-

ligence du grand Ouvrier qui nous a formé. Et pourquoy l'instinct des bestes auroit-il un autre principe ? Mais qu'on l'attribue à un mouvement machinal , ou à une impulsion estrangere , ou à quelque esprit d'un ordre inferieur au nôtre , qui animera les bestes &c. Il n'importe , ce que nous avons à dire sur ce sujet , se reduit à deux choses très incontestables. La premiere est que l'estat des bestes est quelque chose de très obscur & de très inconnu. La seconde que ce que nous ne connoissons point , ne doit point nous faire rejeter ce que nous connoissons distinctement.

Que s'il nous estoit permis ici de choquer les préjugés les plus enracinés dans l'esprit de l'homme , & si l'on vouloit bien pardonner des considerations , qui paroîtront peut-estre trop abstraites en faveur de l'importance de la matiere , & même de l'utilité de cette sorte de
con-

connoissances, nous nous appliquerions un moment à rechercher, pourquoy la nature à attaché nos sentimens aux objets extérieurs? La premiere raison que nous en trouvons est que la voye du sentiment qui attache aux objets nos propres perceptions, est bien plus courte pour nous en faire faire usage, que la voye des idées distinctes & de l'intelligence. La raison pourroit peut-estre bien trouver l'opposition qui est entre l'eau & le feu : mais la nature en attachant ses sentimens à ces deux objets, trouve bien plutôt cette difference, & en est beaucoup plus frappée.

J'ajoute que cette voye du sentiment que nôtre ame attache à ce qui en est l'occasion, est plus sûre que celle de l'intelligence. Car celle-ci peut se tromper, & il arrive souvent qu'elle se trompe ; au lieu que la voye du sentiment qui trompe toujours en apparence,

44 L'ART DE SE
ce, ne trompe jamais en effet.

On peut dire même hardiment, que c'est là un moyen que la sagesse du Createur employe, pour nous défendre de mille erreurs, qui nous seroient funestes. Nôtre intelligence n'agissant point assés promptement, pour pouvoir dans un instant discerner les objets les uns des autres par leurs propres caracteres, nous nous trouverions dans la necessité de les confondre perpetuellement; si la nature n'avoit trouvé une voye bien sage & bien courte, de nous les faire promptement distinguer, en les revêtant de nos propres sentimens.

Ce qui ne nous permet pas d'en douter c'est, que la nature attache plus ou moins nos sentimens aux objets, selon qu'il y a plus ou moins de danger que nous venions à nous tromper, en prenant les uns pour les autres. Ainsi elle n'attache point la douleur à une aiguille qui
me

me pique, parce qu'il n'y a point trop de danger que je me méprenne, en croyant que cette douleur m'est causée par quelque autre chose : mais elle attache en quelque sorte la douleur au feu, en me faisant concevoir dans cet Element une sorte de chaleur aspre & cuisante, pareille à celle que je sens, & qui n'est pourtant point en luy ; & cependant ce qui fait la douleur que je sens, lors que je m'en approche trop, n'est qu'un amas d'aiguilles invisibles qui m'entrent dans la chair : mais c'est qu'il y a un sens qui m'avertit que c'est l'aiguille visible qui cause ma douleur, j'en suis averti par la veüe ; & qu'ainsi il n'est pas nécessaire d'attacher la douleur à cet objet, pour me le faire connoître dans le rapport qu'il a avec moy ; au lieu que ces aiguilles pénétrantes & subtiles qui sont dans le feu, n'étant point aperçues par la veüe, je ne sçau-

rois

rois ni les éviter , ni m'en donner de garde , ni sçavoir ou elles sont , si la nature n'y avoit comme attaché le sentiment douloureux qu'elles me causent.

Il a esté nécessaire par la même raison , que la nature attachât l'odeur aux objets odoriferans , bien que cette odeur soit en nous & non pas en eux , puis qu'estant agreable ou facheuse , elle enferme un sentiment de douleur ou de plaisir , lequel sentiment n'existe jamais que dans nôtre ame. On me dira que dans l'odeur il y a deux choses , le sentiment & le principe qui le produit , & que c'est celuy - cy & non pas celuy - là qui est dans l'objet odoriferant. Cela est vray : mais prenés garde que c'est l'odeur , sentiment que vôtre imagination attache naturellement à l'objet qui en est l'occasion. Il vous semble que l'odeur agreable est dans la rose , que vous la flâ-
rés ,

rés, qu'elle entre dans vôtre ame, cependant cette odeur agreable n'a jamais esté qu'en vous, comme ce qui la fait naître ne peut être que hors de vôtre ame.

Il me semble que cette verité se rend encore plus sensible sur le sujet de l'Oüie, que sur le sujet de l'Odorat. Lors que j'entens le son clair & argentin d'une cloche; je crois qu'il est hors de moy, & cependant il est bien certain qu'il n'existe que dans mon ame; car un son argentin est un son agreable, un son agreable, c'est-à-dire actuellement agreable comme celui-cy, enferme actuellement un sentiment de plaisir, un sentiment de plaisir est dans nôtre ame, & n'est point hors de nous. Et en effet la raison nous dit qu'il y a dans ce son deux choses, l'agitation de l'Air par la cloche, avec l'ébranlement d'un certain nerf, organe de l'oüie, par cet air agité, & en second lieu
un

un sentiment qui est ce son clair & argentin. L'intelligence qui raisonne attache au mouvement de la cloche l'agitation de l'air : mais elle conçoit que le sentiment est attaché à notre ame : mais le sens réussit mieux dans l'intention que la nature a de caractériser les objets extérieurs ; car il attache le sentiment même au mouvement de la cloche ; de sorte qu'il nous semble que le son agreable & argentin soit précisément là où la cloche agite l'air. Comment juger sans cela de la distance qu'il y a d'elle à nous ? S'il falloit que la raison calculât combien tant de degrés d'éloignement affoiblissent l'agitation qui cause ce son , & combien le sentiment est affoibli par cet éloignement , ce ne seroit jamais fait ; & le meilleur Geometre du monde ne pourroit pas juger de la distance d'une cloche qui sonne.

Que si cela convient à l'Atouche-

chement, à l'Odorat, & à l'Oûie, pourquoy voudroit-on excepter la veüe de cette regle ? Le secours des especes visüelles que l'école d'Aristote a inventées , pour nous apprendre de quelle maniere l'ame voit les objets qui sont éloignés d'elle , est si peu raisonnable , ou plutôt si ridicule , qu'il faut presque être un homme de l'autre monde pour s'amuser à le réfuter. Car ces images , si elles ont lieu sur le sujet des objets visibles , ont elles lieu aussi sur le sujet des Sons ? Mais une image qui me représenteroit l'agitation de l'air , seroit l'image d'un mouvement particulier , & rien que cela ; elle ne seroit point un Son , & encore moins un Son doux & agréable. Que si l'air agité suffit pour être l'occasion de cette prodigieuse variété de Sons , pourquoy un air plus subtil ne suffira-t-il point , pour être l'occasion d'une variété prodigieuse de couleurs ,

D

Car

Car si le sentiment entre essentiellement dans le Son , qui ne peut être qu'agréable ou désagréable à l'oreille , le sentiment n'entre pas moins essentiellement dans les couleurs , qui sont agréables ou désagréables à la vue. C'est se tromper bien grossièrement que de s'imaginer que le Soleil , lors que sa vue nous ébloüit , envoie vers nous une simple image ; & que la clarté n'enferme point de sentiment. La pensée est plus parfaite que le Soleil ; cependant elle ne nous ébloüit pas , pourquoy ? C'est que nous connoissons la pensée par une idée , qui nous la représente sans sentiment , & que nous apercevons la lumière du Soleil par un sentiment ; & non par une simple image de cet astre. Ce qui ne nous permet pas d'en douter , c'est qu'on ne peut disconvenir , qu'il n'y ayt du sentiment là où il y a plus & moins de sentiment ; or dans la
lu-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 51
lumiere , il y a plus & moins de
sentiment. La lumiere d'une bou-
gie enferme assurément moins de
sentiment , que celle d'un grand
flambeau ; celle-ci moins que celle
du Soleil ; la lumiere du Soleil
moins que celle d'un éclair. Le
sentiment , dira-t-on , n'est point
dans la lumiere : mais il est causé
par la lumiere dans nôtre ame. Je
l'avoûe : mais je soutiens aussi , que
nôtre ame attache naturellement ce
sentiment à la bougie , au flam-
beau , au Soleil , à l'éclair. Ce
qui le montre , c'est qu'elle se plaît
dans la bougie , se réjouit dans le
flambeau , s'éploît dans le Soleil ,
& s'effraye dans l'éclair , non seule-
ment par la reflexion qu'elle fait sur
toutes ces choses : mais par le premier
sentiment qu'elle en a.

D'ailleurs l'hypothese des ima-
ges visüelles ne détruit point nôtre
Système. Car quand vous suppo-
seres que nous voyons les objets qui

sont éloignés de nous par des images qu'ils nous envoient , cela n'empêche point que nôtre ame ne croie voir ces objets immédiatement. La nature ne nous dit point que nous voyons la terre par une image , qui nous vient de la terre : mais que nous la voyons sans peinture , & immédiatement ; de sorte que quand nous ne voudrions point convenir que la nature attache nos sentimens aux objets extérieurs , il faudroit toujours demeurer d'accord , qu'elle y attache du moins ses idées & ses representations ; ce qui feroit le même effet pour nous.

Mais en vain voudroit-on contester une chose , de laquelle on peut démontrer qu'elle est possible , qu'elle est nécessaire , & qu'elle est actuellement. Pour montrer qu'elle est possible , nous n'avons qu'à rapeller ici ce que nous avons justifié de nos autres sentimens. Car supposant que la lumiere est un

un sentiment , & que les couleurs ne sont qu'une lumiere modifiée par les differens modes des corps qu'elle rencontre, qui ne voit qu'il en faut faire le même jugement que des Sons? J'ajoute que cela est necessaire. Car si nous voyons par des images visüelles , comment pourrions nous juger de la distance des objets visibles? Il faudroit raisonner pour sçavoir , combien une espece visüelle perd de son être , en faisant un trajet d'une lieüe, de deux &c. Et où en serions nous , si nous ne pouvions juger que par là de l'éloignement de l'objet? Au lieu que la nature attachant à cet objet nos sentimens , qui sont les couleurs, ou la lumiere , nous n'apercevons pas plutôt l'objet , que nous apercevons la distance par le même sentiment , qui se diversifie selon cette distance. Mais pourquoy s'aveugler sur une chose de fait ? Les couleurs de l'Arc-en-Ciel sont

54 L'ART DE SE
des couleurs. Nous les voyons véritablement. Car on ne peut point dire que nous soyons visionnaires , lors que nous disons que nous les voyons. On peut dire la même chose de celles que nous apercevons dans un Prisme de verre , qui change de couleur, aussi souvent que nous le tournons. Tout le monde convient cependant que ces couleurs ne sont point réellement attachées à l'objet. Que pourroient-elles donc être autre chose ces couleurs qu'on voit réellement , & qui ne sont point réelles , que des sentimens de l'ame , que nôtre ame attache à certains objets , où elles ne sont point véritablement ? Et quelle difference croit-on qu'il y ayt entre les couleurs de l'Arc-en-Ciel & les autres , sinon que la matiere qui est l'occasion des premieres est moins constante , moins durable dans son estat que celle des autres ? Ce qui est si vray , qu'on peut assurer

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 55

rer hardiment que , si cette rosée lumineuse qui fait voir les couleurs de l'Arc-en-Ciel , étoit aussi durable que la verdure de nos campagnes , la couleur des fleurs qui sont dans nos parterres , ne nous paroîtroit pas plus réelle que les couleurs de l'Arc-en-Ciel. Ce principe est peut-être plus important qu'on ne s'imagine à la connoissance de soy-même : mais il n'en faut point pousser la discussion plus loin.

Les perfections du monde visible ne subsistent que par la lumière , les sens , les couleurs , les odeurs , & les saveurs , qui sont , à parler véritablement , des sentimens de nôtre esprit ; de sorte qu'il arrive, que croyant admirer la beauté des Cieux , la splendeur des astres , le bruit éclatant des météores , les fruits délicieux de la terre , les aromates de l'Arabie &c. Ce que nous admirons est plus

nous mêmes, que dans l'objet apparent de nôtre admiration.

Et c'est-là un si grand caractère, que j'oseray hardiment avancer, que l'homme n'est guères moins l'image de Dieu par la connoissance des sens, que par celle de sa raison, puisque demeurant dans un coin du monde, il se trouve répandu dans tout l'univers, & que toutes les beautés & les perfections du monde visible sortent en quelque sorte du sein de son esprit; avantage si considerable, que de peur que les hommes n'en prissent occasion de se confondre avec la Divinité, & qu'ils ne le fissent servir à l'idolatrie de leur amour propre, l'Auteur de la nature a voulu qu'il fût couvert sous quelques basses conformités, que nous paroissions avoir avec les bestes, & sous les préjugés & les idées confuses de l'enfance, qui nous font confondre nos sentimens avec les choses
qui

CONNOÎTRE SOY-MEME. 57

qui nous environnent, & enfin qu'il fût apparemment envelopé dans les ruines de nôtre corps par la destruction des organes de la sensation.

Et d'ici l'on pourroit tirer diverses conclusions qui paroîtroient importantes, si nous ne devions nous hâster de passer à d'autres découvertes. Premièrement on peut voir par là, combien se trompent ceux qui rejettent avec tant de mépris la pensée qu'on a eu, que le monde avoit esté fait pour l'homme. Car certainement il est bien plus surprenant encore de voir, que ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait au monde, sorte du fond de nôtre propre nature, & ne soit point different de nous mêmes. On en peut inferer en second lieu, que le bonheur ou la misere de l'homme n'est point au pouvoir de cet amas de choses corporelles, qui nous environnent, qui par elles-mêmes sont

D 5

incapa-

incapables de nous faire ni bien ni mal ; mais en la puissance de l'Être Supreme, qui a voulu attacher nôtre joye ou nôtre tristesse à des choses si éloignées de nôtre nature & de nos perfections , afin que ce fût là le caractère & le sceau de nôtre dépendance à son égard. Il est aisé de voir par là en troisiéme lieu , que l'allarme que nous avons prise des révolutions du temps , qui triomphe de toutes choses , & que nous croyons qui dût aussi nous emporter , n'estoit pas bien fondée. Car nous voyons bien que le temps consume & nôtre corps & les corps qui nous environnent : mais nous ne voyons pas qu'il emporte le fond de la pensée , cet esprit qui anime nôtre corps & qui semble même , pour ainsi dire être l'ame generale de tout ce que nous voyons. Il est vray que nous ne voyons plus ce même homme qui parloit avec nous , lorsque la mort a détruit les organes par lesquels

quels il avoit commerce avec les autres ; mais n'est-il pas vray qu'il suffit de concevoir la destruction de ces organes , sans supposer autre chose pour concevoir la cessation de ce commerce.

Certes nôtre erreur seroit grande , si nous allions nous imaginer que les organes de nôtre corps eussent esté nécessaires , pour former la substance de nôtre esprit , & qu'afin qu'une chose soit capable de penser , elle ayt des yeux , des oreilles , une bouche , un cerveau &c. Ces parties n'estoient point nécessaires pour nous faire penser : mais pour former l'échange des pensées , qui est entre les hommes , & pour en établir le commerce ; & il a esté en suite nécessaire d'attacher certains sentimens aux mouvemens du corps ; pour nous avertir de ce qui pouvoit le perdre & le conserver le dernier ; de sorte qu'on peut dire que la société raisonnable est la

la fin de la vie corporelle, comme la conservation de cette vie est la fin de la plupart des sensations. Quand donc cette vie s'éteint, cela veut dire, que la Providence Divine ne veut plus que nous ayons commerce avec les autres hommes, que nous les voyons, que nous leur parlions, qu'ils nous voyent, qu'ils nous parlent. La mort nous fait cesser de vivre avec les autres : mais elle ne nous fait point cesser de vivre en effet. Nous ne pensons plus à l'occasion de certains organes & de certains corps avec lesquels il n'est plus nécessaire que nous ayons relation : mais nous pensons toujours ; puis que ce n'estoient point ni ces corps, ni ces organes qui nous faisoient penser.

On peut connoître par là en quatrième lieu que rien n'est plus faux que le préjugé ordinaire des hommes, qui s'imaginent qu'ils connoissent les corps, & qu'ils ne
con-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 61
connoissent point les esprits. Car on peut dire par un renversement de leur pensée , qu'ils connoissent les esprits & qu'ils ne connoissent pas si bien les corps. Ce qu'ils appellent des idées Metaphysiques & confuses , sont fort souvent des idées fort distinctes , & ce qu'ils nomment des connoissances d'expérience & de sentiment , prenés y garde , sont des idées confuses. Car la premiere chose qu'ils font , est de revêtir les choses corporelles des saveurs, des odeurs, des sons, de la lumiere & des autres sentimens qui sont en eux , ni plus ni moins que la douleur est dans l'ame & non pas dans l'aiguille qui nous pique , & que la douleur qu'on croit sentir dans un bras qu'on a perdu est dans l'ame qui existe, & non dans ce bras qui n'est plus. Or quand les choses exterieures sont une fois revêtues de nos propres sentimens , les hommes qui donnent

nent plus au sentiment qu'à la simple connoissance, parce que le sentiment est plus vif, & les interesse davantage, ont accoûtumé de préférer la perception de ces choses extérieures à la connoissance distincte qu'ils en pourroient avoir. Ils appellent cela voir & toucher; & cela selon eux; c'est connoître distinctement: mais selon nous cela s'appelle sentir plutôt que connoître; & sentir c'est connoître confusément.

Quand ils auront une fois rendu au corps ce qui appartient au corps, & à l'ame ce qui appartient à l'ame; ils connoîtront qu'il n'y à rien de plus mal fondé que leur préjugé.

On voit encore ici en cinquième lieu, l'erreur de ceux qui s'imaginent que le monde, qui est l'amas des objets corruptibles, est fort près de nous, & que Dieu en est bien éloigné. Car à prendre le monde pour les objets corporels, on

on peut dire que Dieu est entre nous & le monde , puis que ces objets ne contribuent absolument rien à nos pensées & à nos sentimens par voye de cause efficiente , n'estant pas d'un ordre assés noble pour cela ; qu'ils n'en sont purement que l'occasion ; & que c'est la force de l'institution Divine qui fait que nous avons ces pensées & ces sentimens en la presence des objets , soit qu'on pense que cette institution détermine la vertu que Dieu a mise dans nôtre esprit pour agir , soit qu'elle produise immédiatement nos divers sentimens. Car nous n'entrerons point ici dans ces examens metaphisiques , qui ne sont bons à rien , & il seroit à souhaiter que pour éviter d'outrer la speculation dans cette sorte de choses , on considerât que les hommes ne sont pas simplement destinés à connoître la verité : mais à connoître des verités utiles ; & qu'ils laissassent là
pour

pour une bonne fois ce qui n'a pas d'autre usage que de satisfaire la curiosité de nôtre esprit. Et certes quand je considere que Dieu sans rien changer dans ce monde , ni dans mon corps , ni dans mon ame , pouvoit , s'il luy eust plu , par une institution libre de sa sagesse , attacher de la douleur à tous les objets corporels , auxquels il luy a plu d'attacher du plaisir , puis que ces objets en eux mêmes ont aussi peu de rapport avec l'un qu'avec l'autre ; de sorte que l'homme au lieu de s'aimer luy même par les motifs de ce plaisir , qui est occasionnellement attaché à tant de differens corps qui l'environnent , se haïroit luy-même par le motif de la douleur , que Dieu auroit attachée en ce cas-là à ces mêmes objets , & trouveroit dans la necessité de vivre un plus grand desespoir que les hommes n'en trouvent ordinairement dans la necessité de mourir ,
je

CONNOÎTRE SOY-MEME. 65
J'en'ay plus besoin de preuve pour
comprendre la bonté & la sagesse
de Dieu.

Mais ce n'est point ici le lieu
d'étendre toutes ces considérations,
puis que nous ne les touchons qu'au-
tant qu'elles sont capables de nous
faire connoître les perfections de
l'homme.

Nous ne nous arrêterons pas
sur l'imagination, qui n'est à pro-
prement parler, qu'un amas de sensa-
tions affoiblies, qui subsistent en-
core dans nôtre ame à l'occasion des
traces que les objets extérieurs ont
laissé dans nôtre Cerveau, un amas,
dis-je, de sensations que l'ame arran-
ge, & dont elle se sert ensuite pour
se représenter d'autres objets.

Mais nous ne pouvons assez ad-
mirer cette intelligence de l'hom-
me, qui rectifie les sens; qui cor-
rige l'imagination, purifie & étend
les perceptions nées à l'occasion des
corps, qui unit plusieurs idées dans

E le

le jugement qu'elle forme des choses, & plusieurs jugemens dans le raisonnement, qui pese, compare, examine, recherche, & par le rapport qu'elle trouve entre les choses, fait la dépendance des arts, des sciences, des gouvernemens, & produit toutes les merveilles de la société raisonnable.

N'y a-t-il pas de l'extravagance à dire, que cette intelligence a pour principe le mouvement de la nature, & qu'elle n'est qu'un arrangement d'atomes, qui agités d'une certaine manière, acquièrent une autre situation? Conçoit-on bien qu'un atome sans sortir du corps, parcoure la Terre & les Cieux dans un moment, qu'il aille par tout sans se mouvoir d'une manière plus noble & plus admirable que s'il se mouvoit? Une portion de matière peut elle connoître les autres, & après se connoître elle même, agir sur soy, se replier non seulement sur elle même, mais encore sur la
ma-

manière d'agir, & sur la manière de cette manière, & sur la reflexion qu'elle fait sur cette manière à l'infini? Est-il donc vray que quelques atomes enfermés dans je ne sçay quel petit tuyau, jugent du plan de l'univers, du dessein du monde & connoissent la sagesse du Créateur? Est-ce une propriété à ce mouvement pensant, non seulement de faire mouvoir ces atomes: mais de représenter celui des corps célestes & celui des Sphères, qui sont seulement dans l'ordre des choses possibles. Ces atomes dont le choc est une pensée, ont ils cette admirable vertu de pouvoir, quand ils se rencontrent, ne heurter que le degré general d'être, ou celui de substance, ou la notion generale du corps, sans choquer l'individu dans ce mouvement, pensée que nous appellons précision?

A-t-on jamais oui dire, qu'il y eût un mouvement proprement dit, sans

que proprement un corps passât d'un lieu à un autre, comme la pensée qui passe du passé, qui n'est plus, à l'avenir, qui n'est pas encore, & va du néant, qui a précédé nôtre être, à l'anéantissement, qui termine les esperances de l'incredule?

L'esprit de l'homme n'est pas seulement au dessus de la condition de la matiere: mais ce qui est admirable, il a une espece d'infinité dans ses actes. Car il vole d'objet en objet, & les multiplie à l'infini. Il n'est jamais las de connoître; & quoy que ses perfections soient en effect bornées, puis qu'il ne connoît pas toutes choses, il est certain que son excellence à quelque égard est sans limites, puis qu'il peut successivement les connoître toutes.

Comme l'esprit de l'homme n'est jamais las de connoître, son cœur n'est jamais las de désirer; & tel qu'est l'abîme de la connoissance, tel est l'abîme de la cupidité au dedans

dans de nous. Ce Prince ambitieux, dont le cœur étoit plus grand que l'univers, dont il étoit le maître, n'avoit pas au fond des sentimens plus élevés & plus vastes, que ceux qui sont cachés dans les secrètes dispositions de chacun de nous; & le cœur d'un Heros n'est pas différent de celui des autres hommes. Il ne tient qu'à la prospérité & aux grandes occasions, que cet homme qui habite dans une cabane, ne souhaite de nouveaux mondes à conquérir.

Quand un homme est dans la pauvreté, il fait seulement des vœux pour avoir le nécessaire. Lorsqu'il a le nécessaire à la nature, il demande le nécessaire à la condition. Est-il parvenu à cet état? Il cherche ce qui peut satisfaire sa cupidité. A-t-il obtenu tout ce que son cœur semble pouvoir désirer? il forme contre la raison de nouveaux desirs encore. Voyés ces

Maîtres du monde, qui après s'être élevés au dessus des autres hommes, souhaitent la condition des bestes, c'est qu'ils peuvent cesser d'acquiescer : mais qu'ils ne peuvent cesser de désirer.

Telle est l'excellence de l'homme, qu'elle paroît jusques dans ses déreglemens les plus honteux. Car ne vous imaginés point que cette insatiable avidité de notre cœur ait sa première source dans notre corruption. Les hommes sont coupables de s'attacher avec trop de passion à la recherche des biens du monde ; mais ils ont raison de ne point se contenter des biens finis, eux qui sont destinés à posséder le Souverain bien.

Il faut bien que cela soit ainsi : Car nous voyons que dans la nature, chaque chose se contente des biens qui sont deus à son espace. Les poissons se contentent de l'eau où ils nagent, les ciseaux

sont

CONNOÎTRE SOY-MEME. 71
font satisfaits de voler dans l'air ,
les bestes des champs n'ont plus
rien à désirer , quand elles ont trou-
vé l'herbe , qui leur sert de nour-
riture , & d'où vient donc que
l'homme est si peu satisfait des
avantages temporels , s'il est vrai
que ceux-ci doivent faire tout son
partage ? Croira-t-on que la sa-
gesse du Créateur se soit démentie
en ceci précisément ? A-t-elle mal
connu , ou la nature des biens du
monde incapable de nous satisfaire ,
ou la nature de notre cœur incapa-
ble d'en être satisfait ? Ou plutôt
n'est-ce point qu'ayant connu les
biens du monde , notre cœur & la
disproportion naturelle , qui est en-
tre eux , Dieu a formé les choses
dans cet ordre , parce qu'il se re-
servoit notre ame , pour la remplir
lui-même , pour la satisfaire , &
pour répondre par son excellence &
par sa bonté infinie à l'infinie
succession de nos pensées & de nos
désirs ;

défirs ; ou si vous voulés, aux recherches infinies d'un esprit qui cherche à tout connoître, parce qu'il est destiné à connoître Dieu, & à l'infinie avidité d'un cœur, qui n'est satisfait d'aucun bien particulier, parce qu'il est destiné à la possession du Souverain bien, qui enferme tous les autres.

La nature, les perfections & la fin de l'homme forment ce que nous appellons sa dignité naturelle : mais tout cela roule sur l'éternité de sa durée. Nous tirerions un fort petit avantage d'être spirituels dans nôtre essence, si cette idée n'enfermoit celle de l'immortalité. Mais il y auroit de l'extravagance à s'imaginer, que parce que ce qui se dissout, perit, ce qui est incapable de dissolution, perisse. Que dis-je ? l'étendue ne se perd point, quoy qu'elle âquiere d'autres manieres d'être, & le corps de l'homme après la mort, pour être cendre, ou chair, on

ou bouë, ou vers, ou vapeur, ou poussiere ne laisse pas d'être un corps. La mort dans son idée propre est une destruction d'organes, ou une dissolution. Si donc elle n'anéantit point le corps, dont elle separe les parties, comment anéantira-t-elle cet esprit, cette intelligence, qui n'estant ni étendue, ni mouvement, ni union de parties, n'a évidemment aucun raport naturel à toutes ces choses susceptibles de dissolution.

Les perfections de l'homme, dépendent aussi de son immortalité. En vain trouverions nous une espece d'infinité dans les sensations de nôtre ame, diversifiées à l'infini selon la diversité des choses exterieures qui en font l'occasion, dans nôtre imagination capable d'assembler des images sans nombre pour nous représenter les objets, dans nôtre esprit, qui n'est jamais las de connoître, & dans nôtre

74 L'ART DE SE
 coeur qui s'étend à l'infini, si n'ayant
 été fait que pour le temps & ne
 devant durer que quelques années,
 nous ne pouvions avoir, qu'un nom-
 bre de sensations borné, ni imagi-
 ner, que pendant un certain temps
 fort court, ni avoir qu'une suc-
 cession de pensées proportionnée
 à la brièveté de notre vie, ni en-
 fin posséder qu'une félicité passan-
 gère & bornée. Car il n'y a qu'une
 succession infinie de durée, qui
 assortisse cette succession infinie de
 sentiments, de pensées & de desirs,
 dont l'homme se trouve naturelle-
 ment capable.

Difons donc que c'est dans l'hom-
 me immortel que nous trouvons la
 nature, les perfections & la fin de
 l'homme, qui forment sa dignité
 naturelle.

Au reste, comme la nature & les
 perfections de l'homme, nous ont
 fait entrevoir la fin, la fin nous
 fait connoître aussi quels sont les
 de-

dévoirs & des obligations naturelles. C'est ce que nous considérerons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

On l'on tâche de connoître l'homme, en considérant la nature & l'étendue de ses devoirs.

NOS devoirs coplent de la nature & ne viennent pas uniquement de l'éducation, comme quelques uns s'imaginent. Il ne faut pour le justifier, que supposer deux principes, le premier est que naturellement nous nous ayons nous-mêmes, étant sensibles au plaisir, haïssant le mal, désirant le bien & ayant soin de notre conservation. Le second qu'avec ce penchant à nous aimer, la nature nous a donné une raison pour nous conduire. Nous nous ayons naturellement nous-mêmes, c'est une vérité

verité de sentiment ; nous sommes capables de raison , c'est une verité de fait. La nature nous porte à faire usage de la raison pour diriger cet amour de nous mêmes , cela naît des principes de ce dernier d'une maniere tout à fait necessaire , n'étant pas possible que nous nous aymions veritablement , sans employer toutes nos lumieres à chercher ce qui nous convient.

Or de là que la nature nous ordonne de rechercher nôtre bien , il s'ensuit qu'on ne peut point dire sans une contradiction évidente , que l'homme soit naturellement sans devoir & sans loy. Il faut demeurer d'accord de la difference essentielle qu'il y a entre le bien & le mal moral , puis que le premier consiste à suivre la loy de la nature raisonnable & l'autre à la violer.

Cette Loy naturelle en general peut se diviser en quatre autres , qui sont les especes particulieres , la Loy
de

CONNOÎTRE SOY-MÊME 27

de la tempérance , qui nous fait éviter les excès & les débauches , qui ruinent nôtre corps & qui font tort à nôtre ame ; la Loy de la Justice , qui nous fait rendre à chacun ce qui luy appartient & le traiter comme nous souhaiterions qu'il nous traitât ; la Loy de la Modération , qui nous défend de nous venger sachant que nous ne le pouvons faire qu'à nos dépens & que respecter en cela les Droits de Dieu , c'est avoir soin de nous mêmes ; & enfin la Loy de la Beneficence , qui nous engage à faire du bien à nos prochains.

Il est certain que l'immortalité de l'homme fait la perfection & l'étendue de ces quatre sortes de loix. Un homme qui se connoît sous l'idée d'un être immortel , ne fera pas la fin des plaisirs , quel'Auteur de la nature attache à ce qui fait la conservation ou la propagation du corps. Nous ne voudrions point faire tort aux autres , si nous
ne

ne craignons pas seulement un retour d'injustice dans cette vie ; mais si de plus nous apprehendons de nous faire à nous même par là un préjudice éternel. Celui qui sera occupé, comme il doit l'être, de sa dignité naturelle, qui l'élève sans doute extrêmement au dessus des outrages qu'il peut recevoir, bien loin de vouloir se fatiguer aux dépens de la gloire de Dieu, concevra à peine quelque ressentiment de quelque manière qu'on le traite. Enfin si cette communion naturelle & temporelle que nous avons avec les autres hommes dans la société, peut faire naître quelque bienveillance entre nous, qui s'augmente selon le degré du commerce temporel que nous avons avec eux, quels motifs d'amour & de bienfaisance ne trouvons nous pas dans l'idée de cette société éternelle, que nous devons, ou que nous pouvons avoir avec eux ?

Ainsi

Ainsi la loy naturelle est dans l'homme : mais la perfection & l'étendue de cette loy est dans l'homme immortel.

Au reste ces quatre sortes de loix font ce que nous appellons la Loy Naturelle, laquelle est la plus ancienne, la plus generale, la plus essentielle de toutes & le fondement des autres. C'est la plus Ancienne, puis que l'amour de nous-mêmes & la raison precedent en nous toute sorte de penchans & de loix. C'est la plus generale. Car il y a bien eu des hommes, qui n'ont point oui parler du droit revelé : mais il n'y en a point qui soient venus au monde sans cette loy qui les porte a rechercher leur veritable bien. C'est la plus essentielle. Car ce n'est point ici, ni la loy du Juif ni la loy du Chrétien simplement, c'est la loy de l'homme ; elle n'appartient pas seulement à la Loy, ou simplement à l'E-

à l'Evangile ; mais à la Nature dans quelque état que celle-ci se trouve. Enfin c'est le fondement de toutes les autres.

Il est aisé de le voir , si l'on considère que toutes les autres loix ne font autre chose , que la Loy Naturelle renouvelée & accommodée à certains états où les hommes se trouvent. Vous trouvez la Loy naturelle dans celle que Dieu donna à nos premiers Parens. Le Législateur y suppose que l'homme s'aime luy-même , puis que sa loy est fondée sur des promesses & des menaces. On lui propose le bien & le mal. On l'éclaire pour connoître l'un & l'autre. On l'engage à la reconnoissance que la nature elle-même nous prescrit. Dieu luy demande un hommage pour tant de faveurs qu'il luy accorde , & cet hommage consiste à s'abstenir de manger du fruit d'un seul arbre. On luy prescrit le devoir de sa
con-

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 81
conservation. *Au jour que tu en man-
geras, tu mourras de mort.* Com-
me aussi la loi de la Justice. Car
qu'y a-t-il de plus juste, que de cé-
der au Createur l'Empire de ses
ouvrages & de ne vouloir pas user
de ses creatures malgré luy. C'est
donc ici la loi naturelle accommo-
dée à l'estat, où Adam se trouvoit
alors.

En effet on ne pouvoit pas luy dé-
fendre encore l'usage des Idoles,
qui luy étoient inconnues, ni de
blasphemer le nom du Seigneur,
lors qu'il ne faisoit que commen-
cer de le bénir, ni de se reposer
un jour de la semaine, luy qui de-
voit se reposer toujours, ni de tuer
son Prochain, qui n'existoit point
encore, ni de commettre adultere,
lors qu'il n'y avoit qu'une seule
femme, ni de dérober dans un
temps, où toutes choses luy apar-
tenoient, ni de porter faux té-
moignage, lors qu'il n'en pouvoit

F

porter

porter, si ce n'est contre luy même, ni de convoiter, puis que toutes choses estoient à luy.

Mais lors que les hommes se furent multipliés sur la terre, comme ils changeoient d'estat, Dieu de temps en temps retraça cette loy naturelle & la donna aux hommes sous une autre forme, parce qu'elle devoit être proportionnée aux circonstances où ils se trouvoient.

C'est pourquoy il ne faut point s'imaginer, que lors qu'on dit que le Decalogue contient la loy naturelle, il faille entendre qu'il n'enferme autre chose, que ces principes simples & communs de la loy naturelle, qui doivent conduire tous les hommes. J'avoüe bien que le Decalogue est la loy naturelle renouvelée & retracée aux yeux des Israélites : mais il est certain aussi, que c'est la loy naturelle accommodée à l'état où les Israélites, se trouvoient alors. Voici des re-
mar-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 83
marques qui ne nous permettent
point d'en douter.

Les Israélites avoient esté délivrés
de la captivité d'Egypte. Cela fait
que le Législateur s'enveloppe , pour
ainsi dire , de ce bienfait , pour les
porter à l'obéissance qu'ils luy doi-
vent. *Je suis le Seigneur ton Dieu ,
qui t'ay retiré hors du pais d'Egypte ,
de la maison de servitude. Tu n'auras
point &c.* On void bien que ce
motif n'a pas la même force sur le
cœur des hommes qui n'ont point
eu de part à cette délivrance. Il
ne servira de rien , de dire que s'ils
n'ont pas eu tous leur part à la déli-
vrance temporelle des Israélites ,
ils ont esté délivrés spirituellement
de l'Egypte du péché. Les sens
mystiques sont bons dans un simple
enseignement destiné à instruire ;
mais ils ne sont point d'usage dans
un précepte , qui demandant une
obéissance exacte , ne peut estre con-
çu en des termes trop précis ; ni trop

F 2 . pro

propres; & puis combien y a-t-il de peuples, à qui certainement Dieu a donné la loy naturelle comme aux autres, qui n'ont jamais oui parler de la délivrance des Israélites par le ministère de Moïse, & qui par conséquent n'ont pû y trouver un emblème de leur délivrance spirituelle.

2. Les Israélites étant dans un désert, où ils ne pouvoient boire que de l'eau ni manger que de la manne, ils n'avoient pas besoin d'enseignement ni de précepte qui les portât à la sobriété, en leur faisant fuir l'ivrognerie & les excès de la bonne chere. C'est la seule raison que l'on peut donner de ce que le Legislatteur dans le Decalogue n'a point défendu cette espèce d'intemperance, laquelle a toujours passé pour un vice très capital.

3. Les Cananéens qui avoient attiré la colere de Dieu par leur idolâtrie, & qui portoient la peine de leurs
pro-

propres péchés, ne laissoient pas de paroître maudits exterieurement & interpretativement, comme l'on parle dans l'école, à l'occasion du crime de Cam, qui découvrit la honte de son Pere & fut puni par cette malediction prophetique, qui presagea la ruine de la posterité de Canaan, fils de cet Impie. On ne peut nier que le Décalogue n'y fasse une manifeste allusion dans le cinquième Précepte conçu en ces termes : *Honore ton pere & ta mere, afin que tes jours soient prolongés sur la terre, laquelle le Seigneur ton Dieu te donne.* Il est certain que par la terre, il faut entendre, non la terre des vivans en general : mais cette terre qui avoit été donnée en partage aux Israélites, ce qui est évident par cette expression, *laquelle le Seigneur ton Dieu te donne*, & il n'y a point de doute, que le sens de la loy ne soit, qu'ils doivent éviter le crime de Cam,

qui devint funeste à sa posterité & tâcher d'obtenir par une conduite opposée la benédiction de Dieu , qui peut les affermir dans leurs possessions.

4. Il est certain que la nature nous enseigne à consacrer au service de Dieu une partie de nôtre vie; car puis que nous tenons de luy tous les momens de nôtre durée, la réconnoissance & la justice veulent que nous luy en dédions quelques-uns & même que nous ayons certains temps, que nous consacrons particulièrement à la piété : mais d'observer le septième jour plutôt qu'un autre , & d'en étendre l'observation jusques aux bestes, c'est ce qui a du rapport, non plus avec la nature : mais avec l'état où ce peuple se trouvoit, Dieu ne vouloit point qu'il perdît la memoire du bienfait de la creation , en negligéant la pratique d'une feste, qu'il avoit instituée dans l'intention de perpétuer

CONNOÎTRE SOY-MEME. 87
tuer la memoire de ce grand évé-
nement.

On peut connoître à tous ces caractères que la loy du Decalogue ne differe point de la loy naturelle dans son fond & dans ses premiers principes : mais seulement dans sa maniere & dans l'étendue qu'il faut luy donner, pour la proportionner à l'état & aux besoins du peuple d'Israël. Cela est évident par une remarque generale que l'on peut faire sur ce sujet ; c'est que les grands motifs, qui soutiennent les préceptes de cette loy en general, sont les benedictions & les maledictions temporelles, qui sont les motifs, que le Souverain Legislatteur ayt pû employer pour se faire obeïr ; luy qui pouvoit menacer les hommes des peines éternelles destinées aux méchans, & annoncer à ceux qui observeroient sa loy, une vie éternelle & bienheureuse. D'où vient qu'il suppri-

me ces puissans motifs , ces objets redoutables , ou du moins qu'il ne les fait connoître que d'une manière confuse pendant qu'il prend toute la force de ses promesses & de ses comminations , de la grandeur des biens & des maux corporels ? C'est qu'il proportionne sa loy à l'état dans lequel le peuple d'Israël se trouvoit alors , le temps n'étant pas encore venu de révéler clairement la vie & l'immortalité bienheureuse en Jesus Christ ; qui entre autres caracteres de sa vocation Divine , devoit avoir celui d'une claire & abondante révélation.

CHAP.

C H A P. IV.

Où l'on continue à faire quelques reflexions sur le Decalogue, le considerant comme l'expression de la loy naturelle accommodée à l'état des Israélites.

LE premier Précepte qu'il contient est d'une si grande importance qu'il semble contenir luy seul la Morale & la Religion. Il enferme un commandement & une défense. Le commandement est d'aymer Dieu de tout nôtre cœur, de toutes nos forces & de tout nôtre entendement. La défense est de n'avoir point d'autre Dieu devant la face du Seigneur.

Pour bien comprendre ce Précepte, il faut remarquer en general, qu'on peut aymer quelqu'un par sentiment, ou par raison, ou enfin par sentiment & par raison tout ensemble. On appelle aymer

quelqu'un par Sentiment, l'aymer pour le bien qu'il nous fait, ou pour le plaisir qu'il nous donne. On appelle aymer par Raison, aymer la perfection pour la perfection même. On appelle aymer par Sentiment & par Raison, aymer quelqu'un & à cause du mérite & des perfections qu'il possède, & à cause du bien qu'il nous a fait ou qu'il peut nous faire.

L'amour de Raison ne paroît pas au fond différent de l'estime, & il ne dit tout au plus qu'une estime qui s'intéresse pour l'objet estimé, qui cherche à luy faire du bien, ou qui luy en souhaite. Nous ayons de cette manière le mérite étranger, éloigné & qui n'a aucun rapport avec nous; mais comme nous verrons cy-après, il n'est pas facile d'en trouver de ce caractère.

Nous nous ayons au contraire nous-mêmes par Sentiment & non pas par Raison. L'amour de nous-mêmes

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 91
mêmes précède le jugement que nous faisons, que nous devons nous aimer, & nous aurions beau faire mille raisonnemens contraires à ce penchant, nous ne laisserions pas de nous aimer toujours.

Enfin, Dieu s'aime luy-même par Raison & par Sentiment, par raison, parce qu'il connoit ses propres perfections; par sentiment, parce qu'il goûte sa beatitude infinie, & c'est par raison & par sentiment que nous devons aussi l'aimer, par raison, puis qu'il possède toutes les perfections, par sentiment, puis qu'il nous communique tous les biens que nous pouvons sentir & posséder. Dieu semble demander ici l'amour de sentiment. Il ne dit pas, je suis le Dieu qui ay toutes les perfections &c. mais je suis l'Eternel ton Dieu qui t'ay retiré hors du país d'Egypte &c. Et il est remarquable que ce caractère est commun à toutes ses révela-

velations qu'il adresse aux hommes sur la terre , c'est de se manifester à eux , revêtu de quelqu'un de ses bienfaits , pour gagner leur cœur par la reconnoissance. Il estoit servi dans l'Ancien Monde sous le nom de Dieu qui est , & qui est remueur à ceux qui l'invoquent. Il fut connu en suite sous le nom du Dieu d'Abraham , d'Isaac & de Jacob. Après il donna sa loy en se déclarant le Seigneur , qui avoit retiré ce peuple du país d'Egypte. En suite un Prophete déclare que le temps est venu auquel on ne dira plus , l'Eternel est celuy qui a retiré son peuple hors du país d'Egypte : mais bien l'Eternel , est celuy qui a fait remonter son peuple hors du país de Babylon. Enfin lors que le temps destiné à la rédemption des hommes est venu , Dieu ne s'appelle plus que le Dieu de misericorde & le Pere de nôtre Seigneur Jesus Christ.

Ceux

Ceux là donc se trompent beaucoup dans cette matiere , qui s'imaginent que c'est offenser Dieu , que de l'aymer autrement que pour l'amour de luy même & qu'il n'y a point de mouvement intéressé de nôtre cœur , qui ne soit criminel. On n'a pour réfuter ces spéculations , qu'à faire reflexion sur la conduite de Dieu , qui non seulement consent que nous l'aymions par les motifs du bien , que nous trouvons dans sa possession : mais qui le veut & qui proportionne ses révelations à ce dessein ; & aussi peut-on dire qu'on glorifie le Souverain bien lors qu'on le desire ardemment , & qu'on ne trouve ni repos , ni joye que dans sa communion.

Ce grand Précepte peut être proposé à l'homme mortel pour le confondre , en luy faisant voir son impossibilité à accomplir la loy de Dieu : mais il n'y a que l'homme immortel qui puisse remplir ce devoir

voir. Ce n'est pas l'homme qui perit, qui se sent avoir de grandes obligations à Dieu : mais l'homme qui subsiste éternellement. Et ce n'est point dans un amas de faveurs périssables, mais dans l'assemblage des biens incorruptibles que nous trouvons les motifs d'un amour & d'une reconnoissance dignes de Dieu.

Ainsi aussi l'homme de la nature considéré comme un homme, qui a des relations courtes & passagères avec les autres hommes, ne peut ni ne doit aymer les autres autant que luy même. Si nous étions obligés d'aymer un indifférent & un inconnu autant qu'un pere ayme ses enfans, ou que les enfans ayment leur pere ; certes tout ne seroit que desordre & que confusion dans le monde raisonnable. Nous devons aymer nos enfans plus que nos parens, nos parens plus que les personnes indifférentes ; or comme c'est l'amour de nous mêmes qui fait
cette

cette inégalité & cette variété de nos affections, il s'ensuit qu'il y a une première loy de la nature, qui veut que nous nous aymions plus que les autres.

Mais l'homme immortel a d'autres veües & d'autres obligations. Toutes ces diverses sortes de proximité & de relation qui regardent cette vie, disparoissent devant les relations de la société éternelle, que nous devons avoir avec les autres. Un prochain temporel que la nature nous montre ne nous est pas si considérable que le prochain éternel que la foy découvre en luy. Au reste il y a des personnes qui s'ayment avec tant de déreglement, qu'il n'est nullement bon qu'ils aiment les autres, comme ils s'ayment eux-mêmes. Car n'est il pas vray, que si nous disions à un homme, je souhaite que vous soies ingrat, aveugle, emporté, vindicatif, superbe, voluptueux, avare, afin

afin que vous puissiez avoir plus de plaisir au monde, il auroit raison de penser, ou que nous extravaguons, ou que nous voulons luy faire un méchant compliment; & neantmoins ce seroit là aymer son prochain comme l'on s'ayme soy-même.

Pour avoir le droit d'aymer le prochain comme soy-même il faut s'aymer soy-même par rapport à l'éternité. Il n'y a que l'homme immortel qui soit en état de bien observer ce précepte.

On demande ici, si lors que la loy nous ordonne d'aymer le prochain comme nous mêmes, elle veut que nous l'aymions par les motifs de l'amour que nous avons pour Dieu? ou par les motifs de celui que nous avons pour nous. Je répons en distinguant toujours un amour de raison & un amour de sentiment. Quand nous aymons le prochain d'un amour de raison, il est

est certain, que les motifs de cet amour doivent être pris de l'amour que nous avons pour Dieu. Quand nous ayons le prochain d'un amour de sentiment, les motifs de cet amour ne peuvent être pris, que de l'affection que nous avons pour nous mêmes. Ainsi on peut répondre en un mot, qu'il faut l'aymer par l'un & par l'autre de ces deux motifs ; & il semble que la loy du Decalogue nous confirme dans cette pensée. Car elle met le précepte qui regarde le prochain, immédiatement après celui qui regarde Dieu, pour nous apprendre que l'un est une dépendance de l'autre, & que nous devons aymer le prochain par l'amour de Dieu ; & d'un autre côté, il appelle celui qu'il nous recommande d'aymer, du nom de prochain, pour nous dire que nous sommes intéressés à l'aymer, parce que c'est une personne, qui nous appartient.

G

La

La raison nous dit que Dieu étant la beauté supreme & infinie, est aimable pour luy même & que toutes choses le sont pour l'amour de luy. Elle veut donc que nous ayions les objets selon le raport & la convenance qu'ils ont avec Dieu. L'expérience que nous faisons de nôtre être, accompagnée de joye & de plaisir, nous obligeant à nous aimer premièrement nous mêmes, la nature nous enseigne à aimer les personnes, selon le plus & le moins de proximité ou de convenance, qu'elles ont avec nous : Ces deux loix ne se combattent point, l'une est, pour ainsi dire, la loy de la raison & l'autre la loy du sentiment, l'une est l'instinct de la nature, qui perit & l'autre l'instinct de la nature immortelle, l'une se rapporte à la courte Société, que nous devons avoir les uns avec les autres & l'autre au commerce éternel, que nous devons avoir avec eux en Dieu.

CHAP.

CHAP. V.

Où l'on continue à examiner l'étendue de nos devoirs , en considérant la loi du Decalogue.

DE ce que nous devons aimer Dieu il s'ensuit , que nous ne le devons point confondre avec ses creatures par l'idolâtrie. La défense suit naturellement le commandement à cet égard.

Dieu en établissant l'ordre naturel que nous voyons dans le monde, a certainement pris toutes les mesures pour nous empêcher de tomber dans l'idolâtrie. Car premièrement pour nous défendre de l'idolâtrie de nous mêmes, il n'a point voulu que nous connussions nos perfections, qu'en reconnoissant notre dépendance. Nos perfections sont nos sentimens, nos pensées & nos diverses affections. Si toutes ces perfections, ou ces qua-

G 2

lités

lités spirituelles naissoient de nous & se trouvoient en nous, sans qu'elles fussent attachées à des causes extérieures, il y auroit du danger que nous ne nous applicassions à nous mêmes l'idée que nous avons de Dieu, qui est celle d'un être tout parfait. Car s'il dépendoit de nôtre volonté, indépendamment de la matière & des choses du dehors, de voir telle couleur, tel mélange de lumière qu'il nous plairoit, d'entendre par tout & en tout temps telle voix, ou telle harmonie qu'il nous sembleroit bon; que nous peussions même avoir à l'infini des sentimens tout nouveaux, en formant simplement le dessein vague de les y avoir, il y auroit un danger manifeste, que nous ne nous prissions nous mêmes pour Dieu.

Il semble qu'on peut faire la même remarque sur ce qu'il a choisi pour causes occasionelles de nos pensées, non des creatures aussi par-

CONNOÎTRE SOY-MEME. LOI
parfaites ou plus parfaites que
nous, comme les Anges, ou d'au-
tres Intelligences d'un ordre égal,
ou supérieur au leur ; mais la ma-
tiere diversifiée par sa figure, par
son mouvement, par son repos &
par l'arrangement de ses parties,
c'est-à-dire, le sujet du monde que
nous concevons, qui est le moins ca-
pable de perfection.

Que si Dieu a permis, que les
hommes revêtissent les choses exte-
rieures de leurs propres perfections,
ç'a été avec une précaution, qui
nous empêche de les prendre pour
l'objet de notre adoration. Car
prenés garde qu'il a attaché les
sentimens de l'homme les plus vifs,
& ceux par conséquent, qui enfer-
ment le plus de perfection, aux
parties de la matiere que nos sens
même nous représentent comme les
moins parfaites. Ce qui le cha-
touille le plus, est ce qui l'abaisse
davantage. Le vif sentiment de
G 3 son

son excellence est joint avec les plus grandes marques de son abaissement. Car ne doutés point que le plaisir ne soit quelque chose de divin, & qu'il ne fasse au fond un très grand caractère de l'excellence de l'homme. D'où vient donc, que ce plaisir est plus grand, à proportion qu'il est attaché à des objets plus bas, & cela d'une manière si sensible, que les idées même confuses fussent pour nous le montrer? C'est que Dieu a voulu nous empêcher de prendre pour l'objet de notre adoration les choses extérieures, voyant combien nous serions portés à les aymer par le plaisir, dont elles sont l'occasion, en nous faisant voir que celles qui nous flatent davantage, sont celles qui méritent le plus notre mépris.

Allons plus loin, Dieu n'a point voulu se manifester sous une forme visible. Il défend de faire aucune représentation corporelle de lui.

*Tu ne te feras aucune image taillée ,
ni aucune ressemblance des choses qui
sont au ciel ou en la terre , &c. Et
il apuye cette défense sur cette re-
marque importante. Souvien toy
que lors que tu étois en Horeb ; tu
entendis bien une voix : mais que
tu ne vis point de ressemblance ,
c'est pourquoy vous prendrés garde
sur vos ames , &c.*

C'est que les sens nous représen-
tent toujours un objet sous une
forme déterminée, un arbre nous pa-
roît toujours un arbre, la terre la
terre, le ciel le ciel ; ce qui em-
porte une perfection limitée, ren-
fermée dans une seule idée, & distin-
guée de toute autre. Or comme
Dieu enferme toutes les perfections ,
& qu'il n'est pas vrai de dire, qu'il
soit tellement une chose, qu'il ne
soit point l'autre, puis qu'il con-
tient éminemment toute la gloire &
toute la perfection, qui peut estre
conçue, il s'ensuit que nos sens nous

le représenteroient sous une idée très fautive, s'il leur étoit permis de nous le représenter.

Les objets des sens sont plus nobles qu'on ne s'imagine communément. Car ils sont revêtus des qualités spirituelles de notre ame, qui sont les sentimens, & quoy que notre imagination se trompe dans l'idée confuse qu'elle en a, cette erreur fait honneur à la matiere, & elle n'est d'aucun inconvenient : mais il n'en seroit pas de même, si Dieu devenant l'objet de nos sens, nous venions à confondre les sentimens de notre ame avec les perfections de cet Être tout parfait; car il arriveroit alors, & que nous serions coupables d'impieré, en ayant de Dieu une idée, qui ne convient proprement qu'à nous-mêmes, & que nous serions coupables d'idolâtrie, en transportant dans l'objet de notre adoration, nos propres sentimens.

Ainsi

Ainsi on peut dire que, lors que Dieu n'a point voulu se rendre présent à nos sens, il a eu principalement dessein de nous deffendre de l'idolâtrie & de nous mettre en état de le glorifier par la recherche naturelle, que nôtre esprit fait de ses perfections. Ce que nous tâcherons d'expliquer ici avec un peu plus d'étendue, à cause de l'importance de la matière.

Nous ne sommes point du sentiment de Mr. Descartes, qui a creu que tous les hommes en venant au monde, avoient une idée de Dieu naturellement imprimée dans leur esprit. Ce sentiment à la vérité nous paroîtroit bien commode & d'un grand usage dans la Morale & dans la Theologie; mais à quoy sert-il qu'il nous paroisse commode, si nous ne pouvons nous persuader qu'il soit véritable?

Pour dire ce que nous pensons là-dessus, il faut que nous parta-

gions nos connoissances en quatre especes selon la division reçue dans l'école, qui sont la simple Apprehension, le Jugement, le Raisonnement & la Methode. La methode assemble plusieurs raisonnemens, le raisonnement plusieurs jugemens, le jugement plusieurs idées. Ainsi on peut dire que ces dernieres sont les premiers élemens, auxquels nos connoissances se réduisent.

Ces idées sont encore de deux ordres, les unes sont simples & les autres composées. L'idée simple c'est celle qui n'est point composée de plusieurs autres. L'idée composée, c'est celle qui renferme plusieurs idées simples. L'idée de l'être, celle de la substance, celle du corps, celle de la pensée sont des idées simples. L'idée d'un bâtiment, d'une Republique &c. sont des idées composées. Ainsi comme toutes les autres connoissances se réduisent aux idées, il est vrai
de

de dire aussi que toutes les idées se réduisent aux idées simples qui sont, comme les élémens & les matériaux, dont toutes les autres sont composées.

Les idées simples sont encore de deux ordres, les idées de sentiment & les idées de précision. J'expliqueray les termes. Les idées de sentiment sont les idées qui nous représentent quelque sentiment de nôtre ame, ou des objets revetus de ce sentiment. L'idée du feu est une idée de sentiment. Elle me représente un corps revetu à peu près de ce que je sens, lors que je m'approche de luy. Les idées des choses que nous apercevons, ou que nous avons aperçues par les sens, sont manifestement de cet ordre. Les idées de précision sont les idées générales que l'ame a des choses, lorsqu'elle les conçoit sous des notions communes; ainsi l'idée de l'être est une idée de précision par-
ce

ce qu'elle ne représente à notre ame, que l'attribut general dans lequel toutes les choses qui existent, conviennent. On doit dire la même chose de l'idée de substance, de perfection, d'être parfait &c.

Les idées de sentiment se reduisent à deux ordres, le premier comprend celles que nous avons à l'occasion des corps qui frappent l'organe de nos sentimens. On se trompe sans doute lors qu'on s' imagine que nous n'apercevons alors que des qualités corporelles, dans les choses qui nous environnent. Car ces qualités que notre imagination leur attribue étant nos propres sentimens, on ne peut douter, que ce ne soient des qualités spirituelles; & je ne sçay si l'on ne peut point dire sans avancer un trop grand paradoxe, que les sens ne nous représentent pas moins nous-mêmes, que les choses qui sont autour de nous. Le second ordre des idées

CONNOÎTRE SOY-MEME. 109
idées de sentiment sont les idées spirituelles que nous avons de la pensée , du doute & du raisonnement , lors que nous connoissons que nous pensons , que nous doutons & que nous raisonnons.&c. Car on peut dire qu'il est impossible de penser , sans s'apercevoir que l'on pense par le sentiment même de la pensée.

Il ne faut pas s'imaginer comme font les esprits foibles que les idées de précision , pour s'appeller abstraites & pour s'éloigner des idées de sentiment , enferment moins de réalité & de vérité que les autres ; & il suffit de remarquer au contraire , que sans le secours des idées nous n'aurions que l'idée de nous-mêmes ; & qu'ainsi nous ne connoîtrions point les choses qui sont hors de nous.

Après avoir fait toutes ces observations , je considérerai l'idée de Dieu , & j'examine de quoy elle est
com-

composée ; il est certain qu'elle ne l'est que des idées de sentiment , ou des idées abstraites, ou des unes & des autres confondues ensemble. S'il entre dans cette idée des idées de sentiment , & que ce soient des idées corporelles , cette idée est fautive & imparfaite , & il faut le corriger par l'ordre de Dieu même. *A qui me feriez vous semblable maintenant n'a-t-elle pas fait toutes ces choses ?* Que si l'on s'arreste aux idées de sentiment spirituelles , pour les faire entrer dans l'idée de Dieu, on ne fait encore que revêtir Dieu des sentimens & des qualités de son esprit , sçavoir de la pensée , de l'intelligence , de la bonté & de la sagesse qu'on a trouvées en soi. Que si l'on se représente Dieu comme un être parfait ; voilà des idées abstraites , qui viennent au secours des idées de sentiment. Car l'idée de l'être tout parfait n'est pas une idée , qui en-

CONNOÎTRE SOY-MEME. III
enferme actuellement & distinctement toutes les perfections. On ne peut point dire toutes les perfections, là où il y a infinité de perfections. Si nous avions une idée qui nous représentât particulièrement & distinctement cette infinité de perfections, qui sont dans l'être supreme, nous connoîtrions Dieu, comme Dieu se connoit luy même, & nôtre entendement seroit capable de voir l'infini tout à la fois; ce qui est extrêmement éloigné de sa portée & de sa condition. Qu'est-ce donc que l'idée de l'être tout parfait? c'est une idée composée par l'intelligence, étendue par l'esprit, accommodée par l'entendement, & composée de divers raisonnemens d'une intelligence, qui voyant que Dieu a nécessairement cette perfection, & encore cet autre qu'il ne manque d'aucune, qu'il n'en sauroit manquer, se forme une idée de perfection infinie, en niant qu'elle ayt aucunes bornes.

Ainsi

Ainsi l'idée de Dieu est formée de certains matériaux , que nous trouvons en nous mêmes , d'être , de substance , d'esprit , d'intelligence , de sagesse , de bonté &c. ; mais pour faire une idée propre à Dieu & qui ne puisse convenir à aucun autre , il faut que cette idée reçoive toute sa perfection du raisonnement.

Il est vrai que cette idée , pour être acquise par le raisonnement , n'en est pas moins naturelle , puis qu'il est impossible à l'homme qui fait un legitime usage de sa raison , de ne pas l'avoir dans l'idée distincte ; je ne puis considérer la dépendance qui est entre les actes de mon ame & les choses extérieures , sans reconnoître l'existence de Dieu. En effet puis que la matiere , ni son mouvement , ni l'arrangement de ses parties , ni leur dispersion ni leur choq , ni leur figure n'ont aucun rapport avec les sentimens de mon esprit , & que d'ailleurs l'esprit n'a
pû

pû, ni voulu attacher les actes à ces choses exterieures, puis que la misere consiste dans les sentimens facheux, que ces choses existent malgré luy, il est évident qu'il faut recourir à un être plus puissant que nous, qui ayt fait cette dependance & cette union, & à l'égard de l'idée confuse elle assemble toutes les perfections du monde pour les rapporter à Dieu comme à leur principe, qui les contient éminemment.

Je say bien que s'il y avoit quelque une de nos idées, qui fût imprimée naturellement, ce devroit être celle de l'être tout parfait: mais enfin la raison & l'experience ne nous permettent point de le penser. C'est le caractère des choses naturelles d'estre uniformes, & de se ressembler dans tous les sujets où elles se trouvent. Le plaisir, la joye, la douleur, la crainte, le desir sont des mouvemens qu'on peut concevoir comme naturels, parce qu'ils

H

font

sont les mêmes dans tous les hommes du monde, au lieu que l'idée de Dieu est diverse selon la diversité des sujets, où elle se trouve &c. Car en quoy l'Idolâtrie des Gentils consistoit-elle ? si ce n'est en ce que ces hommes abandonnés aux tenebres de leur corruption s'imaginoient un Jupiter qui avoit l'empire du Ciel, mais non pas celuy des Enfers : qui pouvoit commander aux hommes, mais non pas au destin. Le Dieu de la guerre selon eux n'étoit point celuy de l'éloquence. Ils séparoient ces deux qualités, pour les attribuer à des sujets differens. La justice convenoit à l'un, la beauté à l'autre &c. Bien loin d'assembler toutes les perfections pour les attribuer à Dieu, leur superstition consistoit essentiellement à les séparer.

Et prenez garde que si la Superstition & l'Idolâtrie consistent à n'avoir point l'idée de l'être tout parfait, ou à détruire cette idée lors qu'on

CONNOÎTRE SOY-MEME. 115
qu'on l'a reçûe, les vices & la corruption de l'homme consistent essentiellement à ne rendre point à Dieu, ce que cette idée veut qu'on luy rende. Le blaspheme & l'impieté la détruisent, en attribuant à Dieu des vices très opposés à sa nature sainte. L'incrédulité doute de sa vérité; la défiance, de sa providence & de sa bonté; l'ingratitude, de ses bienfaits; la vengeance, de sa justice &c.

Quoy que dans l'Ecriture en general, ni dans le Decalogue en particulier Dieu ne soit point défini en termes exprés & formels, *l'Etre tout parfait*, on peut dire que si les termes n'y sont point, la chose y est si évidemment, qu'il n'est pas possible de pouvoir la contester. Car pourquoy est-ce que l'Auteur de la Genese a fait le Catalogue de toutes les creatures, & nous a fait voir que Dieu les a produites toutes par sa simple volonté? si ce n'est pour

H 2 nous

nous convaincre que Dieu renferme toutes les perfections , puis qu'il est la source de tous les êtres ; & pourquoy Dieu s'écrie-t-il par la bouche des Prophetes : *A qui me feriez vous semblable. Ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses ?* si ce n'est pour nous dire , qu'une essence qui a fait toutes choses, & qui renferme par conséquent toutes les perfections , ne peut estre représentée par une image , ou par une forme déterminée.

Et c'est sans doute la raison pour laquelle Dieu n'a point voulu qu'on représentât son essence par aucune image corporelle. Ce qu'il y a de surprenant , c'est que dans le même temps que le Législateur défend de faire aucune représentation corporelle de Dieu , l'Ecriture ne fait aucune difficulté de le peindre à notre imagination par des idées corporelles. Cherchons-en la raison.

Il est certain que nos sens nous représentent les objets sous une forme limitée & déterminée, & que l'imagination a une espece d'infinité dans ses actes, qui luy fait assembler, quand bon luy semble, une variété infinie d'images pour nous représenter un même objet. Si donc les sens nous representoient Dieu, ils nous tromperoient; car nous le représentant sous une forme particuliere, incompatible avec toute autre, ils nous diroient qu'il a cette perfection: & non pas celle-là. S'il étoit représenté, par exemple, comme un homme, il ne le seroit point comme un astre. S'il étoit peint comme un astre, il ne le seroit point comme un homme: mais l'imagination se servant tantôt d'un homme, tantôt d'un astre, tantôt de la lumière, tantôt des tourbillons & entassant un nombre infini d'images que le raisonnement corrige & purifie en suite, elle nous représente par cette

variété sans fin d'idées différentes un sujet qui n'a aucune perfection limitée.

C'est pour cela même que Dieu a voulu se manifester à la raison & à l'intelligence , qui n'ayant point d'idée particulière simple , qui nous représente Dieu , peut se servir & d'une infinité d'idées , qu'elle considère successivement , & d'une infinité de raisonnemens , qui purifient & étendent ces idées , pour nous représenter en quelque sorte & autant que nous en sommes capables les perfections infinies de Dieu. Et c'est pour la même raison encore , que Dieu a voulu se communiquer & se faire sentir au cœur de l'homme. Car comme celui-cy desire sans bornes , il peut chercher le Souverain bien par cette succession infinie de desirs & d'affections , comme l'imagination & l'esprit le cherchent par la succession infinie d'idées & de raisonnemens ; Dieu ayant mis une es-

pece

CONNOÎTRE SOI-MÊME. 119

peccé d'infinité dans l'imagination, dans l'esprit & dans le cœur de l'homme, afin que l'homme fût capable de chercher l'infinité de Dieu.

Il faut avouer que la connoissance de notre dignité naturelle nous sert excellemment, pour nous défendre de cette basse superstition, qui confond l'objet de nos sens avec celui de notre adoration. Tout homme raisonnable doit avoir honte de se prosterner devant des Divinités mortes & insensibles, mais particulièrement l'homme immortel. Et il n'est pas difficile de montrer, que c'est principalement le sentiment de notre immortalité, qui nous met en état d'observer les autres preceptes du Decalogue. Il est ordinaire aux hommes qui mesurent le bien & le mal de leur condition par rapport à la courte durée de cette vie, de s'abandonner aux murmures & aux blasphèmes contre Dieu, lors qu'ils n'espèrent plus rien dans ce monde, comme

cela paroît par l'exemple des Israélites craignant de mourir dans le desert : mais il est naturel que l'homme immortel respecte cet adorable Auteur de son être , qui doit être pour lui une source de vie après sa mort.

Un homme qui ne croit durer que quelques années , cherche à profiter du temps & de la vie , pour goûter le plaisir : mais l'homme qui se sent fait pour l'Eternité , croit ne pouvoir faire un meilleur usage du temps , que de l'employer dans le commerce de la pitié.

L'homme immortel s'aquite également bien des devoirs de sujet & de supérieur. Une dépendance temporelle n'afflige point son cœur , & un empire qui finit n'enfle pas aussi son ame. Exempt des mortifications de l'obéissance & des fiertés du commandement par le sentiment de son immortalité , il porte une ame égale par tout , & rien ne l'empêche de s'éle-

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 121
s'élever dans l'obeïssance, qui le sou-
met, & de s'humilier dans l'autho-
rité, qui l'élève.

Enfin il est aisé de comprendre,
qu'un homme qui se regarde dans les
relations éternelles, qu'il a avec son
prochain, est bien éloigné de vou-
loir luy faire tort en luy ôtant son
bien, son honneur & sa vie; & que
les biens du monde qui perissent, ne
luy paroissent point assez considera-
bles pour être l'objet principal de ses
affections.

CHAP. VI.

Où l'on montre l'étendue de la loy Naturelle, en la considérant dans l'Evangile & par rapport à l'homme immortel.

SIL la loy de Moïse étoit la loy Naturelle, accommodée à l'état de l'homme mortel & à l'état des Israélites en particulier : l'Evangile est la loy Naturelle accommodée à l'état & aux relations de l'homme immortel.

Cela paroît assés par le différent génie des deux Economies ; sous l'Economie de la loy, Dieu ne semble se manifester, que pour fendre les murs, ouvrir les abîmes de la terre, embraser les montagnes & faire descendre le feu du Ciel, pour menacer le corps de ses jugemens, ou pour exécuter les arrêts de sa justice sur la nature périssable : mais sous la nouvelle

Dispens-

Dispensation de la grâce ; on voit des hommes animés de l'esprit de Dieu, mépriser l'injure des Elements & la persécution des hommes, souffrir avec autant de constance, que s'ils souffroient dans un corps emprunté, transportés de joye au milieu du feu qui les consume, & triomphant de voir dis-soudre ce composé, que les autres hommes conservent si précieusement, parce qu'ils sont soutenus par l'idée de l'éternité, que la miséricorde de Dieu leur a fait distinctement connoître.

Ce n'est pas que la loy de Moïse n'enferme quelque regard & quelque raport à l'éternité. Car cette loy avoit du moins l'ombre des biens avenir : on ne peut pas dis-convenir aussi que l'Evangile ne suppose les idées de la bassesse & de la mortalité de l'homme ; car il renferme tous nos remèdes & toutes nos consolations à cet égard :
mais

mais ce qu'il y a de vray, c'est que la loy de Moïse regarde directement la vie presente & indirectement l'éternité, au lieu que l'Evangile regarde l'éternité comme son objet principal & indirectement la vie presente. Pour la nature elle se trouve également dans l'une & l'autre Economie. L'Evangile est caché dans la Nature, la Nature est cachée dans l'Evangile, s'il est permis de parler ainsi : mais il faut entendre ici la nature immortelle ; & c'est par là qu'on trouvera le denouëment de quelques difficultés qui pouroient faire de la peine.

En effet il semble qu'il est contre la nature d'aymer ses ennemis, de regarder l'adversité comme un bien, & les afflictions comme un sujet de jöye & de ceder à l'injustice en luy donnant, ce qu'elle demande & même plus qu'elle ne demandoit, qui sont les maximes de l'Evangile.

J'a-

J'avoûe que tout cela est contre le sentiment de la nature perissable qui mesure tout par raport à la vie presente : mais il s'en faut bien, que cela ne soit contre les interêts de la nature immortelle, qui conte pour rien le temps & fait tout dans les veûes de l'éternité.

Nos ennemis font un obstacle à l'établissement de nôtre fortune dans le monde : mais il n'y a que la hayne que nous pouvons avoir contre eux, qui soit un obstacle à nôtre salut; & c'est ce dernier que considere l'homme immortel. Il méprise ces petites raisons de haïr, que la cupidité represente à nôtre cœur, regarde les relations éternelles, que nous avons avec les autres, en Dieu qui est nôtre Pere commun, comme de très puissans motifs de l'amour, que nous devons avoir pour nôtre prochain.

L'abondance & la prosperité charment un cœur qui a renfermé
dans

5 dans le monde qui perit, les espérances & les prétensions : mais l'homme immortel y trouve d'autant plus de sujet de crainte, qu'il y a, plus de sentiment. Il apprehende ces biens imaginaires, qui nous occupent & ne nous remplissent pas, ces sentimens vifs qui sont un obstacle à la connoissance de ses véritables intérêts. Il regarde la prospérité comme le regne des passions, qui nous séduisent. Il est persuadé que les afflictions, en nous ôtant ces sentimens agréables, ne font que chasser une infinité d'impôtteurs de nôtre ame.

Il n'estime pas aussi que les biens du monde méritent nôtre envie, & de nous faire entrer en concurrence les uns avec les autres ; sur tout lors que la Religion luy persuade que ces haines & ces contestations, qui naissent à l'occasion du monde corruptible, peuvent luy faire un préjudice éternel. C'est pour-

pourquoy si le droit de l'homme est de demander ce qui luy appartient, Dieu ayant établi pour cela des tribunaux dans la société, laquelle ne seroit qu'une union de brigans, & une succession de meurtres & de crimes sans l'exercice de la justice, cependant la prudence de l'homme immortel ne luy permet point d'exiger ses droits avec rigueur, lors qu'il y a la moindre probabilité qu'il pourroit faire par là tort aux intérêts de son ame. D'où l'on peut conclure que la morale de l'Évangile n'est que l'expression du cœur de l'homme immortel : mais on aura lieu de parler de cela ailleurs.

Nous avons veu que les perfections de l'homme roulent sur son immortalité, qui seule le rend capable de bonheur. Nous venons de voir que c'est cette immortalité qui fait l'étendue de nos devoirs & de nos obligations. Nous allons

allons montrer que c'est elle encore qui fait la force de notre ame, ou le poids qui peut nous déterminer à bien agir.

CHAP. VII.

Des forces morales de l'homme, ou des motifs qu'il trouve en luy-même, pour se déterminer dans ses actions.

SI Dieu avoit été ennemi de l'homme, il auroit attaché de la douleur à tous les objets auxquels il luy a plu d'attacher du plaisir; l'un luy étoit aussi facile que l'autre; & alors l'homme auroit été ennemy de soy-même, au lieu qu'il s'aime naturellement.

Car il faut par un enchainement essentiel des choses, que celui, qui sent de la douleur, la hâsse & si cette douleur est constante & inseparable, qu'il hâsse son être propre,

pre, sachant bien que le sentiment de cette douleur ne seroit point sans son existence. Ainsi il n'est rien de si aisé que de concevoir que les esprits condamnés se haïssent dans le lieu de leur supplice, & que si l'amour propre dans ce monde a été la source de leur corruption, la haine d'eux mêmes devient en suite l'instrument de leur supplice. On conçoit encore que l'on ne peut sentir le plaisir, sans aimer ce plaisir qu'on sent, & sans souhaiter la conservation de ce soy-même qui en est le sujet. Le plaisir fait qu'on aime son existence, parce que sans cette existence, ce plaisir ne sauroit subsister. De là il s'ensuit qu'il dépendoit de Dieu, en formant l'homme, de faire que celui-cy s'aymât, ou ne s'aymât point, puis qu'il dépendoit de luy d'attacher, ou de n'attacher point du plaisir à certains objets.

Ainsi l'amour de nous mêmes

I

en

130. L'ART DE SE
en soy est un penchant naturel. C'est
la nature qui nous fait aimer le
plaisir & hair la douleur, & par
conséquent c'est la nature qui fait
que nous nous aymons. Cette in-
clination n'attend donc pas les ré-
flexions de nôtre esprit pour naître
dans nôtre ame; elle précède tous
nos raisonnemens. Les Stoiciens
ont mérité la moquerie de tous les
siècles, s'ils ont eu les sentimens
qu'on leur attribue. Ils ont pré-
tendu, que l'homme fût sage en
cessant d'être homme. C'étoit
déjà une grande extravagance : mais
ils ne manquoient pas moins, en
ce qu'ils concevoient quelque for-
te de foiblesse & de bassesse dans
ce qu'il y a de plus naturel dans
nôtre cœur.

L'amour de nous-mêmes est en
second lieu un penchant tout divin
dans son origine, nous ne nous
aymons, que parce que Dieu nous
a aimés. Nous nous hairions nous-
mêmes

mêmes si Dieu nous avoit hais. Il n'y a donc pas de raison à décrier tout ce que l'amour de nous-mêmes nous fait faire ; comme si c'étoient autant de foiblesses ou autant de crimes, selon la Morale dangereuse de quelques uns, qui ont prétendu anéantir l'excellence de toutes les vertus, sur ce principe qu'elles sortoient toutes du sein de l'amour de soy-même & qu'il n'y en avoit point, qui n'eussent un bien intéressé ; mauvaise conséquence, puis que l'amour de soy-même est un penchant d'une source toute celeste & divine. L'amour de nous-mêmes est enfin un penchant nécessaire. Il ne faut donc point s'imaginer que nôtre ame soit indifférente à se porter, ou à ne se porter point vers ce qu'elle juge qui luy est avantageux. Ces indifférences du libre arbitre sont des songes de gens, qui n'ont pas assez étudié la nature, ou qui

ne veulent point se connoître eux-mêmes.

Au reste Dieu a trouvé bon de mesler la connoissance & le sentiment, afin que celle-là réglât celui-cy, & que celui-cy fixât celle-là. S'il n'y avoit que de la raison en l'homme, nous nous égarerions dans nos pensées & nous nous dissipions en vaines speculations, nous attachant à connoître toute autre chose que ce qui nous importeroit. Le sentiment est donc destiné à fixer cette intelligence, & à l'appliquer principalement à des objets qui l'interessent. S'il n'y avoit que du sentiment en l'homme, il pourroit avoir des penchans & des désirs, tels que ce sentiment les feroit naître : mais il manqueroit de lumière & de guide, pour trouver les choses auxquelles ces désirs se portent naturellement ; & l'amour de la volupté étant aveugle & mal dirigé, le feroit tomber dans

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 133
dans toute sorte de précipices. La
raison est donc destinée à régler le
sentiment.

La raison est le conseiller de l'a-
me, le sentiment est comme la
force ou le poids, qui la déter-
mine, & cette force est plus gran-
de ou plus petite selon les diffe-
rences de ce sentiment.

Dans la comparaison que nous
en faisons, l'ame considere non seu-
lement ce qui luy donne du plaisir
dans ce moment : mais encore ce
qui peut luy en donner dans la
suite. Elle compare le plaisir avec la
douleur, le bien présent avec le bien
éloigné, le bien qu'elle espere avec
les dangers qu'il faut essuyer, & se
determine selon l'instruction qu'elle
reçoit dans ces différentes recher-
ches ; sa liberté n'estant pour ainsi
dire, que l'étendue de ses con-
noissances, & le pouvoir qu'elle a de
ne point choisir qu'après avoir tout
examiné.

Cela étant il est aisé de juger, que c'est l'utilité présente, qui consiste dans un sentiment de plaisir, ou l'utilité avenir, qui consiste dans tout ce qui peut nous donner de la joye ou nous rendre heureux, ou conserver nôtre bonheur en nous conservant nous-mêmes, qui fait toute la force que nôtre ame a pour se déterminer dans ses desseins ou dans sa conduite.

Cette force est bien petite, lors que vous la renfermés dans le cercle des objets du monde. La force que nous avons humainement, pour nous empêcher d'être avares, consistera dans la crainte de faire tort à nôtre honneur par les bassesses de l'intérêt; la force que nous avons pour nous empêcher d'être prodigues, consistera dans la crainte de ruiner nos affaires, lors que nous aspirons à nous faire estimer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fera

ré-

résister aux tentations de la volupté. L'amour propre nous rendra modérés & circonspects, & par orgueil nous paroîtrons humbles & modestes. Mais ce n'est là que passer d'un vice à un autre. Pour donner à notre ame la force de s'élever au dessus d'une foiblesse sans retomber dans une autre, il faut la faire agir par des motifs, qui ne soient point pris du monde. Les veües du temps peuvent la faire passer de dérèglement en dérèglement : mais la veüe de l'éternité seule enferme des motifs propres à l'élever au dessus de toutes ses foibleses. Il n'y a que cet objet qui touche & qui sanctifie, parcequ'il n'y a que luy, qui nous mette dans une situation assez haute pour renoncer au monde en tous sens. On a veu des Predicateurs d'une sublime éloquence ne faire aucun effet, parcequ'ils ne savoient point intéresser, comme il faut, la natu-

re immortelle ; & on en a vu au contraire d'un talent fort mediocre toucher tout le monde par des discours sans art , parce qu'ils alloient au but & qu'ils prenoient les hommes par les motifs de l'éternité ; motifs qui répétés en cent manieres & quelque-fois assez grossierement gaignoient les ames les plus éclairées , parce qu'ils les prennent par ce qu'il y a de plus grand en elles , & de plus considerable dans tous les objets extérieurs. Les motifs du temps n'ont qu'une force bornée : mais les motifs de l'éternité sont comme une force infinie , qui n'est suspendue que par nôtre corruption.

Delà il s'ensuit que comme l'amour de soy-même est la source generale des motifs , qui déterminent nôtre cœur , c'est l'amour de soy-même , entant qu'il se tourne vers l'éternité , qui fait toute la force que nous avons pour nous

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 137
nous élever au dessus du monde.
Il n'y a point de meilleur moyen
de justifier cette dernière vérité que
de voir ce que peut en nous le sen-
timent de notre immortalité, quelle
influence il a sur nos mouvemens
& sur nos actions, & de quel usage
il est dans notre cœur. C'est ce
que nous allons examiner avec
quelque étendue.

CH A P. VIII.

*Où l'on explique ce que peut le senti-
ment de notre immortalité sur notre
cœur.*

IL est certain que c'est delà que
nous voyons sortir tout ce qui
nous console, qui nous élève & qui
nous satisfait.

Nous ne trouvons que dans l'i-
dée & le sentiment de notre im-
mortalité, de véritables & de soli-
des consolations contre les frayeurs

de la mort, comme il est aisé de le faire voir en considérant cet objet par tous les côtés.

L'idée de la mort en enferme cinq autres, qui sont une idée d'Abandon, une idée de Nécessité, une idée de Solitude, une idée de Destruction, une idée de Jugement & une idée de Misère. L'idée d'Abandon nous dit que nous abandonnons tout, & que tout nous abandonne. Cette idée afflige l'amour propre, parce qu'elle luy fait voir ses attachemens rompus. Il voit le temps présent perdu pour luy, & le rideau est tiré sur l'avenir; & j'avoüe aussi qu'un homme a de très justes sujets d'allarmes, jusqu'à ce que le rideau soit comme levé par la repentance, & qu'il puisse s'assurer de la remission de ses pechés, sans laquelle ni dans la vie ni dans la mort l'homme ne peut recevoir de consolation; mais quand il a fait la paix avec son Dieu, ce qu'il

qu'il peut connoître par l'état de son cœur & le sentiment de sa conscience ; il doit certainement avoir d'autres idées de la mort. Ce qu'il régrete est peu de chose , s'il le compare non seulement avec la glorieuse éternité que l'Evangile luy promet : mais encore avec son excellence naturelle. Il a dû s'étonner qu'un esprit , qui par les plus inviolables penchans de sa nature vole vers l'infini , s'occupât si long temps des bagatelles de cette vie ; & l'on peut dire sans hyperbole à cet esprit que s'il a perdu quelque chose , c'est la vie & non pas la mort à laquelle il doit s'en prendre. La vie luy a fait perdre beaucoup de choses précieuses , sa faincteté , les sentimens de l'amour de Dieu &c. Et ne luy a donné pour son dédommagement , que des apparences : mais la mort le dédommagera avantageusement pourveu qu'il meure au Seigneur.

Nous

Nous perdons tous nos cinq Sens par la mort, sur quoy l'amour propre trouve, que si c'est une grande affliction à un homme de perdre la veüe, ou l'ouïe, c'en est une plus grande de perdre tous ses sens à la fois : mais l'amour propre se méprend, non seulement nous ne perdons point nos cinq sens : mais il est certain que nous n'en perdons pas une seul réellement. Nous ne devenons point incapables de voir, d'ouïr & de parler. Ce n'est pas la nature des choses : mais la libre institution de Dieu qui avoit attaché ces sentimens de nôtre ame aux organes de nôtre corps, avec lesquels ils n'avoient pas naturellement plus de rapport qu'avec la matiere, qui est cachée au centre de la terre, de quelque perjugé que les hommes se remplissent à cet égard. Diroit-on qu'un homme, a perdu la veüe auquel Dieu auroit changé l'ordre naturel de ses facultés

tés d'une telle sorte, qu'il eût ordonné que ses yeux ne seroient point plus privilégiés que le reste & que toutes les autres parties de son corps seroient capable de voir ? C'est l'idée d'un homme qui par la mort perd une manière de sentir & qui voit remplir ce fond infini de sensibilité qui est naturellement en luy.

Ces peines que la nature pré-occupée s'imagine faire par la mort luy sont d'autant plus sensibles, que la nécessité luy est imposée de les faire, & une nécessité fatale à laquelle personne ne peut résister. Les hommes ont de tout temps regardé cette nécessité comme une affreuse misère. Le penchant déréglé qu'ils ont d'aymer plus ardemment les choses à mesure qu'elles sont défendues, ce qui a fait dire à quelqu'un, *desine vitia irritare, vetando*, augmente l'amour qu'ils ont pour la vie, par l'im-

l'impossibilité ou ils se trouvent d'en étendre les limites, & leur fait regarder la mort avec plus d'horreur, par l'impossibilité ou ils se trouvent de l'éviter. Mais si la sagesse de Dieu avoit imposé aux hommes la nécessité de vivre, comme elle leur a imposé la nécessité de mourir, on peut presque assurer qu'avec le temps ils s'affligeroient de leur immortalité, comme ils s'affligent d'être mortels. La nécessité de mourir leur fait faire plus d'attention aux agrémens de la vie, qu'aux maux dont elle est traversée. Mais alors la nécessité de vivre leur feroit faire une plus grande attention aux maux de la vie qu'à ses agrémens.

Notre ame doit assurément à l'accoutumance & à ses préjugés une bonne partie de la répugnance qu'elle a à quitter le corps. Pour le voir il ne faut que faire reflexion sur la vie passée, en ramasser tous les

les

les agrémens , & se demander à soy-même, si tout cela vaut la peine que l'on regrette le passé. Que s'il plaîtoit à l'Auteur de la nature, de faire d'un côté très distinctement connoître à un esprit, qui est formé pour animer un corps, la dignité & les perfections de la nature, la grandeur de sa fin, & la noblesse de son origine, & que de l'autre on lui apût distinctement toutes les foiblesses, & toutes les dépendances basses & douloureuses, qu'il va épouser en épousant ce corps, n'est-il pas vrai que ce que vous nommés les premiers momens de la vie, lui paroîtroient les premiers instans de la mort ? Aussi a-t-il été nécessaire pour cette raison, que les sentimens confus de la nature, qui nous attachent à la vie, précédassent les idées distinctes qui sont assés propres en elles mêmes à nous en détacher, & que les premiers eussent naturellement plus

l'impossibilité ou ils se trouvent d'en étendre les limites, & leur fait regarder la mort avec plus d'horreur, par l'impossibilité ou ils se trouvent de l'éviter. Mais si la sagesse de Dieu avoit imposé aux hommes la nécessité de vivre, comme elle leur a imposé la nécessité de mourir, on peut presque assurer qu'avec le temps ils s'affligeroient de leur immortalité, comme ils s'affligent d'être mortels. La nécessité de mourir leur fait faire plus d'attention aux agrémens de la vie, qu'aux maux dont elle est traversée. Mais alors la nécessité de vivre leur feroit faire une plus grande attention aux maux de la vie qu'à ses agrémens.

Notre ame doit assurément à l'accoutumance & à ses préjugés une bonne partie de la répugnance qu'elle a à quitter le corps. Pour le voir il ne faut que faire reflexion sur la vie passée, en ramasser tous les

les agrémens , & se demander à soy-même si tout cela vaut la peine que l'on regrette le passé. Que s'il plaîtoit à l'Auteur de la nature, de faire d'un côté très distinctement connoître à un esprit, qui est formé pour animer un corps, la dignité & les perfections de sa nature, la grandeur de sa fin, & la noblesse de son origine, & que de l'autre on lui apût distinctement toutes les faiblesses, & toutes les dépendances basses & douloureuses, qu'il va épouser en épousant ce corps, n'est-il pas très-vray que ce que vous nommés les premiers momens de la vie, lui paroîtroient les premiers instans de la mort? Aussi a-t-il été nécessaire pour cette raison, que les sentimens confus de la nature, qui nous attachent à la vie, précédassent les idées distinctes qui sont assés propres en elles-mêmes à nous en détacher, & que les premiers eussent naturellement plus

l'impossibilité ou ils se trouvent d'en étendre les limites, & leur fait regarder la mort avec plus d'horreur, par l'impossibilité ou ils se trouvent de l'éviter. Mais si la sagesse de Dieu avoit imposé aux hommes la nécessité de vivre, comme elle leur a imposé la nécessité de mourir, on peut presque assurer qu'avec le temps ils s'affligeroient de leur immortalité, comme ils s'affligent d'être mortels. La nécessité de mourir leur fait faire plus d'attention aux agrémens de la vie, qu'aux maux dont elle est traversée. Mais alors la nécessité de vivre leur feroit faire une plus grande attention aux maux de la vie qu'à ses agrémens.

Notre ame doit assurément à l'accoutumance & à ses préjugés une bonne partie de la répugnance qu'elle a à quitter le corps. Pour le voir il ne faut que faire reflexion sur la vie passée, en ramasser tous
les

les agrémens, & se demander à soy-même, si tout cela vaut la peine que l'on regrette le passé. Que s'il plaîtoit à l'Auteur de la nature, de faire d'un côté très-distinctement connoître à un esprit, qui est formé pour animer un corps, la dignité & les perfections de sa nature, la grandeur de sa fin, & la noblesse de son origine, & que de l'autre on lui apût distinctement toutes les foiblesses, & toutes les dépendances basses & douloureuses, qu'il va épouser en épousant ce corps, n'est-il pas vrai que ce que vous nommés les premiers momens de la vie, lui paroîtroient les premiers instans de la mort? Aussi a-t-il été nécessaire pour cette raison, que les sentimens confus de la nature, qui nous attachent à la vie, précédassent les idées distinctes qui sont assés propres en elles-mêmes à nous en détacher, & que les premiers eussent naturellement plus

l'impossibilité ou ils se trouvent d'en étendre les limites, & leur fait regarder la mort avec plus d'horreur, par l'impossibilité ou ils se trouvent de l'éviter. Mais si la sagesse de Dieu avoit imposé aux hommes la nécessité de vivre, comme elle leur a imposé la nécessité de mourir, on peut presque assurer qu'avec le temps ils s'affligeroient de leur immortalité, comme ils s'affligent d'être mortels. La nécessité de mourir leur fait faire plus d'attention aux agrémens de la vie, qu'aux maux dont elle est traversée. Mais alors la nécessité de vivre leur feroit faire une plus grande attention aux maux de la vie qu'à ses agrémens.

Notre ame doit assurément à l'accoutumance & à ses préjugés une bonne partie de la répugnance qu'elle a à quitter le corps. Pour le voir il ne faut que faire reflexion sur la vie passée, en ramasser tous les

les agrémens , & se demander à soy-même, si tout cela vaut la peine que l'on regrette le passé. Que s'il plaisoit à l'Auteur de la nature, de faire d'un côté très distinctement connoître à un esprit, qui est formé pour animer un corps, la dignité & les perfections de sa nature, la grandeur de sa fin, & la noblesse de son origine, & que de l'autre on lui apût distinctement toutes les foiblesses, & toutes les dépendances basses & douloureuses, qu'il va épouser en épousant ce corps, n'est-il pas très-juste que ce que vous nommés les premiers momens de la vie, lui paroîtroient les premiers instans de la mort? Aussi a-t-il été nécessaire pour cette raison, que les sentimens confus de la nature, qui nous attachent à la vie, précédassent les idées distinctes qui sont assés propres en elles-mêmes à nous en détacher, & que les premiers eussent naturellement plus

l'impossibilité ou ils se trouvent d'en étendre les limites, & leur fait regarder la mort avec plus d'horreur, par l'impossibilité ou ils se trouvent de l'éviter. Mais si la sagesse de Dieu avoit imposé aux hommes la nécessité de vivre, comme elle leur a imposé la nécessité de mourir, on peut presque assurer qu'avec le temps ils s'affligeroient de leur immortalité, comme ils s'affligent d'être mortels. La nécessité de mourir leur fait faire plus d'attention aux agrémens de la vie, qu'aux maux dont elle est traversée. Mais alors la nécessité de vivre leur feroit faire une plus grande attention aux maux de la vie qu'à ses agrémens.

Notre ame doit assurément à l'accoutumance & à ses préjugés une bonne partie de la répugnance qu'elle a à quitter le corps. Pour le voir il ne faut que faire reflexion sur la vie passée, en ramasser tous les

les agrémens, & se demander à soy-même, si tout cela vaut la peine que l'on regrette le passé. Que s'il plaisoit à l'Auteur de la nature, de faire d'un côté très-distinctement connoître à un esprit, qui est formé pour animer un corps, la dignité & les perfections de sa nature, la grandeur de sa fin, & la noblesse de son origine, & que de l'autre on lui apût distinctement toutes les faiblesses, & toutes les dépendances basses & douloureuses, qu'il va épouser en épousant ce corps, n'est-il pas vray que ce que vous nommés les premiers momens de la vie, lui paroïtroient les premiers instans de la mort? Aussi a-t-il été nécessaire pour cette raison, que les sentimens confus de la nature, qui nous attachent à la vie, précédassent les idées distinctes qui sont assés propres en elles-mêmes à nous en détacher, & que les premiers eussent naturellement plus

plus de force que les autres. Car quoy que Dieu ne veuille pas que nous nous attachions à la vie avec excès, l'Auteur de la nature a dû nous intéresser dans la conservation de la nature corporelle, sans laquelle il n'y auroit point de Société.

La mort a deux faces très différentes l'une de l'autre, & même très opposées, selon qu'on la considère par rapport à l'ame. Car on peut dire que la vie & la mort font chacune l'abaissement & la gloire de l'homme. La vie fait la gloire du corps & l'abaissement de notre ame. C'est par la vie que le corps s'étend jusqu'à la juste & naturelle proportion de ses parties. La vie luy donne de la santé, de la force, de l'agilité, de la beauté, de l'adresse & fait en un mot toutes ses perfections. Mais la vie fait l'abaissement de notre ame. Elle l'attache à des objets qui n'ont aucun rapport avec son excellence naturelle.

pens. Cette angile n'est point nous, & ne le sera jamais. Dieu la rétablira avec honneur, pour servir de tabernacle à l'esprit qu'elle avoit premièrement logé : mais ce ne sera plus avec la même soumission, ni avec la même dépendance. L'esprit ne suivra plus la condition du corps : mais le corps suivra, autant qu'il est possible, la condition de l'esprit, & comme l'esprit s'estoit abaissé jusqu'à l'état des corps, pour fuir Dieu, & s'attacher à la terre, le corps semblera vouloir s'élever jusqu'à l'état de l'esprit, pour quitter la terre & pour aller glorifier Dieu dans le Ciel.

Certainement on ne doit point être surpris, que l'Evangile nous console, je ne diray pas, mieux que n'avoit fait la sagesse humaine : mais encore beaucoup mieux que la Loy toute diuine qu'elle étoit, en ce qu'il nous révèle clairement la

L

vie

vie & l'immortalité, qui sont les seuls objets capables de satisfaire un esprit & un cœur comme le nôtre & qu'ainsi il a des divins rapports avec nous. Mais comme nous trouvons dans cet objet tout ce qui nous peut consoler dans le sentiment de tant de misères qui nous environnent, aussi y découvre-t-on tout ce qui peut nous élever véritablement.

Le sentiment de notre immortalité joint à la considération de la gloire & du bonheur, que la Religion nous promet, nous élève plus que le monde, plus que la sagesse tant vantée des Philosophes, & même plus que les vertus que les hommes ont connues.

On y trouve la grandeur des passions, la grandeur de l'entendement qui regne sur les passions, & la grandeur de la vertu qui règle l'entendement. Je dis qu'on y trouve la grandeur des passions,
&

& il ne faut point que cette expref-
 fion choque perfonne , car bien que
 les paffions foient en quelque fens
 de grandes foibleffes , il eft certain
 qu'elles font entées en quelque for-
 te fur les fentimens de la dignité &
 de la grandeur naturelle de l'hom-
 me.

La haine , la colere , les empor-
 temens , qui font des paffions fi
 criminelles , & qui nous rendent
 également contraires à l'humanité
 & au Chriftianifme , viennent fi
 vous y prenés garde d'un fen-
 timent de nôtre propre excellence
 mal dirigé & accompagné des illu-
 fions de l'amour propre , qui nous
 fait concevoir de l'excellence en
 nous , exclusivement à ceux qui nous
 ont offenfé ; comme fi nos ennemis
 n'étoient point des hommes auffi
 bien que nous. Ce qui montre
 que ce fentiment de nôtre excel-
 lence eft dans tous les hommes ,
 c'eft que ceux là même qui ont

le moins de part à l'estime des autres, ne laissent pas de s'estimer eux-mêmes & de se consoler par là de l'infamie publique. On ne prétend point ici justifier toutes les extravagances d'un homme rempli de présomption, qui se préfère à ceux à qui il doit du respect. Nullement, je say qu'il y a de l'excès & un excès criminel dans cette disposition de cœur : mais l'excès n'est peut-être point là où les hommes s'imaginent qu'il est ; & si l'on veut que j'exprime toute ma pensée, le dérèglement ne vient pas tant de ce que les hommes s'estiment trop, que de ce qu'ils ne s'estiment pas assez. Je dis qu'ils ne s'estiment pas assez eux-mêmes, parce qu'ils s'estiment préférentiellement aux autres hommes qui ont la même nature & les mêmes perfections. Un homme qui s'estime par les avantages extérieurs, qui le distinguent, semble renoncer par là même aux per-

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 165
perfections de la nature humaine
qui luy sont communes avec les
autres. Il est dans le même état à
peu près que se trouvoit Neron,
lors que pouvant se faire valoir par
le caractère d'Empereur, il aspirait à
la gloire de paroître bon Cocher.
Certainement rien n'est si noble
dans l'homme que l'homme. C'est
se mépriser soy-même en quelque
sorte, que de vouloir se faire prin-
cipalement valoir par les avan-
tages, qui font la difference des con-
ditions & la distinction des per-
sonnes dans la société, puis que
c'est renoncer à ce qu'il y a en ef-
fet de plus estimable en soy. Il
faut renverser ici les voyes de l'or-
gueil, comme l'orgueil semble vou-
loir renverser les voyes de la Pro-
vidence; il faut que les avantages
extérieurs soient une occasion de
rendre à Dieu ses hommages, &
non pas une occasion de luy déro-
ber ce qui luy appartient.

Les hommes qui peuvent se faire estimer par dessus les autres ne considèrent guere ces choses : mais quand la fortune , comme ils parlent , ou l'injustice des hommes les a dépouillés de ces avantages , la nature ne leur manque point , & ne sentant plus cette grandeur imaginée qui leur venoit du dehors , ils sentent toujours leur grandeur naturelle , dont l'effet legitime devoit être , de leur faire souffrir fort indifferemment le mépris que les autres ont pour eux : mais qui par un effet de leur corruption sert à les rendre inflexibles & à jeter dans leur ame indignée des semences d'un orgueil mécontent , que la crainte fait taire : mais qui se débonde au moindre jour de paroître , & montre que dans quelque état que les hommes se trouvent , ils ne sont pas plus dociles à souffrir le mépris des plus grands que celui des plus petits.

La

La grandeur à laquelle l'orgueil aspire consiste en deux choses, premièrement à s'étendre, & ensuite à se perpétuer; à s'étendre malgré la condition de la nature corporelle, qui est si bornée; & à se perpétuer malgré la destinée des choses temporelles, qui durent si peu.

Il n'est pas nécessaire de faire voir que nôtre vanité n'obtient point ces deux fins qu'elle se propose. Chacun le voit assés, puis qu'en étendant ses conquestes, on étend son injustice plutôt que son excellence, & que les marbres qui semblent perpétuer nôtre gloire ne font ordinairement qu'éterniser nôtre vanité.

Mais la nature & la grace sont plus heureuses que la corruption. La nature répand, pour ainsi dire, l'homme dans tout l'univers en attachant ses sentimens aux objets qui l'environnent, & faisant par là la ma-

jesté, la beauté, la magnificence & le prix de toutes les parties de l'univers, qui nous donnent le plus d'admiration. La grace donne encore à l'homme une plus grande étendue par le commerce qu'elle luy fait avoir avec Dieu ; & à l'égard de l'immortalité, nous n'avons garde d'en chercher d'imaginaires, lors que nous en avons une réelle ; ni de nous tourmenter pour vivre dans la memoire des autres hommes, étant assurés de vivre éternellement en nous mêmes & en Dieu.

Aussi la mort destinée de Dieu pour confondre les desseins de nôtre orgueil, ce ministre de sa Majesté & de sa justice qui luy fait une reparation si éclatante de l'insolence que nous avions eue de vouloir nous glorifier malgré luy, ne fait que nous confirmer dans les sentimens de cette élévation de l'homme, qui suit la nature & que la grace accompagne.

C'est

C'est une vaine grandeur que celle qui suit un Prince sur le trône, & qui ne l'accompagne point dans le lit d'infirmité, qui l'environne pendant la vie & qui dispa- roît au moment de la mort, qui paroît à nos yeux & qui se perd aux yeux de son esprit. Tout le monde voit en luy le maître des autres. Il trouve en soy un homme qui s'ennuye, qui souffre & qui va bientôt mourir.

Je ne me revétiray donc point de biens, de richesses, de possessions, de charges, de dignités, de gloire, de savoir, d'éloquence, d'actions memorables, de conquestes, d'ap- plaudissemens pour grossir le fan- tôme de l'orgueil & paroître plus grand que les autres hommes : mais j'ôteray l'enflûre, la grandeur forcée & l'étendue qui n'est point naturelle, en éloignant les objets de la cupidité, & me tenant au niveau des autres hommes j'ob-

tiendray par cette humble égalité ce qu'une préférence superbe n'auroit jamais obtenu. Je me revêtiray de toutes les splendeurs du ciel & de toutes les beautés de la terre, des biens de la grace & des trésors de la nature, pour rendre toutes ces choses à celui qui m'en a revêtu & trouver dans cette restitution même une gloire que je n'avois pas rencontrée dans toutes mes usurpations. Je m'élèveray au dessus de toutes les choses qui m'environnent par l'idée distincte de mes perfections, dont les choses du dehors ne sont point capables : mais je ne monteray si haut que pour descendre plus bas en la présence de celui, qui produit en moy toutes ces perfections, & qui peut même diversifier à l'infini les sentimens de mon excellence & de sa bonté,

L'ambition, croit s'élever beaucoup & se tirer hors du pair des autres

autres hommes, parce qu'elle nous met en état de leur commander ; & j'âvoüe qu'elle a raison dans le système de l'orgueil, qui ne mesure le prix des avantages qu'il possède, que par le degré d'élevation qu'ils luy procurent sur les autres.

Mais premierement il est bien certain que l'autorité humaine ne donne aux hommes aucun empire sur l'esprit de leurs lemlables ; quoy que peut-être ils s'imaginent le contraire en posant les déferences exterieures qu'on a pour eux, déferences qui paroissent s'adresser à leur personne : mais qui vont tout droit à leur fortune. Ceux qui en jugent le plus sainement respectent l'ordre de Dieu & les voyes de sa sagesse dans leur elevation, ils soumettent leurs corps aux Princes, parce qu'ils soumettent leurs ames à Dieu : cependant ceux qui regnent sur les corps ne regnent pas pour cela sur les ames.

On

On les estime s'ils le méritent. On les méprise s'ils sont dignes de mépris ; & on les méprise même avec d'autant plus de plaisir , que les hommes conçoivent du chagrin contre ce qui les soumet & les abaisse ; de sorte que si la crainte les oblige à respecter pour leur intérêt l'autorité établie & si la Religion leur fait respecter l'ordre de Dieu , il ne laisse pas de demeurer dans leur cœur une secrète disposition à murmurer contre cette élévation légitime ; ce qui fait que les hommes sont si précipités & si téméraires dans les jugemens qu'ils font de leurs Princes , & qu'ils ne pardonnent jamais rien à leurs maîtres par la secrète aversion qu'ils ont pour la dépendance & pour le commandement. Enfin il est certain que l'Empire ne naît point d'aucune prérogative naturelle , que les uns aient sur les autres. C'est pourquoy on a sagement établi

bli cet usage d'attacher la grandeur temporelle à la naissance, cela se fait apparemment pour ménager l'orgueil des autres hommes qui souffriroient trop, si toutes les préférences qu'on est obligé de faire des autres à eux pour le bien de la société venoient d'une préférence de mérite.

Il semble qu'en cela il ayt plu à Dieu de prendre des mesures dans le plan de sa sagesse, pour empêcher que l'homme ne succombât aux tentations de la vaine gloire. Car il a voulu que les sentimens confus de nôtre nature attachassent la gloire du monde à des objets extérieurs & étrangers à nôtre égard, & que les idées distinctes ne peussent nous faire revenir de cette erreur, & nous apprendre que cette gloire dans la plus excellente partie d'elle-même sort de nôtre fond, sans connoître que c'est Dieu qui la produit immédiatement en nous.

Nous

Nous trouvons dans le principe que nous avons établi non seulement la grandeur des passions : mais encore celle des vertus.

Il n'est pas nécessaire pour le justifier d'en faire un catalogue exact. Il ne faut que les considérer confusément comme elles se présenteront à notre imagination.

La Temperance est sans doute une vertu qui élève l'homme : mais la temperance ne peut être soutenue que par les motifs de son immortalité & du bonheur éternel auquel on aspire. J'avoüe que la raison toute seule est capable de nous apprendre à ne point faire de tort à notre santé & à ne devenir point les ennemis de nous-mêmes par les excès de la débauche ; mais cette considération ne nous mene pas bien loin , puis que l'intemperance ne consiste pas simplement dans les excès du plaisir ; mais aussi à user modérément de la volupté
défen-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 175
défendue. Ce qui peut nous élever jusqu'à cette haute assise, où il faut être pour s'abstenir du plaisir illicite, c'est la considération de l'Eternité pour laquelle nous sommes faits.

La Justice qui se pratique dans le monde n'a pas une grande élévation, puis qu'on veut qu'elle ne soit autre chose qu'une crainte d'un retour d'injustice, & que nous n'apprehendions de faire tort aux autres que par la crainte de nous en faire à nous-mêmes : Cela est bon quand un homme ne pratique la justice que dans les veues basses & bornées de la terre : mais quand un homme est juste, parce que rempli des vastes pensées de l'éternité il veut s'attacher à un intérêt qui soit digne de son attachement, on peut dire qu'il est équitable, sans faiblesse, & que sa vertu est toujours semblable à elle même.

Le Desintéressement passe pour
un

un jett de l'amour propre, qui met à profit le renoncement apparent à de petites choses, pour arriver plus sûrement à une plus grande utilité. Cela est vray du desirerement politique & artificieux d'un homme du monde. Car renfermant toutes ses prétentions & tous ses avantages dans les courtes limites de cette vie, le moyen de concevoir qu'il ne desire aucun des biens que les autres hommes recherchent, ou plutôt qui ne voit que s'il semble tourner le dos à la fortune, c'est pour la rencontrer plus infailliblement; il n'en est pas de même d'un homme qui se considère par rapport à l'Eternité, s'il est intéressé, c'est d'une espece d'intérêt si grand, si sublime, que non seulement il n'a point à rougir de l'avouer : mais que c'est là ce qui fait toute sa gloire. Immortel comme il est, il luy est honorable de prendre son effort vers l'Eternité

nité

relle. Elle fait que cet esprit s'occupe des plus petites affaires & se renferme dans un ménage, dans un champ, dans une vigne, dans les besoins du corps les plus bas ; comme si cet esprit immortel n'étoit fait, que pour prolonger pour quelques momens la durée de cette fragile machine à laquelle il est attaché.

Si la vie fait la gloire du corps & l'abaissement de l'esprit, on peut dire que la mort fait la gloire de l'esprit & l'abaissement du corps. Le corps tombe : mais l'esprit se relève. Le corps diminue & se réduit à un peu de poussière avec le temps : mais l'esprit s'étend, comme une sphère divine, qui devient plus grande à mesure qu'elle approche de Dieu. Le corps perd le mouvement qu'il avoit, l'esprit acquiert des connoissances qu'il n'avoit point. Le corps se confond avec la terre, l'esprit se réunit avec Dieu.

K

L'ab-

L'abaissement qui suit la mort est l'abaissement d'une matiere insensible. Un cadavre rongé par les vers qui le dévorent ne souffre point de douleur. Il ne sent point la mauvaise odeur qu'il exhale. Il ne s'effraye point des tenebres qui l'environnent, & il ne se déplaît point à lui-même, lors même qu'il n'est plus qu'un triste composé de chair & de boue, qu'un affreux mélange de terre & de sang, d'ossements & de pourriture. C'est une illusion de la nature préoccupée, qui nous fait attacher nos propres sentimens aux objets qui n'en sont que la simple occasion,

La matiere sans vie & sans sentiment est dans son état naturel ; ce n'est pas là un abaissement pour elle. Ce deshonneur n'est que dans notre imagination. Mais il n'en est pas de même de l'abaissement où la vie nous fait descendre. Cet état n'est point naturel à un esprit com-

comme le nôtre ; & sans doute aussi que l'Auteur de la nature ne l'y eût point abandonné sans la considération de son péché , l'homme vivroit : mais sa vie seroit plus noble. C'est se tromper que de prétendre que la mort de l'homme commence le supplice de sa corruption. La vie a déjà puni l'homme criminel par ces tristes dépendances , qui attachent les pensées , les soins , les desirs & les affections d'un esprit si grand & si noble à la conservation de cette basse argile , que nous appelons notre corps.

Telle est néanmoins la foiblesse de l'homme , qu'il veut sentir un abaissement qui n'est pas en luy , & ne veut point s'apercevoir d'un abaissement qui luy est propre. Il s'effraye de l'abaissement imaginé & ne sauroit s'apercevoir de l'abaissement véritable.

Mais enfin que le corps soit réellement abaissé , que m'importe ,

si mon esprit gagne infiniment plus que mon corps ne perd. Avons nous l'imagination si foible que de croire que nôtre bonheur est tellement attaché à certaines affaires, certaines possessions, certaines charges, certain domestique, & certain cercle de personnes avec lesquelles nous avons société, que nous ne saurions être heureux quand nous aurons perdu toutes ces choses?

Peu s'en faut que nous n'ayons de la mort les idées qu'en ont les enfans, lors qu'ils s'imaginent de s'ennuyer dans le sepulchre, ou de n'oser demeurer tous seuls dans ces grandes tenebres. Nous nous épouvantons de nos propres fantômes, nous confondons tellement nos propres sentimens avec le tombeau qu'ils ont pour objet, que nous nous imaginons, ou peu s'en faut, trouver dans le sepulchre cette horreur qui n'existe que dans nôtre ame.

Nous

Nous ne craindrions point cette Solitude prétendue, & cette privation apparente qui suivent la mort, si substituant les idées distinctes de la raison aux sentimens confus de la nature, nous considérons que par la mort nous ne perdons ni le sujet, ni la cause des plaisirs que nous pouvons avoir eu dans ce monde. Car le sujet, c'est nôtre ame qui demeure. La cause c'est Dieu qui est immortel & immuable. Ce qui fait que nous regrettons le ciel, la terre, les éléments, la société, c'est que nous revétons toutes ces choses des sentimens agreables, que nous avons eu à leur occasion; ne considerant pas que nous emportons avec nous les couleurs & la toile, le peintre & le pinceau, qui nous sont nécessaires, pour nous faire ces peintures admirables, & que si Dieu ne nous manque, rien ne nous pourra jamais manquer.

L'idée de Destruction qui est enfermée dans la mort ne devoit pas nous faire plus de peine, que cette idée de Solitude, dont nous venons de faire voir la fausseté. Il est vray que la mort semble détruire l'homme en plusieurs manières différentes. Elle détruit le monde à son égard, étant certain que le soleil, la lune, les étoiles, l'air, la terre, la mer, s'ils ne s'aneantissent point en eux mêmes, s'aneantissent en quelque sorte pour luy, puis qu'il luy est impossible d'en faire plus aucun usage. L'homme n'est point aneanti en luy même : mais il l'est dans la nature qu'il admiroit, & qui perit pour luy ; dans la société où il avoit ses attachemens, & qui cesse d'être à son égard ; dans son corps l'organe de ses plaisirs, qui se perd dans la poussière du tombeau. Voyons s'il y a quelque chose de réel dans ces trois sortes de destructions.

Pre-

Premièrement on ne peut point dire, que les choses extérieures s'anéantissent non seulement en elles mêmes : mais encore à l'égard de leur usage. Car que savons nous, si la même institution ne subsiste point, encore que la manière de cette institution ne subsiste plus ? Il est vray qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence, que nous ayons après nôtre mort des sensations semblables à celles que nous avons eues pendant nôtre vie. Car il n'est plus nécessaire que ces sensations soient proportionnées à l'état & à la conservation d'un corps, qui ne subsiste plus pour nous. Le dessein que l'Auteur de la nature a eu de nous interesser dans la conservation de ce corps, par le plaisir que les alimens nous donnent ayant cessé, on conçoit sans peine que le plaisir du goût n'est point un sentiment, qui ayt lieu après la mort, à moins que Dieu ne l'attache à

d'autres objets pour d'autres fins ; mais il me semble que l'ouïe & la veüe n'étant pas seulement destinées à la conservation du corps : mais aussi à la recherche de tout ce qui peut nourrir l'admiration & la reconnaissance, que nous avons pour le Createur, nous n'avons aucune bonne raison de croire , que ces sensations ne subsistent point après nôtre mort. J'avoüe que nous ne verrons point par l'ébranlement du nerf optique : mais cela n'empêche point , que nous ne puissions voir. Car au fond qu'est ce que l'ébranlement du nerf optique a de commun avec le sentiment de la lumière ? Ces choses n'ont naturellement aucun rapport l'une avec l'autre ; & si nous voyons la lumière & les choses visibles à l'occasion du nerf optique agité d'une certaine maniere, rien n'empêche, que nous n'ayons ces mêmes sensations à l'occasion de la matiere étherée, qui a-
voit

CONNOÎTRE SOY-MEME. 153
voit accoutumé d'ébranler le nerf
optique; ce qui peut se dire à pro-
portion de l'ouïe. Mais quand
nous n'aurions point ces mêmes
sensations, que nous importe, puis-
que nous en aurons d'autres, &
même d'un ordre plus élevé. Car
comme en perdant le corps, nous
n'aurons perdu que ce qui nous
contraignoit & nous abaissoit, nous
ne devons point craindre, que
notre esprit perde rien, en se dé-
tachant de la matiere, de la pureté
& de la noblesse de ses operations.

Il n'est pas trop permis, & il est
d'ailleurs assés inutile, de vouloir
s'abandonner à ses conjectures sur
des choses qu'il a plu à Dieu de
nous cacher : mais peut-être n'y
auroit-il point trop de hardiesse à
conjecturer, que comme l'abaisse-
ment de l'homme pendant sa vie
consiste en ce que l'intelligence est
soumise au sentiment, la gloire qui
suivra la mort consistera en ce que

le sentiment sera parfaitement soumis à l'intelligence. En effet présentement que l'ame est descendüe du ciel en terre pour habiter dans une maison d'argile , il ne s'agit point d'étendre ses veües & ses lumieres : mais il s'agit au contraire de les resserrer & de les borner afin qu'elle ne dédaigne pas de les employer à la conservation du corps. Mais alors comme l'ame montera de la terre vers le ciel , où il ne faudra plus qu'elle travaille à conserver un corps : mais à glorifier Dieu , il ne s'agira plus de borner & de resserrer ses connoissances : mais de les étendre & de les épurer , pour les rendre plus dignes de Dieu , qu'elles auront pour objet.

La seconde destruction que nous trouvons dans la mort n'est pas moins imaginaire. Car si nous voyons rompre les liens qui nous attachoient à la société , nous ne devons point croire que nous demeu-
rions

rons pour cela sans attachement. La société des esprits vaut bien celle des corps, quoy qu'en pense la nature foible & préoccupée ; & quand nous perdrons ces yeux & ces oreilles destinés au commerce, que nous avons avec les hommes, nous nous consolons puis que nous ne pouvons douter que nous n'acquerrions d'autres manieres de sentir & de connoître par la force d'une autre institution proportionnée à notre état.

Enfin j'advoüe qu'un homme qui demeure dans ce monde & qui perd les membres de son corps est à plaindre. Mais quand un homme est transporté dans un autre monde, qu'il voit une autre économie d'objets, que feroit-il de ces sens, qui ont du rapport avec ce monde & qui n'en ont point avec son état. Le mal vient de ce que nous donnons trop au corps & trop peu à l'ame dans l'idée ordinaire, que

que nous avons de nous mêmes, au lieu qu'à suivre les idées distinctes des choses, nous ne saurions trop donner à l'esprit & trop peu à la matiere.

Et ici j'oseray hardiment avancer une maxime qui paroîtra un paradoxe assés extraordinaire ; c'est que quoy que selon l'idée confuse que nous avons de ces choses, la mort soit beaucoup plus capable de nous humilier que la vie, cependant selon l'idée distincte & dans la verité de la chose la vie est un objet plus humiliant que la mort.

La mort humilie le grand Seigneur, le Prince, le Monarque : mais la vie humilie l'homme, & c'est dire beaucoup plus. La mort nous ôte les appuys de nôtre vanité : mais la vie dans l'abaissement où elle nous réduit, suspend en nous presque tous les sentimens de nôtre veritable grandeur. La mort fait descendre le corps dans
le

le sepulchre : mais la vie fait, pour ainsi dire, descendre nôtre ame du ciel en terre. La mort finit le commerce que nous avons avec le monde : mais la vie suspend le commerce naturel, que nous devons avoir avec Dieu & pour lequel nôtre cœur se sent fait. La mort est suivie de tenebres, de vers, de pourriture. que nous ne sentons pas : la vie est toute composée de foiblesses, de bassesses, d'infirmités, de disgraces, lesquelles nous sentons.

Il est donc vray qu'on se préoccupe & qu'on se trompe, lors qu'on s'éfraye par les idées d'abandon, de nécessité, de solitude & de destruction, qui entrent dans l'image de la mort ; mais voici en quoy l'on ne se trompe pas ; c'est lors qu'on redoute le Jugement de Dieu, qui accompagne la mort. Car il est certain que ce jugement ne peut être que terrible à une conscience, qui

qui se sent chargée de divers péchés; & où est l'homme qui ne se trouve dans cet état, pour peu de reflexion qu'il fasse sur sa vie passée? Il est vray que ce moment est redoutable, duquel on conçoit que dépend toute l'éternité: mais certainement le cœur de l'homme se fait aussi en cela diverses illusions. Il s'imagine, que c'est le moment de la mort, qui est le prix de la vie éternelle, & il ne voit pas que ce n'est pas ce moment: mais toute sa vie que Dieu demande, que ce moment n'a en soy rien qui soit plus agreable à Dieu & que toute son importance consiste simplement en ce qu'il est le dernier moment, & qu'enfin ce n'est point ce moment qui contracte avec la justice de Dieu: mais tout le temps qu'on a passé dans l'impénitence.

Le sentiment donc de notre immortalité, de nos perfections, & de notre fin s'accorderont admirable-

blement bien, & avec les autres sentimens de la nature, & avec les principes de la Religion, que Dieu nous a donnée pour nous consoler, malgré tout ce que ce Roy des épouvantemens paroît avoir d'affreux & de terrible.

CHAP. IX.

Où l'on continue à montrer ce que peut le sentiment de notre immortalité sur notre cœur.

CERTES l'idée de notre immortalité ne faisoit être trop présente à notre esprit pour notre consolation, dans ce cercle éternel des tristes objets qui nous environnent, & au milieu de ces disgraces publiques & particulières, que la severité de Dieu a diversifiées en tant de manières, pour donner lieu à la douce variété de ses délivrances & de ses consolations.

Que

Que nous importe après tout, que nous soyons & infirmes & mortels dans notre corps ? Cet état ne sauroit durer. Qu'avons nous à faire de nous embarrasser de soins & de prévoyances pour le court avenir de cette vie. N'avons nous pas un autre avenir, qui merite bien d'occuper principalement notre cœur & notre esprit ? En vain le monde nous menaceroit. Que peut-il faire ? On peut nous écraser : mais on ne peut nous détruire. Que le monde perisse, que la nature croule, que les éléments perissent, que notre corps se change en poussière, ou en vers, ou en vapeur, qu'il descende vers la terre ou qu'il se dissipe en l'air. Les ruines du monde ne détruiront pas notre esprit, & ne dissoudront point ce qui n'est pas même capable de dissolution. Nous croyons être dans un corps qui est nous mêmes. Nous nous trompons

nité, & de n'avoir que dédain & que mépris pour toutes les choses qui pourroient l'en détourner. Il ressemble dans cet état à un grand Monarque qui rougit, lors qu'on le surprend dans des occupations basses & se donne bien de garde de paroître intéressé dans les petites choses, appelé comme il est à de grands & d'importans emplois, & ne devant rouler que de vastes desseins dans son esprit.

La Liberalité n'a pour l'ordinaire que l'apparence du desintéressement. Un homme liberal ne méprise point ce qu'il donne : mais il estime davantage encore la gloire de le donner ; & d'ailleurs il veut s'aquerir des droits sacrés & inviolables sur le cœur de ceux qu'il favorise de ses bienfaits. La liberalité ordinaire n'est qu'une espece de commerce & de trafic delicat de l'amour propre, qui faisant semblant d'obliger les autres, ne fait

M

que

que s'obliger soy-même en se les aquérant. Tout cela est vray dans la sphere des biens temporels où l'homme du monde se suppose. Dans ce cercle d'objets corruptibles la cupidité ne donne que pour recevoir, elle ne fait point des pertes qui l'appauvrissent. Mais élevés vous au dessus de ces objets corruptibles & vous découvrirez un autre monde, qui vous rendant méprisable celuy que vous aviez connu, vous mettra en état de donner sans esperance d'aucune remuneration humaine.

Vous prenez un soin extrême de cacher les veües interessées de vôtre cœur, parce que d'un côté vous avez le sentiment de ce que vous êtes, & que de l'autre vous connoissés la valeur si mediocre des objets qui font vôtre attachement. Devenés capable de cet interest infini, & vous n'aurez que faire de le cacher. Un cœur ouvert vers le Ciel n'a que fai-

faire de se déguiser. Il n'a qu'à se connoître, à agir sur ce principe, & à se montrer tel qu'il est. La honte que nous avons lors qu'on nous voit de trop près, ne vient point de ce que nous nous connoissons trop bien : mais de ce que nous n'avons point sceu nous connoître.

Telle est la Pudeur, la vertu du monde poli & raisonnable : ou plutôt le déguisement artificieux de nôtre intemperance & de nôtre volupté, qui ne nous empêchant point de penser avec plaisir aux mêmes voluptés, dont nous ne parlons qu'avec peine, a bien le soin de regler nos desirs ; comme si la corruption consistoit dans les expressions plutôt que dans les sentimens.

Cette vertu toute défectueuse & toute fausse qu'elle est jusques là a pourtant une assés belle source. Il est certain qu'elle nait d'un sentiment de nôtre excellence naturelle.

Si nous n'étions destinés par la nature qu'aux actions animales, comme nous concevons que les bestes n'ont que cette fin, nous ne rougirions non plus qu'elles de ces actes, qui portent le caractère de la conformité que nous avons avec elles : mais immortels & incorruptibles, comme nous sommes naturellement, il est bien difficile que dans quelque état d'abaissement & d'ignorance où le péché nous ayt réduits, nous n'entrevoions quelque chose de cette dignité qui nous distingue si noblement & qu'ainsi nous n'ayons quelque honte de tout ce qui semble nous abaisser.

Mais enfin cette vertu, comme nous l'avons déjà dit, ne s'élève pas bien haut, lors qu'on ne la pratique que par le sentiment confus de la nature & de l'éducation. Si vous voulés qu'elle purifie votre cœur, comme vos paroles, vous
n'a-

n'avés qu'à sortir de cet horizon de vôtre vanité, & monter jusqu'à Dieu, qui est le principe de vôtre immortalité. Le commerce que vous aurés avec luy vous élèvera d'une sorte, que sans aucune violence & sans aucune difficulté vous vous sentirés disposé à renoncer à toute affection indigne de vous & de luy. Certes il n'appartient point à l'homme charnel & animal de rougir des bassesses de la nature : il n'appartient qu'à l'homme immortel d'en avoir de la confusion. La pudeur d'un homme du monde peut aspirer à gagner l'estime des autres par une pureté étudiée. Mais l'homme immortel cherche à se pouvoir estimer soy-même, s'il craint de ne pouvoir s'honorer dans la veüe de ses perfections. En effet la débauche enferme le doute de sa véritable condition. L'intemperance consommée est la prostitution d'une ame qui renonce à sa dignité

té, & c'est dire qu'on n'est point différent des bestes que de renoncer à la pudeur & de s'abandonner à la sensualité.

Il faut faire à peu près le même jugement de la Modestie que de la Pudeur. Si l'approbation des hommes étoit un assés grand bien pour nous, nous n'aurions aucune raison de cacher le dessein que nous avons conçu de nous l'attirer, ni la joye que cette approbation nous donne : mais comme le même instinct qui nous persuade nôtre excellence, nous convainc en secret que cette estime est trop peu de chose pour y borner toutes nos prétentions, il ne faut pas s'étonner si nous prenons tant de peine pour cacher l'envie que nous avons d'être estimés, ou l'estime que nous avons pour nous mêmes. Cependant si l'on y regarde de près, on trouvera qu'il n'y a ordinairement que de la fausseté & de l'hypocrisie dans cette vertu

tu telle qu'elle est pratiquée dans le monde. Les hommes qui sont modestes quand on les loue, ne le sont nullement quand on les blâme. Il ne faut pas s'en étonner; car il n'y a pas beaucoup de force dans une vertu que nôtre foiblesse produit, & l'on ne s'élève pas bien haut, lors que l'on retombe dans le centre de sa vanité, qui fait une grandeur apparente & un abaissement effectif. La Modestie qui vient de ce qu'on se connoît immortel & par conséquent au dessus de cette estime qui s'attache aux choses temporelles, a bien une autre force & une autre élévation. Elle méprise presque également le blâme & la louange; & ne nous fait estimer que les choses qui se rapportent à cette grande éternité, qui est là règle par rapport à laquelle nous mesurons le prix de toutes choses. Et comme on voit que les personnes fort éminentes, ou qui paroissent

telles à leurs propres yeux , semblent plus capables de modestie que les autres , parce que leur élévation réelle ou imaginaire les met comme au dessus des sentimens des hommes du commun ; ainsi pouvons nous dire avec plus de vérité encore , qu'un homme bien instruit par les idées distinctes de la nature & par les promesses de la Religion des hautes destinées de l'homme , n'est guère tenté de s'éblouir dans quelque degré de prospérité & de gloire temporelle qu'il se trouve.

Je diray bien davantage , l'Humilité qui est l'ame de la modestie & de toutes les vertus , ne peut naître que du sentiment de nôtre grandeur naturelle. Tandis que vous ne ferés aucun état de l'homme , entant qu'homme , vous ne pourrés estimer que ces foibles avantages qui font la difference des conditions & la distinction des personnes ; & vous ne pourrés par conséquent

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 185
sequent vous empêcher d'avoir du
mépris pour ceux qui manquent
de ces avantages , de les traiter
avec peu de considération , de vous
préferer à eux , & de vous élever
comme sur leur bassesse , ce qui est
le plus dangereux caractère de l'or-
gueil : mais si vous êtes persuadé
que c'est l'homme , qui est principa-
lement digne d'estime dans l'hom-
me , vous respecterez dans le pro-
chain ce qui luy est commun avec
vous , & quoy que l'ordre de la socie-
té qui est celuy de Dieu même éta-
blissant de la subordination entre
vous , vous assure sa soumission &
ses hommages extérieurs , vous au-
rés pour luy une considération inte-
rieure semblable à celle qu'il a pour
vous , & vous démêlerez à travers
ces courtes dépendances qui vous
rendent son supérieur , une gran-
deur originaire & éternelle qui vous
le rend vôtre égal dans ce que vous
estimez le plus de vôtre condition.

M 5

C'est

C'est alors que l'on peut concevoir que l'homme est modéré dans l'abondance des biens temporels, constant dans l'adversité, & magnanime par tout. Si la moderation que les hommes du monde font paroître dans les plus hautes elevations, n'est qu'une envie secrete de paroître plus grands que les choses qui les elevent, la moderation de l'homme immortel n'est qu'un sentiment de son excellence, qui l'eleve en effet au dessus de toutes les choses qui sembloient pouvoir faire son elevation. Il n'appartient qu'à l'orgueil de se déguiser pour cacher la disproportion qui se trouve entre ce qu'il est, & ce qu'il croit être dans le monde. La pieté qui voit des atômes là où le monde imagine des Colosses n'a qu'à se tenir dans cette assiette si élevée qui luy est naturelle, pour voir passer sous ses pieds & la vaine pompe des grandeurs humaines & l'amas aussi vain des disgrâces & des

cala-

calamités qui , comme un tourbillon qui passe , agite cette argile & renverse ces tabernacles de poussière. Le mondain peut affecter une constance qu'il n'a pas , pour faire croire qu'il est plus fort que l'adversité & que sa fermeté le met au dessus de la mauvaise fortune. Ce sentiment ne sied pas bien à un homme qui renferme toutes ses ressources dans le temps : mais il est bien placé dans cet homme qui se sent fait pour l'éternité. Sans se contrefaire pour paroître magnanime , la Nature & la Religion l'élevent assés pour le faire souffrir sans impatience , & le rendre constant sans affectation.

Un tel homme peut remplir l'idée & le plan de la suprême valeur , lors que sa vocation l'appelle à s'exposer aux dangers de la guerre , & faire voir aux hommes , ce qu'ils n'ont jamais veu dans le monde , un homme brave par raison , & brave sans se ména-

188 L'ART DE SE
ménager, sa valeur ne devra point
toute sa force à la stupidité qui
l'empêche de réfléchir sur ce qu'il
fait, à l'exemple qui l'oblige à sui-
vre les autres dans le peril, aux con-
siderations du monde qui ne luy
permettent point de reculer ou
l'honneur l'appelle, & à cet amas
enfin de considerations dont il
se fait un voile, pour s'empêcher de
voir le danger qui le menace. L'hom-
me immortel s'expose à la mort,
parce qu'il fait bien qu'il ne peut
mourir.

Il n'y a point de Heros dans le
monde, puis quil n'y en a point
qui ne craigne la mort, ou qui ne
doive son intrepidité à sa propre
foiblesse. Pour être brave, on
cesse d'être homme ; & pour
aller à la mort, on commence à
se perdre de veüe : mais l'homme
immortel s'expose, parce qu'il se
connoit.

Quoy qu'il n'y ayt point de ve-
rita-

ritable Heros dans le monde nous ne laissons pas d'aymer ceux qui en ont l'apparence. Le Heroïsme dans les principes d'un homme qui renferme ses esperances dans le monde est une extravagance, & cependant nous ne laissons pas d'admirer malgré nous ceux qui portent ce caractere. Cela vient sans doute d'un sentiment de nôtre grandeur, qui nous apprend confusement & sans que la raison soit admise à ces mysteres du cœur, que l'homme est au dessus de tout. On sent un plaisir secret à voir un Heros quereller les destins & la fortune. Nous ayons à le voir au dessus de tous les dangers par sa valeur & au dessus de tous les applaudissemens par sa modestie. Nous voulons que rien ne puisse ébranler son courage & quoy que nous ne puissions souffrir que sa fierté nous méprise, nous ayons qu'elle méprise toutes les injures
des

des élémens, toute la persécution des hommes, & qu'il se montre plus grand que toutes les choses qui sembloient pouvoir l'abaisser. La fermeté est mal placée dans un homme qui perd tout: Mais elle s'accorde avec je ne say quel sentiment confus de nôtre grandeur, qui ne trouve rien qui luy soit disproportionné.

C'est de là encore sans doute, qu'est sortie cette idée du Sage, que les Stoïciens ont tâché vainement de remplir. Car en vérité leurs paradoxes dans les principes d'un homme, qui ne croit point d'éternité, sont bien extravagans: mais quelque extravagans qu'ils puissent être, ils ne laissent pas de faire naître, je ne say qu'elle admiration dans nôtre cœur, que nous n'avons pas accoutumé d'avoir pour les choses purement impossibles. Nous nous moquerions de la folie d'un homme qui croiroit avoir des ailes.

CONNOÎTRE SOY-MEME. 191
aîles pour voler. La pensée d'un Sage qui prétend être au dessus de tous les événemens, qui se considere comme un homme mortel, n'est pas moins insensée. Nous trouvons cependant dans ce dernier sentiment quelque chose qui ne nous déplaît point, & que nôtre ame admire sans s'en apercevoir. Cela sans doute ne vient que de ce que ces paradoxes s'accordent avec un sentiment confus de nôtre dignité naturelle qui ne nous abandonne point, quoy qu'il nous soit ordinairement inconnu.

C'est un sentiment caché au milieu des foiblesses & des bassesses apparentes de nôtre nature, comme les diamans le sont dans les entrailles de la terre, mêlés de bouë & de crasse ; & comme il faut épurer ces derniers pour en voir l'éclat, & pour en connoître le prix, aussi est-il nécessaire de purifier ce sentiment de nôtre grandeur naturelle
par

192 L'ART DE SE
par les idées de la Religion, pour
connoître toute sa beauté.

Le Chrétien soutient ces paradoxes, il remplit le vuide prodigieux qui se trouvoit dans ces maximes. Il n'y en a aucune qui ne devienne raisonnable dans le principe de nôtre immortalité, pourveu qu'elle soit bien entendüe.

Si l'on nous dit, que le Sage est sans passion, nous trouverons que ce caractère convient à l'homme immortel, pourveu que par la passion vous entendiez l'alteration qui suit ordinairement les passions, comme il y a apparence que ces Philosophes l'ont entendu ainsi. Car il est difficile qu'un homme fait pour l'éternité, s'il agit conformément à la juste & véritable connoissance qu'il doit avoir de soy-même, s'embarasse beaucoup ni des soins, ni des passions qui ne regardent que le temps. Il est semblable à un homme qui se trouve
sur

sur une haute montagne, lequel entend souffler le vent, gronder le tonnerre, & crever la nuée mêlée de feu sous ses pieds, sans en être effrayé. Que s'il y a peu d'hommes qui jouissent de cette serenité, & qui regardent avec indifférence les biens & les maux de cette vie, cela vient de ce qu'ils n'ont pas une assez grande connoissance de cette immortalité, que la nature leur fait confusément connoître, ou de ce qu'ils ne savent pas se tenir dans cette haute affiete où la Religion les avoit mis. Tout cela montre qu'il n'y a point de Sage parfait; mais cela ne nous empêche point de conclure que ce ne soit le caractère du Sage de vivre sans alteration, & qu'on ne trouve ce caractère d'un homme plus ou moins selon qu'il se souvient de ce qu'il est.

Si le Sage doit estre suffisant à luy même, n'avons nous pas raison d'en appliquer l'idée à l'homme immortel, qui ne peut s'apercevoir de sa

N

ve-

véritable condition, qui est de venir
 de Dieu & de retourner à Dieu;
 sans être bien persuadé que les ob-
 jets du monde qui l'empêchent de
 connoître son origine & sa fin,
 sont bien éloignés de suffire à ses be-
 soins. Car cette maxime ne doit point
 s'entendre dans un sens qui exclue
 Dieu, sans lequel nous ne sommes
 rien : mais dans un sens qui exclue
 le monde, sans lequel il est vray que
 nous sommes & que nous sommes
 heureux. J'avoüe qu'un homme qui
 a attaché aux objets de la terre tous
 ses desirs ne sauroit se passer du com-
 merce des autres hommes; sans cela il
 se plonge dans les idées de la misere
 & de la vanité attachée à toutes les
 choses temporelles. Il ne sauroit vi-
 vre si l'on ne le divertit des pensées
 de la mort. Il ne peut mourir s'il ne
 voit des personnes qui l'occupent
 encore des pensées de la vie. Sa bon-
 ne fortune lui devient insupportable,
 s'il ne la partage avec des gens qui
 l'occupent, & l'empêchent de penser
 à la

à la nécessité fatale, qui luy est imposée de la voir bientôt finir. C'est une creature foible qui tombe dans le précipice, & qui pour retarder d'un moment sa cheute, se prend à tout ce qu'elle rencontre : mais il est surpris de tomber malgré ces vains secours dans l'abîme inévitable qu'il a devant ses yeux. L'homme immortel n'a que faire de ces déguisemens, pour trouver de la consolation & pour se posséder luy-même. Il attache à la mort même une idée de gloire & de grandeur, qui luy fait regarder avec chagrin ce qui détourne sa pensée de cet objet. Il n'est jamais plus satisfait, que quand il considère la glorieuse condition de son esprit. L'amas des biens temporels luy paroît un amas de poussière qu'on jette à ses yeux, pour l'empêcher de jouir de sa grandeur, & tout ce qui occupe le cœur & l'esprit des autres hommes l'ennuye, parce qu'il l'empêche de penser à sa félicité. Ce paradoxe n'est donc pas ex-

196 L'ART DE SE
travagant dans l'esprit d'un homme
qui se connoît luy-même & qui s'ay-
me comme il faut ; s'il manque de ve-
rité , c'est par raport à nôtre foiblesse,
& ce n'est que nôtre égarement &
nôtre folie qui le rend insensé.

Que le Sage commande aux Af-
tres, qu'il soit élevé au dessus du Des-
tin , qu'il soit plus heureux & plus
parfait que Jupiter , ce sont des
expressions d'autant plus excessives
qu'elles semblent enfermer de
l'impiété : mais on pourroit bien leur
donner un bon sens , & certes si l'on a
voulu dire que l'homme immortel
est élevé au dessus des Astres, de l'en-
chainement des choses naturelles ,
& de ces Heros érigés en Divinités
après leur mort , ou de ces Dieux si
semblables aux hommes foibles &
dérégés , que le Paganisme avoit in-
ventés, on n'a rien avancé que de ve-
ritable. Les Astres ne nous con-
noissent point : mais nous les con-
noissons. Nous ne leur devons rien,
& ils nous doivent le brillant éclat de
leurs

leurs perfections. Il est même, si je l'ose dire, plus naturel qu'ils soient dans nôtre dépendance, qu'il ne l'est que nous soyons dans la leur ; & s'il a plu à l'Auteur de la nature, qu'ils fissent quelque impression nécessaire sur nous ; ce n'est point pour leur gloire : mais pour nôtre avantage, qu'il a établi cet ordre dans l'Univers. Le Soleil domine sur le jour & la Lune sur la nuit : mais Dieu seul domine sur l'homme ; & la Religion confirme excellemment les prérogatives de ce dernier, en nous apprenant que Dieu l'a établi dominateur sur les ouvrages de ses mains. Si le destin est un enchainement d'objets extérieurs & de causes secondes, le destin ne peut rien sur l'homme, puis que ces objets périssent, & que l'homme ne perit point. Si Jupiter est un Dieu coupable d'ambition, d'injustice & d'intemperance, il s'en faut bien que l'idée de cette Divinité prétendue n'égale celle d'un homme, que le sentiment

de son immortalité & la grace de Dieu élevent au dessus de l'orgueil, de l'intérêt, & des voluptés de cette vie.

Comme le Sage des Stoïciens, l'homme immortel est invincible. Comment feroit-on pour abbatre le courage d'un homme à l'égard duquel les dangers de cette vie ne sont pas des dangers, ni les miseres de ce monde de veritables miseres?

L'homme du monde ne peut s'empêcher d'être foible. Sa foiblesse se fait jour au travers de ces apparences de magnanimité & de force qu'il affecte, pour éblouir les yeux de ceux qui le considerent, & pour avoir la miserable satisfaction de faire dire qu'il a bien joué son rôle sur le theatre de la vie humaine, qui est tout ce qui reste à ce maître du monde, qui s'est tant donné de peine pour se tirer du pair d'avec les autres hommes. Il n'est point dans le monde de constance soutenüe. Cette fermeté des Heros est une vertu de machine

chine qui se démonte par le dérèglement du moindre de ses ressorts. Celui qui défioit si fierement les Dieux & la fortune au milieu des dangers à la tête des armées, tremble par la crainte de mourir dans son lit. Il bravoit une mort accompagnée d'éclat & de tumulte : mais il ne peut soutenir la vûe d'un trépas paisible & tranquille. Le Philosophe qui se jouissoit de souffrir mille disgraces illustres, mille defastres fameux, consolé par l'aprobation de ceux qui admiroient sa constance, conçoit une espece de desespoir, lors qu'il est réduit à être malheureux en secret. Mais si l'homme du monde ne peut s'empêcher d'être foible, on peut dire que l'homme immortel auroit bien de la peine à s'empêcher d'être constant. Les régars des autres hommes & la société qu'il a avec eux, qui font la force prétendue des Heros du siècle, font toute la foiblesse de celui-cy. Il se sent affligé par les larmes de ceux qui l'en-

200 L'ART DE SE
vironnent. La part que les autres
prenent à sa prétendue misère l'ab-
bat & le rappelle du ciel en terre,
s'il est permis de s'exprimer ainsi :
mais enfin seul & rendu à luy-même
il se trouve au dessus & des accidens
qui luy arrivent, & des sentimens que
les autres ont de luy. Il peut dire ce
qu'un sentiment confus de la gran-
deur de l'homme à fait dire à un Poë-
te Payen.

*Si fractus illabatur orbis , impavidum
ferient ruinæ.*

Et il peut s'écrier avec un homme
à qui la Religion en avoit appris in-
finiment davantage. *Qui est-ce qui
me separera de la dilection de Christ ?
sera ce oppression, ou angoisse ? Où
est ô mort, ta victoire ? où est ô se-
pulchre, ton aiguillon ?*

L'homme a creu se mettre au des-
sus des disgraces, & de l'averfuité, en
s'élevant au dessus des autres hom-
mes. Il s'est trompé. Il faut qu'il
retourne sur ses pas, pour trouver ce
qu'il

qu'il a cherché inutilement jusques icy. Ce n'est point l'orgueil avec ses distinctions forcées & ses contraintes éternelles, qui peut le rendre ferme & constant; mais c'est l'humilité en le reduisant à cette égalité naturelle de perfection & d'excellence, que nous avons avec les autres hommes, qui aussi bien que nous vient de Dieu & retournent à Dieu.

Que si c'est dans le sentiment de nôtre immortalité qu'il faut prendre ce qui nous console & qui nous élève, c'est là encore que nous trouvons tout ce qui peut nous satisfaire véritablement.

Nôtre cœur est une espèce de feu qui consume tout, qui monte toujours en haut & qui ne dit jamais : C'est assez. Donnés luy tout ce qu'il peut raisonnablement desirer. Il ne fera que former de nouveaux desirs. Est-il le maître de l'univers, où il desire d'autres mondes à conquérir, comme Alexandre; ou il se dégoûte de sa propre grandeur, comme ces

Em.

Empereurs Romains, qui devenus comme les chefs & les maîtres du genre humain, se dégoutent de leur puissance, trouvant une extrême disproportion entre le bien qu'ils ont obtenu & l'ardeur avec laquelle ils l'ont désiré. Maîtres du sort des autres hommes, ils ne sont point contents de leur destinée. La satisfaction qu'ils cherchent, les fuit. Tybere avoit bien affaire de se faire Empereur pour s'aller enfermer dans son Isle de Caprées, & s'y abandonner à ces voluptés infames, dont le goût consiste dans la singularité, & dans l'excès du crime. Il ne falloit pas être Empereur, il ne falloit qu'être homme pour cela, il ne falloit pas même être un homme, il falloit descendre plus bas, que les bestes par une débauche monstrueuse : mais c'est que ces excès de volupté étoient comme le desespoir de l'ambition. Il falloit descendre si bas, parce qu'on ne pouvoit monter plus haut. Car de demeurer en repos, le cœur de
l'hom-

l'homme n'en est point capable. Ces fameux débauchés avoient toujours creu que la felicité consistoit dans la grandeur. Ils se desabusent, quand ils possèdent le dernier degré de celle-ci, & alors ils croient, ou qu'il faudroit d'autres grandeurs pour être heureux, comme le croyoit le Vainqueur des Perses, ou bien fatigués de la grandeur, ils se tournent du côté de la volupté, ils tâchent de reparer le temps perdu & cherchent à regagner par la singularité ce qu'ils perdent du côté de la durée : mais ils se dégoutent de la volupté encore plutôt que de la grandeur, & alors l'ambition les rapelle à la grandeur, comme l'on voit que Tybere, après avoir abandonné l'Empire à son favori pour goûter les plaisirs plus tranquillement, est tenté de quitter ses plaisirs pour l'Empire, dont il reprend les soins après la mort de Sejan, étant aussi peu content à Rome qu'il l'estoit à Caprées, & portant par tout un cœur insatiable & mé-

con-

content. Ce tableau ne représente pas seulement le cœur de Tybere, mais encore celui de tous les hommes ; dont l'agitation est perpétuelle & comme nécessaire, pendant qu'il s'arrête aux objets du monde. Dieu luy a donné une capacité proportionnée à son immortalité, c'est à dire une capacité infinie. Il est donc impossible qu'il se satisfasse des biens qui périssent. Ce qui finit ne sauroit le remplir. Mais persuadés de sa son immortalité, & donnés luy des biens éternels comme luy, & vous verrez qu'il sera satisfait. Mais après avoir tâché de connoître la nature, les devoirs, les perfections & les plus grands motifs qui déterminoient le cœur de l'homme naturellement, ou ses forces morales, il est bon de passer à la considération de ses déreglemens, dont nous aurons premièrement à considérer la source, pour en connoître en suite les ruisseaux.

Fin de la Première Partie.

L'ART
DE SE CONNOITRE
SOY-MEME,
OU LA
RECHERCHE DES SOURCES
DE LA
MORALE.

Par J A Q U E S A B B A D I E.
TOME SECOND.

Troisième Edition.



A LA HAYE,
Chez GUILLAUME DE VOYS, Marchand
Libraire, dans le Pooten, à l'Enseigne de Grotius.

M. DCCXI.

I I. P A R T I E.

OU L'ON RECHERCHE LA
SOURCE DE NOTRE CORRUP-
TION, ET OU L'ON TRAITE
DE L'AMOUR PROPRE, DE LA
FORCE DE SES ATTACHE-
MENS, DE L'ETENDUE DE SES
AFFECTIONS ET DE SES DE-
REGLLEMENS EN GENERAL ET
EN PARTICULIER.

C H A P. I.

*Où l'on recherche la Source de notre
corruption, en traitant de la pre-
miere de nos facultés, qui est l'en-
tendement.*

Nous ne croyons point
que la distinction ordi-
naire de l'entendement
& de la volonté, de l'e-
sprit & du cœur, ou de
la raison & de l'appetit, comme on
O 2 par-

parle dans les écoles, soit propre à rendre nos idées plus distinctes : mais il faut suivre un usage trop reçu. On appelle entendement, esprit, ou raison, nôtre ame entant qu'elle connoit, c'est à dire, qu'elle conçoit, juge, raisonne, se souvient, réfléchit, & dispose ses connoissances dans un certain ordre. On nomme cœur, ou volonté, ou appetit, l'ame entant qu'elle a des affections d'amour, de haine, de desir, de crainte, de joye, de tristesse, d'esperance, ou de desespoir, ou quelque autre sentiment que ce soit. On pourroit peut-être sans trop s'écarter de la verité, definir l'esprit, *l'ame entant qu'elle connoit*, & le cœur *l'ame entant qu'elle ayme* ; car comme les conceptions, les jugemens & les raisonnemens ne sont que des manieres de connoissance, il est certain aussi que le desir & la crainte, l'esperance & generalement toutes nos autres

autres affections ne sont que des manières d'amour ; mais ce n'est pas à cela que nous devons nous arrêter presentement.

Il s'agit ici de savoir, si c'est dans l'esprit ou dans le cœur qu'est la première source de notre corruption ; si c'est dans les connoissances de l'ame, ou dans ses affections qu'est la première source de notre malice. On répond que ce n'est point dans l'esprit, puis que si cela étoit, il faudroit ordonner à l'esprit de se conduire par le cœur, au lieu qu'il a été ordonné au cœur de se conduire par l'esprit. Car il ne seroit pas raisonnable, que ce qui seroit moins corrompu se conduisît par ce qui seroit plus déréglé, ni qu'on fit la règle de notre conduite de la source de notre corruption. D'ailleurs si la chose étoit autrement, un homme ne devroit se conduire par sa raison, qu'après qu'il auroit été assuré que Dieu l'auroit extraordinairement.

rement éclairé, & il faudroit attendre l'entouffiasme pour avoir le droit d'agir en qualité de creature raisonnable.

Auffi l'Efcriture faincte attribue-t-elle toujous les obfcurciflemens de l'efprit aux mauvaises affections du cœur. *Si nôtre Evangile eft couvert*, dit St. Paul, *il eft couvert à ceux qui periffent, auxquels le Dieu de ce fiécle a aveuglé les entendemens.* Il eft aifé de comprendre que par le Dieu de ce fiécle, il entend le Demon de la concupifcence. C'eft dans une veüe à peu près femblable, que Jefus Chrift difoit aux Juifs : *Comment pouvez vous croire, puis que vous cherchez la gloire les uns des autres ?*

Il eft certain que fi la depravation étoit originairement dans nôtre efprit, celui-cy porteroit par tout fon obfcurciflement naturel. Il feroit aveugle dans l'étude des Sciences, comme il l'eft dans celle
de

CONNOÎTRE SOY-MEME. 211
de la Religion, & il ne réussiroit
pas mieux à connoître les objets
indifferens, sur tout quand ils sont
difficiles, qu'à connoître ceux qui
l'intéressent. Quand un œil est
couvert d'une taye, ou fermé par
une obstruction, il n'est pas plus
en état de discerner un objet qu'un
autre : mais lors que son obscurcisse-
ment naît de l'obstacle d'un nuage,
d'un brouillard, ou de quelque
voile extérieur, il luy est plus fa-
cile d'apercevoir les objets éloi-
gnés, & il verra tout à fait clair
quand l'obstacle étranger sera levé,
sans recevoir aucun changement en
luy même. Disons de même que
si l'entendement étoit en soy na-
turellement obscurci, il s'égareroit
dans les connoissances de curiosi-
té, comme dans celles qui l'inté-
ressent, car il porteroit par tout ses
tenebres : mais parce qu'il n'est
couvert que des brouillars, qui s'é-
levent du siege des affections, il ne
faut

faut pas s'étonner, si lors que la passion cesse, son obscurcissement finit.

Ce dernier fait est d'une expérience ordinaire. Un homme qui aura une droiture d'esprit & une exactitude de raison admirable, pour comprendre ce qu'il y a de plus caché & de plus embrouillé dans les sciences, qui saura douter des choses douteuses, affirmer les vraies, nier les fausses, avoir une simple opinion des probables, démontrer celles qui sont certaines, qui ne prendra point le faux pour le vrai, ni un degré de vérité pour un autre, n'a pas plutôt une affaire d'intérêt avec quelqu'un, que la droiture de son esprit l'abandonne; sa raison fléchit au gré de ses desirs, & l'évidence se confond avec son utilité. D'où viennent ces tenebres? Des objets? Non; car les objets sont bien plus faciles dans cette affaire, qu'ils ne l'étoient dans ces
hau-

hautes sciences qu'il avoit si bien pénétrées. De quelque défaut naturel de son esprit ? Encore moins. Il a parfaitement bien raisonné sur des matières de speculation. Faites-le parler d'affaires, pourvu que ce soient les affaires d'un autre, il en raisonnera avec la même justesse.

Mais si après avoir fait passer l'esprit de cet homme des objets des sciences aux affaires de la vie, vous le rapellés de celles-ci à la considération des vérités de la Religion, vous trouverez peut-être encore son esprit plus faux, & plus sujet aux illusions; c'est qu'un plus grand intérêt produit aussi un plus grand égarement. Une passion, comme l'intérêt, est bien forte pour obscurcir la raison : mais toutes les passions qui combattent la raison, sont encore plus capables de produire ce mauvais effet. Ainsi ce n'est pas, comme l'on se l'imagine communement, le degré des tene-

brés qui sont originairement dans l'entendement, qui produit le nombre de nos passions : mais c'est le nombre & la vehemence des passions mauvaises de notre cœur, qui fait le degré de ces tenebres, qui sont dans l'entendement.

Que si l'entendement étoit originairement obscurci, il ne pourroit estre guéri, que par une infusion de lumière toute nouvelle & toute extraordinaire, ce qui est contre l'expérience. Car l'entendement d'un pécheur qui vient à se repentir de ses péchés, n'est pas rempli d'autres idées & d'autres connoissances que de celles qu'il avoit auparavant : je parle dans le cours ordinaire des choses ; un homme après sa conversion a les idées de Dieu, du Salut & de l'Eternité. Il est convaincu de sa mortalité & de la fragilité des choses humaines : il regarde la piété, comme un moyen très propre pour vivre en repos,

pour

pour mourir avec consolation, & pour revivre même après sa mort. Mais il étoit persuadé de toutes ces verités avant sa repentance. (Car je suppose qu'il ne péchoit point en incredulité.) Il n'a donc point aquis de nouvelles connoissances, mais les connoissances sont devenues pratiques de speculatives qu'elles étoient. C'est aussi ce que Jesus Christ témoigne quelque part lors qu'il declare à ses ennemis qu'ils seroient moins coupables, s'ils avoient eu moins de connoissance. Il est certain en effet que le défaut de lumiere excuse l'homme des fautes qu'il commet, quand ce défaut est nécessaire, & involontaire. Car pourquoy reprocherait on à quelqu'un qu'il ne voit point ce qu'il luy est impossible de voir en effet. On ne peut pas excuser de même un homme que l'on suposera n'être aveugle, que parce qu'il veut l'être. Celuy qui se trompe par
le

le cœur & non par un défaut naturel de lumière voit & ne voit point. Il a ains de connoissance, pour s'apercevoir qu'il ne suit point toutes celles qu'il a. C'est par là seulement qu'il nous paroît, que l'on peut accorder deux expressions de l'Ecriture, qui paroissent fort opposées. Car tantôt elle accuse le pécheur d'ignorance, de folie, de stupidité, d'aveuglement, de marcher dans les tenebres, de ne savoir ce qu'il fait; & tantôt elle le reprend de pécher contre ses lumières, de résister à la vérité qui l'éclaire, d'estre condamné par ses propres pensées, & repris par sa conscience, &c. Toutes ces expressions sont véritables & ne se combattent qu'en apparence. Le pécheur voit & ne voit point. Il voit par l'entendement que Dieu luy a donné capable d'apercevoir la vérité & de le conduire. Il ne voit point par son cœur, qui envoie
dans

dans la plus haute partie de nôtre ame des nûages continuels , qui obscurcissent l'entendement.

Je say bien qu'on distingue communement dans l'école deux sortes de connoissance ou de lumiere , lors qu'il s'agit de satisfaire à cette difficulté. La premiere qu'ils nomment *speculative*, & la seconde qu'ils appellent *practique*. Ils les définissent ainsi par leurs effets. Car la lumiere speculative est celle qui ne fait que nager , pour ainsi dire, dans l'entendement , c'est à dire, celle qui s'arreste à la simple contemplation , au lieu qu'on entend par la connoissance pratique , celle qui ne s'arreste pas dans l'esprit : mais qui descend dans le cœur , qui gagne la volonté , qui se rend maitresse des affections , & qui nous dispose à pratiquer ce qu'elle nous ordonne : mais il faut demeurer d'accord qu'on ne va pas bien loin dans la découverte des choses par
le

le secours de cette distinction, puis qu'elle ne dit autre chose en effet, sinon qu'il y a en nous des connoissances efficaces, & d'autres qui demeurent sans effet.

Si l'on y regarde de près, on trouvera qu'une connoissance est ordinairement speculative, ou pratique, selon qu'elle interesse ou qu'elle n'interesse point nôtre cœur. Quand nous considérons la verité dans les sciences, nous n'en avons ordinairement qu'une connoissance speculative. Mais lors que nous la considérons dans des objets qui nous interessent, tels que sont les affaires de la vie civile, ou les matieres de la Religion, nous la haïssons si elle est facheuse, ou nous l'aymons si elle est agreable, & elle nous détermine à l'action ou à la fuite, selon qu'elle porte l'un ou l'autre de ces deux caracteres. Voyla ce que c'est que le pratique des Scolastiques, c'est une verité

rité qui a de la force. Or la vérité tire toujours la force de notre cœur.

En effet il est de la lumière de l'entendement, comme de celle de la nature. Elle éclaire tout : mais elle n'émeut rien par elle même. Elle a du brillant : mais elle n'a point de force. Elle peut nous conduire : mais elle ne sauroit nous soutenir. On regardera les décisions de la raison, lorsqu'il n'y a qu'elle qui parle, ou comme des songes, ou comme des vérités seches, qui ne sont bonnes qu'à oublier, on les considerera comme les conseils importuns d'un Pedant, qui fatigue par des rémontrances hors de saison. Si les hommes se déterminoient par raison, les Philosophes persuaderoient plutôt que les Orateurs; car les premiers ont une raison exacte, & un bon sens severe, qui pese & examine toutes choses, & on fait de justes comparaisons, au lieu

lieu que les autres abondent souvent en fiction, en mensonge & en figures, qui ne seroient que de pompeuses & de magnifiques impostures, si la nécessité ne justifioit ces excès du langage, & si les hommes ne s'étoient accordés à rabatre de leur signification. Mais parce qu'ils se déterminent par leurs affections, il arrive contre la raison que les Orateurs persuadent ordinairement beaucoup mieux que les Philosophes. C'est que l'ame ne balance point les raisons : mais ses intérêts ; & qu'elle ne pese point la lumière : mais seulement son utilité.

Le bien nous attire. Le mal nous fait fuir. La raison par elle même ne fait ni l'un ni l'autre : mais c'est seulement, entant qu'elle nous fait apercevoir les objets. Et ici, pour le redire en passant : on peut connoître l'erreur de ceux qui font consister le libre arbitre de l'homme dans l'indifférence de son
ame

ame à se porter où à ne se porter point vers le bien qui luy est présenté. En verité cette indifferance n'est que dans leur imagination. Elle n'est point dans les objets. Le bien n'est pas indifferant à être bien, ou le mal indifferant à être mal. Elle n'est point dans la raison. Car celle-ci n'est pas libre à consentir à ce qui luy paroît faux, ou à rejeter le vray; elle n'est pas indifferente à juger que ce qui luy paroît un mal, est un bien; & que ce qui lui paroît un bien, est un mal. L'ame n'est pas indifferente à aymer ou à haïr ce qu'elle aperçoit comme son bien; car si cela étoit il faudroit qu'elle fût indifferente à s'aymer & à se haïr, ce qui est contre la nature.

CHAP. II.

Où l'on continue à faire voir, que la source de nôtre corruption n'est point dans l'entendement.

LOrs que nous disons que la corruption de l'entendement vient de la volonté; nous ne prétendons point avancer que toutes nos ignorances & nos erreurs sans exception aient leur source dans nos affections. Car pour les premières, il est certain qu'elles ne doivent pas être toutes considérées comme des défauts. Il n'appartient, ni aux hommes, ni aux Anges; ni en general à des creatures quelque nobles qu'elles puissent être, de connoître toutes choses. C'est le caractère de l'Etre suprême & de l'entendement infini, qui gouverne l'Univers. En general nous devons conter pour rien toute ignorance qui vient, ou de ce
que

que nôtre nature est trop bornée, ou de ce que l'objet est trop élevé, ou de la brieveté de nôtre vie, qui ne suffit pas à nous faire tout connoître &c. car ce n'est pas un crime à nôtre corps de n'être pas immortel ; & ce n'en est pas un à nôtre esprit de n'être pas infini.

Ce n'est point l'ignorance des mysteres de la nature, ou des secrets de la Providence, qui peut être regardée, comme la corruption de l'entendement ; Jesus-Christ étoit le modele de la perfection, & cependant il ne savoit pas toutes choses, entant qu'homme, puis qu'il ignoroit le jour du jugement. Ce qui fait que nôtre entendement est corrompu, c'est l'ignorance de nos devoirs, c'est celle de nos pechés, celle des bienfaits que nous avons receu ; ignorance qui ne vient point d'aucun défaut de lumiere, & qu'on ne peut justifier en aucune façon. Ce ne sont point aussi les erreurs

de speculation, qu'on doit regarder comme des vices de l'entendement : Elles le sont si peu , que Dieu les a souvent laissées dans les ames qu'il éclairoit de sa revelation d'une maniere immediate & extraordinaire. Car nous ne voyons point que ni Moïse ni les Prophetes aient d'autres idées du soleil , des étoiles , de la terre &c. que celles que le vulgaire en peut avoir , & il ne falloit pas aussi que Dieu rendît Philosophes par sa revelation , ceux qu'il destinoit à l'instruction des hommes les plus simples.

Au fonds il importe peu que le vulgaire se trompe , en se représentant les astres comme des flambeaux : mais c'est un grand déreglement que les Sages qui ont de si justes idées de la grandeur des corps célestes , regardent l'Eternité , Dieu , la Religion , comme si ce n'estoient que des points , ou plutôt des ombres & des apparences éloignées.

Nô-

Nôtre raison peut être éclairée avec ce premier préjugé : mais elle ne peut être qu'aveugle avec le second.

Au reste rien n'est plus aisé, que de justifier l'esprit & de montrer qu'il n'est point la première source de notre corruption, en examinant ses différentes manières de connoître. Car à commencer par les simples conceptions de l'entendement, il n'y a point d'idée dans notre ame, qui soit mauvaise entant que c'est une idée, c'est à dire, entant qu'elle nous représente un objet. Des objets du plaisir, de la gloire, du péché même n'ont en soy rien de criminel, puis qu'il est permis de connoître ces objets. On doit dire la même chose des jugemens de l'ame & de ses raisonnemens. Les premières notions ne sont point criminelles, puis que même elles sont d'une si grande & si facile évidence, que dès que l'esprit raisonne, il les aperçoit. Le raisonnement est

une espèce de connoissance que nous aquerons ; & qui ne nous trompera point , si le cœur ne s'en mêle ; car nous avons accoutumé de dire que le sens commun ne trompe personne , pour marquer que l'homme raisonne bien naturellement.

Il faut cependant remarquer en passant , que dans l'ordre de nos connoissances les idées ont plus de force pour déterminer nôtre volonté , que les jugemens ou les raisonnemens de l'esprit , ce qui est vray generalement parlant. La raison en est , parce que nos connoissances , comme nous l'avons déjà remarqué , n'ont point de force par elles mêmes. Elles l'empruntent toute des affections du cœur. De là vient que les hommes ne persuadent guere , que quand ils font entrer , pour ainsi dire , le sentiment dans leurs raisons , ou dans leurs connoissances. Or dans les raisons vous ne pouvés faire entrer qu'un bien

bien éloigné ; car puis que vous êtes obligé de vous servir de raisonnemens pour le faire connoître , il est évident qu'il n'est pas tout à fait prochain ; au lieu que l'idée participant de la qualité de son objet , & étant triste ou agreable selon que l'objet est l'un ou l'autre , elle vous fait sentir par elle même ce que le raisonnement vous fait seulement attendre.

Mais ce n'est point là la source du mal. Le dérèglement vient de ce que les idées spirituelles ne font pas à beaucoup près tant d'impression sur nôtre ame, que les idées corporelles qui nous sont venues par le canal des Sens. Cependant il seroit juste qu'elles en fissent davantage , puis que le sentiment de son ame doit être plus vif que celui des objets étrangers , & que l'expérience des choses spirituelles nous touche de plus près que les connoissances des sens , qui nous interessent seulement dans ce qui nous environne.

Les idées corporelles ne semblent être destinées que pour le bien du corps qu'elles conduisent, au lieu que les idées spirituelles doivent diriger nôtre ame & la conduire aux sources de son bonheur, de sorte qu'autant que nôtre ame est plus précieuse que nôtre corps, autant aussi les idées spirituelles sont naturellement plus importantes que les idées corporelles, & comme elles sont plus nécessaires, il faudroit aussi qu'elles fissent naturellement une plus forte impression.

Comme les idées sont une espèce de sentiment, étant agréables ou facheuses selon le caractère des choses qu'elles représentent, parce qu'elles participent de la qualité de leurs objets; on peut dire aussi sans se tromper qu'elles appartiennent en quelque sorte aux affections, ou aux sentimens de nôtre ame, qui sont ou des sentimens corporels comme les sensations, ou des sentimens spi-
rituels

CONNÔTRE SOY-MÊME. 229
rituels comme les affections du cœur. Ainsi en disant que la corruption de l'homme commence, parce que les idées corporelles font une trop vive & trop forte impression dans l'ame, nous ne disons rien d'opposé à nôtre principe, que la corruption de la raison vient de celle de nôtre cœur.

CHAP. III.

*Où l'on recherche la maniere dont
l'esprit trompe le cœur.*

Cette imposture du cœur qui trompe l'esprit, se fait par des inaplications volontaires, par des distractions affectées, par des ignorances où l'on se plait, par des erreurs qui naissent du grand desir qu'on a de pouvoir se tromper soy-même, & par le penchant qui éloigne nôtre esprit de tout ce qui

P 5

l'affli-

230 L'ART DE SE
l'afflige & qui l'attache fortement
à tout ce qui lui plait.

La première chose donc que
notre cœur fait , est de nous rem-
plir d'objets inutiles , pour nous
distraindre de ceux dont la conside-
ration nous importeroit : mais dont
la veüe est affligeante pour nous.
Nous trouvons entre autres deux
idées dans notre ame , que nous
craignons par dessus toutes les au-
tres , qui sont l'idée de notre mi-
sere , & celle de notre devoir.
L'idée de notre misere comprend
celle de la fragilité du monde & de
notre propre mortalité , celle de
nos péchés & de la justice de Dieu ,
celle de nos vices & de nos foi-
blesse , & de la honte qui les suit
naturellement. L'idée du devoir
enferme mille obligations penibles
pour une ame voluptueuse comme
la nôtre , tristes pour un cœur que
rien ne touche que le plaisir , mor-
tifiantes pour notre orgueil , & in-
fu-

supportables à l'amour propre. Par là les occupations les moins attachantes, les divertissemens les plus insipides, les connoissances les plus seches & les emplois les plus desagreables deviennent l'objet de nôtre application ou de nôtre recherche, comme s'ils pouvoient faire nôtre bonheur. Rien ne nous plait que ce qui nous fait vivre dans la dissipation. Tout ce qui fait couler le temps insensiblement, & qui nous fait être dans l'ignorance de nous-même, a des charmes pour nous. Voyés ce Joüeur qui passe sa vie entiere dans un passage continuel de la joye à la tristesse, de l'esperance à la crainte. Qui luy ôteroit la succession turbulente de ses pensées & de ses diverses agitations, luy ôteroit assurément le plaisir de la vie : mais n'en soyés pas surpris. Cette agitation l'occupe & c'est assez. Il se croit heureux, pourvû qu'il puisse se dispenser de réfléchir

chir sur sa misere. D'ailleurs l'esperance le flatte au milieu même de la perte, & son ame est si flexile à suivre toujours les veües qui luy sont agreables, que quand il gagne, il ne croit pas pouvoir perdre, & quand il perd, il ne se remplit que de l'esperance de gagner. Ainsi en est il des diverses professions, qui partagent les hommes. Le bien & le mal s'y suivent tour à tour, & y sont enchainés, comme l'experience ne nous le fait que trop bien connoître : mais nôtre ame est constante à n'attacher ses régards qu'à ce qui la flatte, & quand elle rencontre le mal au lieu du bien qu'elle avoit espéré, elle se fait une felicité imaginaire & composée de ses propres illusions. Donnés à un homme ambitieux ce qu'il demande. Placés-le dans le rang qu'il a souhaité. A peine acquiert-il d'autre avantage que celui de pouvoir concevoir de nouvelles esperances

rances & de se faire à luy même de nouvelles impostures. Nous aymons la guerre, non comme une profession hasardeuse, qui nous met souvent en danger, ou comme une profession incommode, qui nous fait beaucoup souffrir : mais parce qu'elle occupe nôtre esprit & nôtre cœur par l'extrême variété d'objets qu'elle leur presente ; & qu'elle répond à cette éternelle agitation de nôtre ame qui se fuit elle-même & cherche matiere aux nouvelles illusions dont elle veut se repaître.

Il est incroyable combien les illusions du cœur se font remarquer dans les affaires de la vie civile. Nous commençons par nous tromper nous-mêmes, & après cela nous trompons les autres, si nous pouvons. Ne vous fiés, ni à ma bonne foy, ni à ma probité, ni à ma fidelité cent fois éprouvée. Il est vray que j'ay des maximes d'équité & de droiture dans mon esprit, que je me suis accou-

accoutumé de respecter : mais la corruption qui est dans mon cœur se jouë de ces maximes generales. Qu'importe que je respecte la loy de la justice, si celle-ci ne se trouve que dans ce qui me plaît, ou qui me convient, & s'il dépend de mon cœur de me persuader qu'une chose est juste ou qu'elle ne l'est pas ? Ne vous y fiés pas, la vertu & la justice dont par toutes mes actions je me suis attiré la reputation sont au dehors, elles paroissent pour m'attirer vôtre confiance : mais l'injustice est dans mon cœur pour faire agir la raison, comme il luy plaît, & elle se tient cachée pour vous surprendre avec plus de facilité. Ce qu'il y a de plus facheux, c'est qu'une illusion en fait naître plusieurs autres. Car comme un cœur intéressé à préoccuper l'esprit en sa faveur contre la verité, employe je ne say combien de raisons probables, mais fausses, pour appuyer
ses

les prétentions, l'ame qui affectionne ses raisons, les considérant avec plaisir, se les remettant souvent, & les regardant du bon côté, vient insensiblement à prendre le degré de son application pour le degré de leur évidence, & alors elle les reçoit comme des maximes certaines, elle en fait des préjugés, qui étant faux, & supposés constamment comme véritables, deviennent pour elle une source éternelle d'illusion & d'égarement. Ajoutés à cela que quand dans une affaire nous nous sommes préoccupés à notre avantage contre quelqu'un ; la haine que nous avons pour sa prétention ; nous fait condamner toutes ses raisons & toutes celles qui ont du rapport avec celles qu'il a employées pour défendre sa cause, comme l'on voit que la haine que nous avons conçue contre un homme qui est notre ennemi, nous fera haïr une personne indifférente, si elle

elle a quelques traits de conformité avec luy ; & je laisse à penser quelle influence ces préjugés ont ensuite sur nos actions & sur nôtre conduite.

Mais pour revenir à nos distractions & à nos dissipations volontaires. Rien à mon gré n'est plus extraordinaire que le procédé de Democrite , qui après avoir jugé les affaires des Abderites pendant longtemps avec une droiture & une capacité , dont tout le monde étoit charmé , reconnoissant la bassesse de cette occupation , & voulant vivre pour luy même il abandonne la société des hommes & se retire dans un desert , pour s'attacher à l'étude de la sagesse & à la connoissance de soy-même , où Hypocrate qui croyoit le venir guerir de la folie dont tout le monde le jugeoit malade , le trouve occupé à se moquer des extravagances du genre humain. Il n'y a point de caractère de Heros
fi

si surprenant que celui d'un homme, qui ose soutenir la veüe de soy-même. Il est vray que la retraite de nôtre Philosophe luy acquiert l'estime des Sages, dont il fait plus d'état que de celle du vulgaire : il est peut-être soutenu dans ce dessein par le desir de faire parler de luy. Peut-être que l'approbation des Abderites ne paroît pas assés considerable à son ame passionnée pour la vaine gloire. En ce cas là il n'est pas si seul que nous nous l'imaginons ; il ne quitte la société des Abderites que pour être en meilleure compagnie ; & il ne se retire à la campagne & dans le desert, que pour être plus en veüe au genre humain.

Il n'y a guere rien de moins raisonnable que ce discours de Cyneas à Pyrrus, que l'histoire rapporte comme plein de sagesse, *reposés vous sans aller si loin.* Cet homme s'imagine-t-il que le repos soit

Q

d'un

d'un usage si aisé, Pyrrus auroit plutôt battu les Romains, assujéti l'Italie, la Sicile & Cartage, qu'il n'aura vaincu la repugnance que son cœur a naturellement pour le repos, que cet Importun luy conseille, parce que ce repos ne luy permet point de sortir hors de luy-même, comme il le souhaite.

La plupart des Philosophes ayant trouvé quelque chose de trop pénible dans l'étude de l'homme, se sont jettés dans les contemplations steriles de la nature. Ils y ont trouvé des charmes d'un côté, parce qu'elles les occupoient, & de l'autre parce qu'elles les distinguoient des autres hommes. Car pour le dire en passant, c'est une erreur de s'imaginer que nôtre ame aime la vérité, entant que vérité. Il n'y a point de plus grandes ni de plus certaines vérités, que les vérités que tout le monde connoit; cependant il n'y en a point de plus indifférentes.

tes. D'où vient cela? C'est que la verité ne nous paroît point aimable pour elle même : mais seulement entant qu'elle peut nous distinguer.

Que si les Sages eux-mêmes se font une éternelle illusion par l'effort de leurs passions, on peut s'imaginer que le commun des hommes n'est pas exempt de ces tenebres volontaires de nôtre cœur. Chaque passion a une imposture particuliere. Les passions se sont autrefois formé une Religion qui leur estoit commode. C'étoit la Religion Payenne. Elles ne pouvoient pas faire tout à fait la même chose dans le beau jour du Christianisme. Cependant elles font tout ce qu'elles peuvent pour cela; & si elles ne réussissent pas entièrement, peu s'en faut qu'elles n'obtiennent leur but, tant elles déguisent prodigieusement la Religion sainte que J. C. a aporté au monde.

Q 2

de

de, & qui declare la guerre à toutes les passions. Il est certain que tous les vices ont chacun leur morale. Il y a une morale de l'intérêt, une morale de l'orgueil, une morale de la volupté, une morale de la vengeance &c. selon que ces veües peignent leurs maximes dans nôtre entendement. Il ne faut pas s'en étonner, puis que quand la verité paroît pour nous éclairer, le cœur la rejette & la renvoye, en luy disant, à peu près ce que Félix disoit à Paul. *Pour maintenant va t'en, & quand j'auray la commodité, je te rapelleray :* mais cependant le cœur met bon ordre à ce que cette verité ne se représente plus si facilement, car pour ne pas écouter sa voix, il se remplit du bruit du monde, & pour n'être pas obligé de considérer ce qu'il luy importe souverainement de connoître, il se remplit de mille objets, dont la connoissance luy est inutile.

Quel

Quelquefois il est forcé de faire comparaison entre deux objets, dont l'un est l'objet d'un desir legitime & raisonnable, & l'autre un objet de tentation & de déreglement. Il faut qu'il prene parti. La raison est apellée à juger & à prononcer. Mais avec quelle partialité s'aquite-t-elle de ce devoir ? S'il y a dix degrés d'évidence dans l'objet du devoir, l'ame n'en apercevra pas deux ; les autres luy sont cachés ; parce qu'ils ne se manifestent que dans un examen particulier qu'elle apprehende, & qu'elle ne fait jamais que malgré elle. Au contraire l'objet de la tentation luy paroît dans son jour, elle le tourne de tous les côtés, elle en envisage toutes les faces, parce que cette consideration l'attache agreablement ; l'ame est inventive à trouver des raisons favorables à son desir, parce que chacune de ces raisons luy donne un plaisir sensible,

elle est au contraire très lente à apercevoir celles qui y sont contraires, quoy qu'elles sautent aux yeux, parce qu'elle est fâchée de trouver ce qu'elle ne cherche point, & qu'elle conçoit mal, ce qu'elle ne reçoit qu'à regret. Ainsi le cœur rompant les reflexions de l'esprit, quand bon luy semble, détournant sa pensée du côté favorable à sa passion, comparant les choses dans le sens qui luy plaît, oubliant volontairement ce qui s'oppose à ses desirs, n'ayant que des perceptions froides & languissantes du devoir ; concevant au contraire avec attachement, avec plaisir, avec ardeur & le plus souvent qu'il luy est possible, tout ce qui favorise ses penchans, il ne faut pas s'étonner s'il se jouë des lumieres de l'esprit ; & s'il se trouve que nous jugons des choses, non pas selon la verité : mais selon nos inclinations.

CHAP. IV.

Où l'on considère le commerce d'illusion, qui est entre le cœur & l'esprit, & comment Dieu seul le détruit par sa grace.

ON peut penser que si le cœur corrompt l'esprit, l'esprit rempli de faux préjugés corrompt à son tour le cœur, en luy rendant les tenebres, & le nourrissant des erreurs qu'il en a receu.

Dans cet état, il est facile de concevoir que la corruption de l'homme ne fauroit être guérie par des remèdes naturels. Car dans ce cercle éternel d'illussions & d'égaremens; qui fait que l'esprit trompe le cœur, & que le cœur trompe l'esprit, d'où pourroit venir la lumière & la droiture? Si vous voulés éclairer la raison de l'homme, les affections rejettent cette évidence, que vous leur présentés; si vous entreprenés de

Q 4

cor-

corriger le dérèglement de ces affections, vous trouvez que vous ne le pouvez qu'en faisant voir à l'ame dans quels égaremens & dans quels précipices elle est engagée; ce qui ne se peut à moins qu'elle ne soit éclairée. Ainsi le cœur ne peut être corrigé que par la raison, la raison ne peut être éclairée par le commerce qu'elle a avec le cœur, qui est ce qui remédiera à ce desordre? Inventés, faites agir votre esprit & votre imagination? vous ne trouverez point d'autre cause capable de produire cet effet, que Dieu même agissant par la grace.

Or en cela il est raisonnable de penser que Dieu, qui connoit si parfaitement la source du mal, commence nôtre guerison par corriger le défaut qui fait naître tous les autres. Nous avons déjà dit que la premiere racine de ce desordre consiste en ce que l'imagination agit plus vivement en nous que la raison, c'est à dire, que les idées cor-
po-

porelles font une impression vive & forte dans nôtre ame, pendant que les idées spirituelles n'en font qu'une tiède & languissante. Il est aisé de concevoir qu'afin que Dieu rétablisse nôtre ame dans l'état de droiture, où elle doit être à cet égard, il faut qu'il fasse par sa grace que les idées spirituelles du devoir, de la vertu, de l'éternité, &c. fassent une plus vive & plus forte impression qu'elles n'avoient accoutumé de faire, & qu'au contraire les images du monde, du plaisir, de la volupté, & en general des biens sensibles, fassent une impression moins vive & moins forte.

Dieu fait le premier en fixant les idées spirituelles dans l'esprit, en second lieu en les rendant agreables, & pour un troisiéme en les étendant. La grace fixe les bonnes idées dans nôtre esprit, comme la melancolie fixe les idées tristes dans l'ame. Un melancolique a beau

chasser de son esprit les idées fa-
cheuses qui l'affligent. Elles re-
viennent. Elles le suivent par tout.
Ainsi les idées salutaires, dont nous
parlons, étant fixées par la grace,
nous avons beau les éloigner par
l'effort de nôtre corruption, elles
reviennent; elles se représentent
de nouveau; elles repriment la cu-
pidité & arrêtent ses débordemens,
elles préviennent même quelque-
fois les réflexions de nôtre esprit;
car on voit l'homme de bien faire
de bonnes actions, comme par in-
stinct & sans réflexion, parce qu'il
suit sans s'en apercevoir les idées
que la grace a fixées dans son en-
tendement. Dieu étend les idées
spirituelles en les fixant dans nôtre
esprit par la grace; c'est à dire, qu'il
nous fait considérer les objets spi-
rituels dans leur juste grandeur &
sous leur forme naturelle. Sur quoy
il faut remarquer que les idées de
la piété ayant une espece d'oposi-
tion

tion avec les idées du monde, on ne peut étendre les unes sans resserrer les autres. L'idée du temps cache celle de l'éternité, celle de l'éternité resserré extrêmement l'idée du temps.

Comme c'est le plaisir que l'amour propre nous fait prendre à considérer les idées du monde, qui les étend & qui les fixe dans notre imagination, l'ame grossissant & éternisant, autant qu'il luy est possible, ce qui luy est agreable, ainsi on peut supposer que la grace cause la bonne impression que les idées spirituelles font sur nous, c'est à dire, qu'elle les fixe & les étend, en les accompagnant de certains sentimens de consolation & de joye ineffable, que l'Ecriture appelle tantôt *la joye du St. Esprit*, & tantôt *la paix de Dieu qui surpasse tout entendement*.

Comme l'esprit appliqué par nos passions aux idées corporelles peut être

être apellé en quelque sorte l'entendement de l'homme qui perit, l'esprit appliqué par la grace aux idées spirituelles peut être nommé avec juste raison l'entendement de l'homme immortel. La difference qui est entre l'un & l'autre est extrême; l'un se trompe presque toujours, & l'autre ne se trompe presque jamais; car comme nos erreurs, du moins nos erreurs dangereuses, ont leur source dans la violence de nos passions, & que ces passions ne peuvent être que très moderées dans un homme qui se conduit par les veües de l'éternité, & non par celles des choses temporelles, on peut juger que celui-cy n'est pas sujet aux illusions, qui nous trompent ordinairement.

L'homme immortel se trouvant glorieux dans sa nature, bienheureux dans l'état que la Religion luy propose, & élevé au dessus du temps & du monde par la nature & par la Reli-

Religion, n'a que faire de fuir la veüe de soy-même, ni de craindre d'être affligé par la consideration de sa fin.

Le divertissement n'est point à son usage, du moins le divertissement tel que l'homme du monde le souhaite. Car celui-cy ne cherche pas seulement le délassement de son corps & la recreation de son esprit, il n'y auroit rien que de raisonnable dans ce dessein; mais il cherche tout ce qui peut l'occuper & l'empêcher de se voir. Ce qui le montre, c'est qu'après le repos & le délassement, il cherche encore le divertissement, & y trouve des charmes d'autant plus grands, qu'il ne peut être un moment rendu à luy-même sans un effroyable ennuy, qui vient de ce que le poids du passé qui n'est plus pour luy qu'un objet de regret, & l'avenir qu'il regarde comme un objet de doute & d'incertitude, se joignent ensemble

semble pour accabler son cœur de tout leur poids, & le plonger dans les tristes réflexions d'une misère inévitable. Mais l'homme immortel regarde comme une matière d'ennuy tout ce qui peut le faire sortir hors de luy même, & se fâche contre les voiles importuns qui lui cachent sa grandeur, & contre les objets qui suspendent la joye qu'il trouve à se bien connoître.

L'homme immortel ne se trompe point par sentiment, ses passions sont modérées, puis qu'il ne fau-
roit prendre que peu de part à des choses, qui ont si peu de rapport avec l'étendue de sa durée; & il voit tout avec netteté, parce qu'il considère tout avec indifférence.

L'orgueil ne le préoccupe point. On ne se soucie guere d'être estimé dans un lieu, où l'on ne séjourne qu'un instant. Il ne se laisse point préoccuper par l'intérêt. Sa raison n'est point partielle pour son avatice,
puis

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 251
puis qu'il trouve un intérêt infini
à se dépréoccuper.

Et certainement on peut dire
qu'il n'appartient qu'à luy d'avoir
du bon sens & de la prudence.
Qu'un homme soit habile à gagner
des richesses, à conquérir, ou à
gouverner des Provinces : s'il ne
fait que cela, c'est un insensé. Il a
formé l'édifice avec beaucoup de
raison : mais il en a posé le fonde-
ment sur le sable.

Les hommes du monde sont assés
sages dans le choix des moyens qu'ils
employent pour reüssir dans leurs
desseins : mais ils sont très insen-
sés dans le choix de la fin qu'ils
se proposent. Il n'appartient qu'à
l'homme immortel d'être également
sage dans le choix de la fin & dans
celuy des moyens, & par conse-
quent il n'y a de justesse d'esprit,
de droiture, de raison, de bon sens
& de prudence qu'en ce dernier.

L'Évangile nous fournit un ex-
emple

emple illustre de cette élévation en la personne de J. C. en qui nous trouvons non seulement un homme immortel : mais encore le Prince de l'immortalité. On est presque également surpris de trouver en luy un Dieu qui rampe sur la terre & qui converse parmi les hommes ; & un homme qui est toujours dans le Ciel & élevé au dessus de toutes les choses temporelles. Considérez la maniere simple & naïve dont ses Disciples vous rapportent ses enseignemens , les actions & les diverses circonstances de sa vie , & vous serez persuadé qu'ils n'ont point eu le dessein de faire de leur divin Maître un portrait flaté. Car certainement on peut dire que ces pauvres gens ne connoissoient pas même assez bien le sublime des mœurs , pour réussir à faire de luy un portrait imaginé. Cependant il faut demeurer d'accord que Jesus-Christ dont on
nous

nous fait l'histoire sans étude & sans art, fait paroître une élévation inconnüe jusques à luy. Car voici le premier qui agit & qui parle en homme immortel, & qui enseigne aux hommes à se conduire par les veües de l'éternité. Il ne cherche point ce qui peut le distraire des devoirs de sa charge, ou le divertir de penser à luy même. Il passe les jours à enseigner les troupes, & les nuits à prier Dieu. Ce qui fait l'objet ordinaire de l'envie des hommes, fait celuy de son mépris. Il n'ambitionne l'estime de personne. Il ne s'empresse point auprès de ceux qui peuvent luy faire du bien. Il n'a ni indulgence basse, ni fausse complaisance pour qui que ce soit. On diroit qu'il ne connoit la nature que pour en prendre les emblèmes, dont il se sert pour amener les hommes à Dieu. Ses amis ne sont pas ceux qui ont quelque proximité temporelle avec luy.

R

mais

mais ceux avec qui il a des relations en Dieu, c'est à dire, ceux qui sont véritablement les disciples, & qui font la volonté de son Père céleste. Il définit l'homme fol & l'homme sage, non par une habileté qui soit renfermée dans cette vie: mais par une habileté qui tend au bien infini & incorruptible. Ses desirs, les craintes, les coleres, les pensées, les discours, les ouvrages, les occupations, les attachemens vont à l'éternité, & ne s'arrêtent au temps, qu'autant qu'il le faut pour en détacher les autres hommes.

Aussi peut-on dire que quand ce commerce intime qu'il a avec son Père éternel, ne rempliroit point son esprit de lumières surnaturelles, la sainteté qui le dégage du commerce des creatures, suffiroit pour l'empêcher d'être sujet aux illusions, qui trompent les hommes ordinairement.

Mais

Mais après avoir confideré la premiere de nos facultés & veu que ce n'est point dans nôtre esprit qu'est la premiere source de nôtre corruption, il faut confiderer le cœur, qui est l'ame entant qu'elle ayme, c'est à dire, le siege de nos affections.

CHAP. V.

Où l'on continue à chercher les sources de nôtre corruption, en considerant les mouvemens & les penchans de nôtre cœur.

Comme il y a dans nôtre esprit des premieres notions qui sont d'une infaillible verité, & qui sont ce fonds de lumiere naturelle, qui non seulement ne nous trompe jamais : mais qui nous met en état de revenir de nos erreurs, il y a aussi dans nôtre cœur de premieres affections qui sont necessairement legitimes,

des sentimens sans lesquels la nature de l'homme ne sauroit être, & qui non seulement n'enferment point de corruption en eux-mêmes, mais qui nous servent, quand ils sont bien dirigés à nous faire revenir de nos vices. Tel est l'amour naturel de l'estime, l'amour de nous-mêmes, le soin de notre conservation, le desir de notre bonheur.

En elles mêmes ces passions sont bonnes, puis qu'elles se rapportent naturellement au bien de l'homme. Il y en a de deux sortes, les unes que les Scolastiques nomment, *prosequitiva*, parce qu'elles nous portent vers le bien, les autres qu'ils appellent, *aversativa*, parce qu'elles nous éloignent du mal.

Mais comme elles tendent à notre avantage par l'intention de la nature, il est bien certain qu'elles se rapportent à notre perte par un effet de notre corruption, & cela arrive

arrive lors que de faux biens font naître dans nôtre cœur des affections véritables; lors que nous ne nous portons qu'avec lenteur vers ce qui merite tout l'attachement de nos ames, & qu'au contraire nous desirons avec toute l'ardeur, dont nous sommes capables, des biens qui ne meritoient qu'un mediocre attachement. Car alors nous renverfons tout. Nous changons la fin en moyens & les moyens en fin; nous nous précipitons dans nos actions, nous nous égarons dans nôtre conduite, & il se trouve que l'ombre du bien nous en fait perdre la source, & que pour courir après des apparences nous perdons la verité. De là naissent tous nos vices, à la recherche desquels nous devons nous attacher, puis que ce sont eux qui font la corruption de nôtre cœur.

Or comme nous cherchons la source de nos déreglemens, il est certain qu'il ne faut pas s'arrêter à quelqu'un

d'eux en particulier, à moins qu'il n'influe sur tous les autres. Il est évident que la racine de notre malice naturelle ne consiste point dans quelque disposition particulière du temperament, puis que ceux qui ont un temperament opposé à celui-là, ne laissent point d'être corrompus. Ce n'est pas l'interêt qui est le principe de notre malice, puis qu'ordinairement il a quelque chose d'incompatible avec l'orgueil. Ce n'est point l'orgueil, puis qu'il est en quelque sorte opposé à l'interêt.

Cependant il est certain qu'il y a quelque chose en quoy les vices sont opposés & quelque chose en quoy ils conviennent. Ils sont opposés en quelque chose, puis que l'un est en quelque sorte le remède de l'autre. Ils conviennent en quelque chose, puis que l'ame qui est tombée dans l'un, a encore du penchant pour l'autre, qui paroît soit luy-être si opposé.

C'est

C'est une vérité qui nous paroîtra plus claire encore, si nous nous mettons à faire ici, pour ainsi dire, l'Anatomie du cœur en entrant dans le detail de ses passions. Les larcins naissent de l'injustice, l'injustice de l'interêt, & l'interêt de l'amour déréglé que nous avons pour nous mêmes. L'opiniâtreté n'est que l'attachement que l'amour propre nous fait avoir pour nos propres imaginations. L'orgueil n'est que l'enivrement de l'amour propre, qui nous représente à notre imagination plus grands & plus parfaits que nous ne sommes. La vengeance n'est qu'un desir de se défendre soy même contre ceux qui nous haïssent, ou de se satisfaire en punissant ceux qui nous ont offensés. En un mot considérés bien tous les vices & toutes les passions de l'homme, vous trouverez au bout l'ambur propre. C'est luy qui leur donne la naissance, puis que tous les motifs du vice sont pris de

ce que nous cherchons ce qui nous flatte, & se raporte à *ce moy*, qui tient le premier rang entre les objets de nos connoissances & de nos affections. C'est luy qui les fait vivre & qui les fait mourir; car lors que deux passions combattent avec violence, la crainte par exemple d'un côté & la vengeance de l'autre, l'ame se retire en elle même, & elle ne consulte que l'amour propre pour savoir à laquelle des deux elle doit s'abandonner, & alors selon que l'amour propre juge, ou ne juge pas que la vengeance est nécessaire, il prononce en faveur du ressentiment, ou de la moderation. De sorte que comme c'est l'amour propre qui a donné la naissance à ces deux passions, c'est aussi l'amour propre qui fait vivre l'une au préjudice de l'autre. Or que peut-on dire d'une passion à laquelle toutes nos inclinations dérogées se rapportent, où se terminent tous les vices,

ces,

ces, qui les fait tous naître, qui les fait tous mourir, qui les arrête & les suspend tous, si ce n'est, que ce doit être là sans difficulté ce déreglement général qui est la source des autres, & que nous avons dit être la première racine de nôtre malice & de nôtre corruption.

Ce qui fait qu'on se confirme dans cette pensée, c'est que dans le même temps qu'on s'aperçoit que tous les vices flatent l'amour propre, on trouve que toutes les vertus s'accordent à le combattre. L'humilité l'abaisse, la tempérance le mortifie, la libéralité le dépouille, la moderation le mécontente, la valeur l'expose, la magnanimité, le zèle & la pieté le sacrifient.

On peut dire même que l'amour propre entre si essentiellement dans la definition des vices & des vertus, que sans luy on ne sauroit bien concevoir ni les uns ni les autres. En generale vice est une préférence

ce de soy-même aux autres ; & la vertu semble être une préférence des autres à soy-même. Je dis, qu'elle semble l'être, parce qu'en effet il est certain que la vertu n'est qu'une manière de s'aimer soy-même, beaucoup plus noble & plus sentée que toutes les autres.

Or ici il semble que nous trouvions de la contradiction dans notre système. Car d'un côté l'amour propre nous paroît être le principe de tous nos dérèglemens, & de l'autre il est certain que c'est par l'amour de nous-mêmes que nous nous acquitons de nos devoirs. La corruption tire toutes ses forces de l'amour propre. Dieu tire d'un autre côté de l'amour de nous-mêmes tous les motifs, dont il se sert pour nous porter à l'étude de la sanctification. Car à quoy serviroient les promesses & les menaces, si Dieu n'avoit dessein d'intéresser l'amour de nous-mêmes.

Cette difficulté s'évanouit dès qu'on

qu'on suppose de l'amour de nous mêmes ce que nous avons déjà dit des affections de notre cœur en general, c'est qu'elles ont quelque chose d'innocent & de legitime qui appartient à la nature, & aussi quelque chose de vicieux & de déreglé qui appartient à notre corruption. L'usage de notre langue est heureux en ceci, car elle nous fait distinguer entre l'amour propre & l'amour de nous mêmes. L'amour de nous mêmes est cet amour, entant qu'il est legitime & naturel. L'amour propre est ce même amour, entant qu'il est vicieux & corrompu.

Or comme nous recherchons ici les sources de notre malice, notre dessein nous engage presentement à examiner en quoy consiste le déreglement de l'amour propre. Cette question est toute singuliere: mais elle n'en est pas moins considerable pour cela. Et j'ose dire que peu de questions dans la Morale & dans

264 L'ART DE
dans la Religion sont plus impor-
tantes que celle-ci, comme j'espère
que cela paroîtra par la discussion
dans laquelle nous allons entrer.

CHAP. VI.
*Où l'on examine les défauts de l'a-
mour de nous-mêmes.*

L'Amour de nous-mêmes ne peut
pécher qu'en excès ou en direc-
tion, il faut que son dérèglement con-
siste en ce que nous nous ayons
trop, ou en ce que nous ayons mal,
ou dans l'un & dans l'autre de ces
défauts joints ensemble.

L'amour de nous mêmes ne pé-
che point en excès, cela paroît de
ce qu'il est permis de s'aimer tant
qu'on veut, quand on s'aime bien.
En effet qu'est ce que s'aimer soy-
même, c'est desirer son bien, c'est
craindre son mal, c'est rechercher
son bonheur. Or j'avoue qu'il ar-
rive souvent qu'on desire trop,
qu'on

qu'on craint trop, & qu'on s'attache à son plaisir, ou à ce qu'on regarde comme son bonheur, avec trop d'ardeur, & mais prenez garde que l'excès vient du défaut qui est dans l'objet de vos passions, & non pas de la trop grande mesure de l'amour de vous-mêmes. Ce qui le montre, c'est que vous pouvez & vous devez même désirer sans bornes la souveraine félicité, craindre sans bornes la souveraine misère, & qu'il y auroit même du désreglement à n'avoir que des desirs bornés pour un bien infini. Or d'après cela, en effet si l'homme ne devoit s'aimer lui-même, que dans une mesure limitée, le vuide de son cœur ne devroit pas être infini, & si le vuide de son cœur ne devoit pas être infini, il s'ensuivroit qu'il n'auroit pas été fait pour la possession de Dieu : mais pour la possession d'objets finis & bornés.

Cependant la Religion & l'ex-

pe-

perience nous apprenant également le contraire. Rien n'est plus légitime & plus juste que cette insatiable avidité, qui fait qu'après la possession des avantages du monde, nous cherchons encore le Souverain bien. De tous ceux qui l'ont cherché dans les objets de cette vie, aucun ne l'a trouvé. Brutus qui avoit fait une profession particulière de sagesse, avoit creu ne pas se tromper en le cherchant dans la vertu : mais comme il aymoît la vertu pour elle même, au lieu qu'elle n'a rien d'aymable & de louable que par rapport à Dieu ; coupable d'une belle & spirituelle idolâtrie, il n'en fut pas moins grossièrement déçu, & il fut obligé de reconnoître son erreur en mourant, lors qu'il s'écria, O Vertu je reconnois que tu n'es qu'un miserable fantôme &c.

Cette insatiable avidité du cœur de l'homme n'est donc pas un mal. Il falloit qu'elle fût, afin que les
hom-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 167
hommes se trouvaient par là dis-
posés à chercher Dieu.

Or ce que dans l'idée figurée & métaphorique nous apellons un cœur qui a une capacité infinie, un vuide qui ne peut être rempli par les creatures, signifie dans l'idée propre & litterale, une ame qui desire naturellement un bien infini, & qui le desire sans bornes, qui ne peut être contente qu'après l'avoir obtenu, si donc il est necessaire que le vuide de notre cœur ne soit point rempli par les creatures, il est necessaire que nous desirions infiniment; c'est à dire, que nous nous aymons sans mesure nous mêmes. Car s'aimer, c'est desirer son bonheur.

Et certes comme l'en peut dire sans se tromper, qu'on n'ayme point la creature, quand on l'ayme sans bornes, parce qu'alors on met la creature sur le trône du Createur, ce qui est l'idolâtrie de l'esprit, qui est
la

268 L'ART DE SE
la plus dangereuse de toutes, aussi
peut-on dire qu'on n'aime point
Dieu comme son Souverain bien,
lors qu'on ne conçoit pour luy que
des desirs moderés; car alors on
fait descendre Dieu jusqu'à l'état
des creatures par l'impiété du cœur,
qui n'est pas moins criminelle que
son idolâtrie.

Soit qu'on regarde Dieu comme
son Souverain bien, soit qu'on se le
represente comme un être infini-
ment parfait, toujours est-il certain
que l'attachement qu'on a pour luy
ne doit pas être limité; & c'est a-
fin que l'homme fût capable en
quelque sorte de la possession de ce
bien infini, que le Createur a mis
une espece d'infinité dans ses con-
noissances & dans ses affections.

Je say bien que nôtre nature é-
tant bornée, elle n'est pas capable,
à parler exactement, de former des
desirs infinis en vehemence: mais
si ces desirs ne sont infinis en ce
sens

sens, ils le font en un autre ; car il est certain que nôtre ame desire selon toute l'étendue de ses forces, que si le nombre des esprits necessaires à l'organe pouvoit croître à l'infini, la vehemence de ses desirs croîtroit aussi à l'infini ; & qu'enfin si l'infinité n'est point dans l'acte, elle est dans la disposition du cœur naturellement insatiable.

J'avoüe que si nous nous aymions nous mêmes par raison, nous pourrions concevoir que l'amour de nous mêmes seroit dans une mesure limitée dans nôtre cœur ; car nous ne trouvons point une infinité de raisons dans nôtre esprit pour nous aimer : mais l'Auteur de la nature dont la sagesse a trouvé qu'il ne falloit point renvoyer les hommes à avoir soin de leur conservation jusqu'à ce qu'ils fussent Philosophes, a voulu que nous nous aymassions par sentiment ; ce qui est si vray, qu'il n'est pas même concevable que nous

S

puis-

puissions sentir quelque plaisir & quelque joye sans aimer necessairement ce soy-même, qui en est le sujet ; desorte que comme il y a une infinie varieté & une infinité de degrés differens dans la joye que nous pouvons goûter, il n'y a point de mesure dans le desir du bonheur dans laquelle cette joye entre essentiellement, ni par consequent dans l'amour de nous mêmes, qui est le principe de ce desir.

Je demeure d'accord aussi que si l'homme avoit été fait pour être le rival de la Divinité, il ne devroit point s'aimer sans mesure, parce qu'alors l'amour de soy-même entreroit en concurrence avec l'amour divin : mais l'homme ne s'ayme naturellement avec tant de vehemence que pour pouvoir aimer Dieu. La mesure sans mesure de l'amour de soy-même & ces desirs qui sont comme infinis, sont les seuls liens qui l'attachent à Dieu, puis

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 271

puis que comme je l'ay déjà dit, des desirs modérés ne peuvent lier le cœur de l'homme qu'avec des créatures, & que ce n'est point Dieu qu'on aime : mais un fantôme qu'on se forme en la place de Dieu, quand on l'ayme mediocrement.

Aussi est-ce un grand égarement d'opposer l'amour de nous mêmes à l'amour divin, quand celui-là est bien réglé. Car qu'est-ce que s'aymer soy-même comme il faut, c'est aimer Dieu, & qu'est-ce qu'aimer Dieu, c'est s'aymer soy-même comme il faut. L'amour de Dieu est le bon sens de l'amour de nous même, c'en est l'esprit & la perfection. Quand l'amour de nous mêmes se tourne vers d'autres objets, il ne mérite pas d'être appelé amour, il est plus dangereux que la plus cruelle haine. Mais quand l'amour de nous mêmes se tourne vers Dieu, il se confond avec l'amour divin.

Et certes il n'est rien de si facile

le que de démontrer invinciblement
ce que nos recherches nous ont a-
pris à cet égard. Car à prendre pour
exemple les bienheureux qui sans
doute ne s'ayment point trop ni trop
peu, puis qu'ils sont dans un état de
perfection, je demande s'ils peuvent
aimer Dieu sans bornes, sans sentir
la joye de la possession, & je deman-
de ensuite si l'on peut sentir de la
joye, sans s'aimer soy-même à pro-
portion du sentiment qu'on en a.

Qu'on ne s'arrête donc point à ces
questions vaines & contradictoires.
Les Saints aiment-ils Dieu plus
qu'eux-mêmes? j'aimerois autant
qu'on demandât, s'ils s'ayment eux-
mêmes plus qu'ils ne s'aiment eux-
mêmes. Car ces deux expressions
ont au fond le même sens; puis
que nous avons fait voir qu'aimer
Dieu, c'est s'aimer de bon sens, &
que n'aimer point Dieu, c'est se
haïr soy-même en quelque façon.

Pour montrer que tout ceci n'est
qu'un

CONNOÎTRE SOY-MEME. 253
qu'un jeu de mots, il faut sup-
poser qu'il y a deux sortes d'amour
qu'on peut avoir pour Dieu, un
amour d'intérêt & un amour de pa-
re amitié, comme parlent les Theo-
logiens. Je veux que ce dernier
n'ayt rien à démêler avec l'amour
de nous mêmes, comme on le croit
communément, mais je demande
duquel de ces deux amours vous
parlez, lors que vous me demandez,
si l'amour que nous avons pour
nous mêmes est aussi grand que cel-
luy que nous devons avoir pour
Dieu. Si vous entendez par ce
dernier l'amour de pure amitié, qui
a pour objet la perfection comme
& rien que cela, je réponds que cet
amour ne peut se comparer avec l'a-
mour de nous mêmes, qui est d'une
autre nature, puis que comme je l'ay
déjà dit, nous ne nous aymons point
par raison : mais par sentiment, &
que le plaisir corporel ou spirituel
nous interesse naturellement à nous

aimer nous mêmes & ayant même
 que nous soyons capables de refle-
 xion. Que si par l'amour que nous
 devons avoir pour Dieu, vous en-
 tendés l'amour d'intérêt qui s'at-
 tache à luy comme à notre Souve-
 rain bien, vous ne vous apercevés
 pas que vous opposés une chose à
 elle même, puis que s'aimer soy-
 même & aimer son Souverain bien
 se confondent ensemble, que ce ne
 font pas là deux amours, mais un
 seul amour considéré en deux ma-
 nières, savoir par rapport à son prin-
 cipe & à son objet. LEV 12
 Il paroît donc que le mal n'est
 pas en ce que nous nous aymons
 trop, puis que nous pouvons nous
 aimer tant que nous voudrons,
 quand nous nous aimerons par ra-
 port au Souverain bien : mais que
 le dérèglement consiste en ce que
 nous nous aymons mal, c'est à dire
 par rapport à de faux objets.

L'amour de nous mêmes est in-
 nocent

CONNOÎTRE SOY-MEME. 275
noient en soy. Il est corrompu
quand il se tourne vers les créatu-
res, & saint quand il se tourne vers
Dieu. Suivant cette veüe on peut
distinguer trois cœurs dans l'hom-
me, le cœur de l'homme, le cœur
du pécheur & le cœur du fidelle.
Le cœur de l'homme, c'est l'ame
entant qu'elle s'ayme naturellement,
le cœur du pécheur c'est l'ame en-
tant qu'elle ayme le monde, & le
cœur du fidelle c'est l'ame entant
qu'elle ayme Dieu. Le cœur na-
turel entre essentiellement dans les
deux autres, & l'amour naturel de
nous mêmes, qui est le principe
de toutes nos affections, est le mo-
bile que fait agir la grace ou la cor-
ruption, & qui reçoit l'amour de
Dieu, ou l'amour du monde. Le
cœur de l'homme ayme. Le cœur
du mondain ayme la vanité. Le
cœur du fidelle ayme le bien in-
fini & éternel. Le premier est le
cœur de l'homme, le second est le

276 L'ART DE SE
cœur de l'homme qui perit, & le
troisième le cœur de l'homme im-
mortel.

CHAP. VII.

*Où l'on fait voir que l'amour de
nous mêmes allume toutes nos au-
tres affections, & est le principe
general de nos mouvemens.*

J'Ay dit que l'amour de nous-
mêmes est le principe de toutes
nos affections naturelles. Car si
nous desirons, si nous craignons,
si nous espérons, c'est toujours pour
l'amour de nous-mêmes.

J'avoüe que l'affection que nous
avons pour les autres, fait quelque-
fois naître nos desirs, nos craintes
& nos espérances : mais quel est le
principe de cette affection, si ce
n'est l'amour de nous-mêmes ? Con-
siderés bien toutes les sources de
nos amitiés, & vous trouverez qu'el-
les

les se reduisent à l'interêt, la reconnaissance la proximité, la sympathie & une convenance delicate, que la vertu a avec l'amour de nous-mêmes, qui fait que nous croyons l'aymer pour elle-même, bien que nous l'aymions en effet pour l'amour de nous, & que tout cela se réduit à l'amour de nous-mêmes.

La proximité tire de là toute la force qu'elle a pour allumer nos affections. Nous aymons nos enfans parce qu'ils sont nos enfans, s'ils étoient les enfans d'un autre, ils nous seroient indifferens. Ce n'est donc pas eux que nous aymons: mais la proximité qui nous lie avec eux. Il est vray que les enfans n'ayment point tant leurs peres que les peres ayment leurs enfans, quoy que ces deux affections paroissent fondées sur la même raison de proximité: mais cette difference vient d'ailleurs. Les enfans se voyent mourir en la personne de leurs

peres; & les peres au contraire se voyent revivre en la personne de leurs enfans; or la nature nous inspire l'amour de la vie & la haine de la mort. D'ailleurs les peres voyent en leurs enfans d'autres eux-mêmes, mais d'autres eux mêmes soumis & dépendans. Ils se felicitent de les avoir mis au monde. Ils les considerent avec plaisir, parce qu'ils les considerent comme leur ouvrage. Ils sont ravis d'avoir des droits sacrés & inviolables sur eux. C'est là leur Magistrature, leur Royauté, leur Empire. Mais le même orgueil qui fait que les peres aiment la superiorité, fait haïr aux enfans la dépendance. Rien ne nous accable tant qu'un bienfait quand il est trop grand, parce qu'il nous assujettit trop. Nous le regardons comme une chaîne delicate, mais forte qui lie nôtre cœur & qui contraint nôtre liberté. C'est le mystere caché dans la maxime connue. *Le*
sang

~~ne remonte jamais~~ Au reste
 comme il y a proximité de sang,
 proximité de profession, proximité
 de Religion, proximité de pais &c.
 il est certain aussi que les affections
 se diversifient à cet égard en une
 infinité de manieres : mais il faut
 que la proximité ne soit point
 combattue par l'intérêt. Car alors
 celuy-cy l'emporte infailliblement.
 L'intérêt va directement à nous.
 La proximité n'y va que par re-
 flexion. Cela fait que l'intérêt
 agit toujours avec plus de force que
 la proximité : mais en cela comme
 en toute autre chose, les circon-
 stances particulières changent beau-
 coup la proposition générale.

On doit rapporter à peu près à la
 même source qu'on voit ordi-
 nairement, qu'il n'y a point de
 haine plus violente que celle qui
 s'allume entre des personnes qui
 se sont fort aymées. C'est que
 ces personnes trouvoient de l'u-
 tili-

tilité ou du plaisir à s'aimer. Cela interessoit l'amour propre. Quand donc elles viennent à changer de sentiment, aux motifs de la hayne se joignent les motifs de l'amour : ils se soulèvent & par l'idée du tort qu'on leur fait, & par celle des plaisirs de l'amitié à laquelle ils renoncent & souffrent par la haine qui s'allume, & par l'affection qui s'éteint, ce qui confirme excellentment notre système, qui nous montre qu'il ne s'allume point d'affection dans notre cœur indépendamment de l'amour de nous-mêmes.

C'est une pensée dans laquelle nous nous confirmons, en considérant que non-seulement la proximité est une source d'amitié : mais encore que nos affections varient selon le degré de la proximité que nous avons avec les personnes qui en sont l'objet. La qualité d'homme que nous portons tous, fait
cette

cette bienveillance generale que nous appellons Humanité, *homo sum, humani à me nihil alienum puto*. Il est certain que s'il n'y avoit que deux personnes dans le monde, elles s'aymeroient avec tendresse : mais cette proximité generale se confondant avec ce nombre infini de relations differentes que nous avons les uns avec les autres, il arrive aussi que cette affection naturelle qu'elle avoit fait naître, se perd dans la foule des passions, que tant d'autres objets produisent dans notre cœur. Nous ne voyons point dans notre prochain la qualité d'homme par laquelle il nous ressemble, pendant que nous voyons en luy un rival, un envieux, un homme qui est ennemi de notre prosperité, comme nous le sommes de la sienne, un orgueilleux qui n'estime que luy même, un homme qui par ses bonnes qualités attire l'estime & l'at-

ten-

tention des autres, & nous jette dans l'oubli, & dans l'obscurité, ou qui par ses passions est incessamment occupé à nous tendre des pièges, & à entreprendre sur ce qui nous appartient : mais quand la mort l'a dépouillé de ces relations odieuses, alors nous trouvons en luy cette proximité générale qui nous le faisoit aimer, nous souvenant qu'il étoit homme seulement lors qu'il a cessé de l'être, & voulant bien le mettre au nombre de nos amis, lors que la mort l'a retrenché de la société des vivans.

La proximité de la Nation inspire ordinairement aux hommes une bienveillance, qui ne se fait point sentir à ceux qui habitent dans leur pays, parce que cette proximité s'affoiblit par le nombre de ceux qui la portent, mais qui devient sensible, quand deux ou trois personnes originaires d'un même pays se rencontrent dans un climat étran-

étranger. Alors l'amour de nous-mêmes qui a besoin d'appuis & de consolations, & qui en trouve en la personne de ceux qu'un pareil intérêt & une semblable proximité doit mettre dans la même disposition, ne manque jamais de faire une attention perpétuelle à cette proximité, si un plus fort motif pris de son intérêt ne l'en empêche.

La proximité de Profession produit presque toujours plus d'aversion que d'amitié par la jalousie qu'elle inspire aux hommes les uns pour les autres : mais celle des Conditions est presque toujours accompagnée de bienveillance. On est surpris que les Grands soient sans compassion pour les hommes du commun, c'est qu'ils les voyent en éloignement, les considérant par les yeux de l'amour propre. Ils ne les prennent nullement pour leurs prochains. Ils sont bien éloignés d'apercevoir cette proximité, du ce
 voi-

282. L'ART DE SE
voisinage, eux dont l'esprit & le
cœur ne sont occupés que de la
distance qui les separe des autres
hommes, qui font de cet objet les
delices de leur vanité.

○ Cependant il faut demeurer d'ac-
cord, que la proximité du sang
l'emporte ordinairement sur toutes
les autres. Quoy qu'on dise com-
munément qu'un bon ami vaut
mieux que plusieurs parens, & que
cela soit veritable en soy, il est
pourtant certain que naturellement
les hommes preferent leurs parens
à leurs amis, & sur tout dans les
occasions importantes; ce qui vient
de ce qu'ils considerent leurs pa-
rens comme des amis necessaires
qui ne peuvent s'empêcher d'être
attachés à eux, & leurs amis comme
des parens volontaires, qui ne les
affectionnent qu'autant qu'il leur
plait. Or quoy que l'amitié libre
oblige plus que l'amitié necessaire,
il est certain qu'elle n'est pourtant
pas

pas si considérée de l'amour de nous mêmes, elle peut nous inspirer plus de reconnoissance : mais elle ne sauroit autant toucher notre intérêt.

La fermeté barbare que Brutus témoigne en voyant mourir ses propres enfans qu'il fait executer en sa presence, n'est pas si desinteressée qu'elle paroît. Le plus excellent des Poëtes latins en découvre le motif en ces termes.

*Vincet amor patriæ, laudumque immensa
cupido.*

Mais il n'a pas demêlé toutes les raisons d'intérêt, qui font l'inhumanité aparente de ce Romain. Brutus étoit comme les autres hommes. Il s'aymoit luy-même plus que toutes choses. Ses enfans sont coupables d'un crime qui tendoit à perdre Rome : mais beaucoup plus encore à perdre Brutus. Si l'affection paternelle excuse les fautes,

T

tes,

tes, l'amour propre les aggrave quand il est directement blessé. Sans doute que Rome eût l'honneur de ce que Brutus fit pour l'amour de luy-même, que sa patrie accepta le sacrifice qu'il faisoit à son amour propre ; & qu'il fût cruel par foiblesse plutôt que par magnanimité.

L'intérêt peut tout sur les ames. On le cherche dans l'objet de tous ses attachemens ; & comme il y a diverses sortes d'intérêts ; on peut distinguer aussi diverses sortes d'affections que l'intérêt fait naître entre les hommes. Un intérêt de volupté fait naître les amitiés galantes. Un intérêt d'ambition fait naître les amitiés politiques. Un intérêt d'orgueil fait naître les amitiés illustres. Un intérêt d'avarice fait naître les amitiés utiles. Généralement parlant nous n'ayons les gens qu'autant qu'ils nous sont agréables ou utiles. Que
s'il

s'il arrive que tous ces intérêts différens s'unissent pour former les sentimens que nous avons pour une personne, rien n'est comparable à l'attachement que nous avons pour elle.

Le vulgaire qui declame ordinairement contre l'amitié intéressée ne fait ce qu'il dit. Il se trompe en ce qu'il ne connoît généralement parlant qu'une sorte d'amitié intéressée, qui est celle de l'avarice, au lieu qu'il y a autant de sortes d'affections intéressées qu'il y a d'objets de cupidité. D'ailleurs il trouve à redire qu'on aime les hommes par intérêt, & qu'on les aime plus fortement par ce principe que par tout autre; ne comprenant pas qu'aimer par intérêt, c'est s'aimer directement soi-même, au lieu que les aimer par d'autres principes, c'est s'aimer par detour & par reflexion. Il ne s'aperçoit pas que nous trouvons mauvaise l'amitié intéressée

quand elle est dans le cœur des autres : mais non pas quand elle est dans nôtre cœur. Enfin il s' imagine que c'est être criminel que d'être intéressé ; ne considérant pas que c'est le desintéressement & non pas l'interêt qui nous perd. Si les hommes nous offroient d'assés grans biens pour satisfaire nôtre ame, nous ferions bien de les aymer d'un amour d'interêt, & personne ne devroit trouver mauvais que nous préférassions les motifs de cet interêt à ceux de la proximité & de tout autre chose.

La reconnoissance elle même si estimée dans le monde, & si recommandée dans la Morale & dans la Religion, n'est pas plus exempte de ce commerce de l'amour de nous-mêmes. Car quelle difference y a-t-il au fond entre l'interêt & la reconnoissance ? c'est que le premier a pour objet le bien avenir, au lieu que la dernière a pour objet
el

le bien passé. La reconnoissance n'est qu'un retour delicat de l'amour de nous mêmes qui se sent obligé : c'est en quelque sorte l'élevation de l'interêt. Nous n'ayons point nôtre bienfauteur , parce qu'il est aymable, La reconnoissance, du moins toute seule, ne va pas si loin : nous l'ayons parce qu'il nous a aymés.

Que si l'on veut que nous nous expliquions plus particulierement dans la comparaison qu'on peut faire de la reconnoissance & de l'interêt à cet égard, nous dirons que l'affection que la reconnoissance fait naître, est plus noble, & que celle que l'interêt produit, est plus forte. La premiere se porte vers le passé qui est perdu ; au lieu que l'interêt a pour objet l'avenir, qu'il veut mettre à profit. La reconnoissance ayme même sans esperance : mais l'interêt espere & attend. La reconnoissance ayme le

bien pour l'amour de l'intention : mais l'interêt ayme l'intention pour l'amour du bien. Enfin les idées du passé qui sont celles de la reconnaissance , se rangent ordinairement parmi les idées usées , abstraites , & qui ne font point l'attention la plus forte de nôtre ame ; au lieu que les idées du present qui sont celles de l'interêt , sont des idées vives , & qui nous interessent très particulièrement.

Il est certain même qu'il y a par cette raison quelque espece d'opposition entre l'un & l'autre , ce qui fait que comme tous les hommes sont naturellement interessés , ils sont aussi naturellement ingrats. La mesure de l'interêt fait la mesure de l'ingratitude , parce que plus l'ame s'applique aux idées du present , plus elle perd de l'attachement & de l'application qu'elle devrait avoir pour le passé. Et à cet égard il faut dire de la reconnaissance-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 291
noissance ce que nous disons du
desintéressement, c'est qu'elle con-
siste fort souvent en extérieur; &
que rarement naît elle dans le cœur
de l'homme, à moins que l'inté-
rêt luy même ne la fasse naître,
ou ne nous en fasse rechercher les
apparences, ce qui arrive quel-
quefois.

CHAP. VIII.

*Où l'on continue à montrer que l'a-
mour de nous-mêmes fait naître
tous nos mouvemens.*

LE sentiment vif & réel que nous
avons du bien qu'on nous accor-
de dans le moment que nous l'aque-
rons, ne manque jamais de pro-
duire une forte de reconnoissance
dans notre cœur, qui s'efface peu à
peu avec le souvenir de la grace
que nous avons reçüe, parce que
le cœur a quelque repugnance à

T 4

pen-

penfer souvent aux chofes qui nous mettent dans la dépendance ; il n'en eft pas de même des graces que nous avons faites aux autres, comme elles nous donnent quelques droits fur leur zèle, leur amitié & leur reconnoiffance, qu'elles nous foumettent les autres en un mot ; nous y penfons avec plaifir. Ce qui fait que nous avons beaucoup plus de penchant à aymer ceux qui nous font redevables, que ceux auxquels nous le fommes nous-mêmes. Ceux qui croyent trouver le moyen de s'infinuer dans la faveur des Grans en les obligeant, fe trompent affés souvent dans la penfée qu'ils ont là deffus. Car il eft certain que le moyen d'en être aimé n'eft pas de faire enforte qu'ils vous ayent de l'obligation ; mais de faire enforte que vous leur en ayés vous mêmes. Leur orgueil qui croît par les complaiffances que les autres hommes ont pour leur

gran-

grandeur, s'aplaudit de vous avoir fait du bien. Il pense avec plaisir aux obligations que vous luy avés, & dispose par là le cœur à vous aimer : mais il est dangereux de rendre de trop grans services, quand on n'a pas d'autre dessein que de s'insinuer dans les bonnes graces de ceux qu'on oblige. Je tremble pour ce grand service, disoit un Courtisan à un homme illustre, à qui on disoit qu'on n'oublieroit jamais les obligations qu'on luy avoit. Il avoit raison. Il est souvent arrivé que les grandes obligations ont tenu lieu de grandes offenses, & du moins cela arrive toujours, ou lors qu'on ne peut, ou lors qu'on ne veut point les reconnoître.

*Te le diray-je Arasse ? Il m'a trop bien servi
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi.*

Mais quoy que le cœur ayt ses raisons pour oublier les bienfaits

T 5

qu'il

qu'il a reçu, il en a souvent d'autres pour paroître s'en souvenir. La reconnoissance est une vertu fort estimée. Les aparences en sont belles & attirent la consideration; & un cœur accoutumé à trafiquer du aparences de vertu, à faire un commerce de vaine gloire aux dépens de la sincerité, en recherchant, non ce qui est estimable en soy : mais ce que les hommes estiment ordinairement, a garde de manquer à affecter la reconnoissance, quand il peut surprendre l'estime des hommes par ce moyen. D'ailleurs la reconnoissance sert admirablement aux veües de l'interêt, parce qu'elle attire de nouveaux bienfaits. Il y a du plaisir, dit-on, à obliger cet homme. Il sent le bien qu'on luy fait. Outre cela par la reconnoissance nous nous mettons en quelque sorte au dessus du bienfait que nous avons reçu, quand elle est prompte, active & qu'elle

qu'elle aime à se faire connoître hautement ; & c'est la politique fine & delicate d'un amour propre éclairé d'éviter le soupçon de l'ingratitude , parce que ce vice marque de la bassesse ; & qu'il est comme un hommage forcé que nous faisons au bienfaiteur ? l'ingratitude qui a de la peine à penser à luy , confessant malgré elle , que nous sommes dans sa dépendance , & que nous luy devons plus que nous ne voudrions luy devoir. C'est encore un sentiment assez naturel à l'homme de montrer qu'il merite le bien qu'on luy fait par la manière dont il en use envers ceux qui le luy ont fait. Enfin on est bien aise d'être délivré des remors que l'ingratitude fait naître dans nôtre cœur , remors plus grans & plus naturels que ceux que nous avons d'avoir manqué de justice ; car encore qu'il soit contre la raison de n'être point juste , comme il est contre

tre

tre la raison de n'être point reconnoissant, il est vray néanmoins qu'il est plus contre l'amour de nous-mêmes de n'être point reconnoissant que de n'être point juste, & les remors sont sans doute plus grans, quand ils naissent non seulement de la raison : mais encore de l'amour de nous-mêmes qui a esté blessé.

La Simpatie qui est la quatrième source que nous avons marquée de nos affections est de deux ordres. Il y a une simpatie de corps & une simpatie de l'ame. Il faut chercher la cause de la première dans le temperament, & celle de la seconde parmi les secrets ressorts qui font agir nôtre cœur. Il est même certain que ce que nous croyons être une simpatie de temperament, a quelquefois sa source dans les principes cachés de nôtre cœur. Pourquoi pensés vous que je hais cet homme à une première veüe, quoy

quoy qu'il me soit inconnu? c'est qu'il a quelques traits d'un homme qui m'a offensé, que ces traits frappent mon ame & reveillent une idée de hayne sans que j'y fasse reflexion. Pourquoi au contraire ayme-je une personne inconnüe dès que je la vois, sans m'informer si elle a du merite, ou si elle n'en a pas; c'est qu'elle a de la conformité ou avec moy, ou avec mes enfans, & mes amis. Et en un mot avec quelque personne que j'auray aymée, & que sans que j'y reflexisse, cette conformité reveille dans mon cœur une affection qui y étoit cachée. Vous voyés donc quelle part a l'amour de nous-mêmes à ces inclinations mystérieuses & cachées, qu'un de nos Poëtes décrit de cette maniere.

*Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par le doux accord les ames assorties &c.*

Mais si après avoir parlé des sympathies

paties corporelles, nous entrons dans le detail des simpaties spirituelles, nous connoîtrions qu'aymer les gens par simpatie, n'est proprement que cherir la ressemblance qu'ils ont avec nous; c'est avoir de plaisir de nous aymer en leur personne. C'est un charme pour notre cœur de pouvoir dire du bien de nous sans blesser la modestie; c'est un avantage que nous obtenons, quand nous paroissions tant estimer ces personnes, que nous aymons, principalement parce qu'elles nous ressemblent. Nous n'aymons pas seulement ceux à qui la nature donne des conformités avec nous; mais encore ceux qui nous ressemblent par art, & qui tâchent de nous imiter. Favonius imite Caton sans que Caton s'en fâche, tout sage & tout austere qu'il est, & peut être que l'homme du monde le plus celebre pour la roideur & l'incomplaissance, est assés foible pour ne pas

pas haïr ceste maniere détournée de flatter son amour propre & de le caresser. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver qu'on haïra ceux de qui l'on est mal imité. Personne ne veut être ridicule. On aimeroit mieux être haïssable. Ainsi on ne veut jamais de bien aux copies, dont le ridicule réjaillit sur l'original.

Que si l'on demande ici pourquoy un brave n'ayme pas toujours un brave, & d'où vient qu'un Savant ne rend pas toujours justice à un autre Savant, la réponse est facile, c'est qu'une raison de conformité ne tient point contre une raison de jalousie & d'interêt & que les rivaux se haïssent à mesure qu'ils se trouvent de bonnes qualités. Le cœur, comme nous l'avons déjà dit cy dessus, pese l'utilité & non pas la lumiere, & ce n'est point la raison mais l'amour de nous-mêmes, qui nous determine dans nos affec-

300 L'ART DE SE
 affections. Il ne faut point excep-
 ter de cette règle l'amour que nous
 avons pour un homme de vertu ,
 duquel on peut dire néanmoins que
 ceux qui ne luy ressembloit point
 ne laissent pourtant pas de l'aymer ,
 car le vice rend à cet égard des
 hommages forcés à la vertu. Ils
 l'estiment. Ils la respectent.

*Qui pectore magno
 Spem, metumque domas, vitio sublimior omni
 Exemptus fatis, indignantemque refellis
 Fortunam, dubio quem non in turbine rerum
 Deprehendet suprema dies, sed abire paratum
 At plenum vita &c.
 Tu cujus placido posuere in pectore sedem
 Blandus honos, hilariſque tamen cum pondere virtus
 Cui nec pigra quies, nec iniqua potentia, nec spes
 Improba; sed medius per honesta & dulcia limes
 Incorrupte fidem, nullosque experte tumultus,
 Et secreta palam qui digeris ordine vitam,
 Idem auri facilis contemptor & optimus idem
 Condere divitias, opibusque immittere lucem.
 Hac longum florens animi, morumque juventa
 Iliacos æquare senes & vincere præſta.*

Statius
 lib. 2.
 Sylvar.

Que les hommes s'examinent sur
 ce portrait , je suis assuré qu'ils ne
 sau-

nôtre ame ont deux sortes de convenances avec l'amour de nous mêmes, des convenances particulieres qui l'interessent & le remüent vivement, telle est la convenance de l'interêt, ou d'une amitié reciproque; car comme cette raison d'aymer nous regarde & ne regarde que nous, que c'est moy qui trouve de l'avantage à aymer cet homme, que c'est moy qu'il ayme & non pas autre, il ne faut pas s'étonner si cette convenance particuliere m'oblige à avoir pour luy un attachement particulier : mais il y a outre cela des convenances generales qu'un objet peut avoir avec nôtre cœur, ce qui arrive; ou lors que l'on nous fait du bien, parce qu'on en fait à la société dont nous faisons partie, ou lors que nous nous sentons obligés par le penchant general qu'un homme témoigne à faire du bien, parce qu'il n'est pas impossible que nous en soyons l'objet,

ou

du lors que nous étant accoutumés à aymer une certaine beneficence, qui est celle qui nous fait du bien à nous en particulier, nous venons à aymer aussi la beneficence en general & tous ceux à qui nous en appliquons l'idée.

Il faut seulement remarquer que comme les convenances particulieres produisent des affections vives & fortes, les convenances generales comme n'interessant nôtre ame que de loin, ne produisent que des amitiés tiesdes & languissantes, qui tiennent beaucoup plus de la pureté de l'estime que de l'ardeur de l'affection. Toutes les vertus favorisent l'amour de nous mêmes, du moins de cette maniere generale. Les portraits les plus beaux que vous puissiez faire de la vertu, sont pris des secretes convenances qu'elle a avec nous. Voyés le par l'exemple de ces belles expressions dans la peinture de la

304 . . . L'ART DE SE
vertu que nous avons cy dessus
marquée.

*Qui nec pigra quies , nec iniqua potentia ,
nec spes improba . . .*

Ces traits de la vertu sont aymables , parce qu'ils flatent l'amour de nous-mêmes. En voici qui font naître plutôt nôtre estime que nôtre amour ; parce qu'ils sont plus desintereffés.

*Qui pectore magno
Sperem metumquæ domas , vitio sublimior omni.*

La vertu quand elle n'a pas cette convenance delicate avec l'amour de nous mêmes est estimable : mais nous la rendons plus aymable, quand nous la representons comme interessant nôtre cœur.

Comment n'aymerions nous pas la clemence. Elle est route preste à nous pardonner nos crimes. La liberalité se depouille pour nous faire du bien. L'humilité ne nous dispute rien , elle cede à nos prétentions.

CONNOÎTRE SOY-MEME. 305
tentions. La temperance respecte
notre honneur & n'en veut point
à nos plaisirs. La Justice défend
nos droits & nous rend ce qui nous
apartient. La vaillance nous dé-
fend. La prudence nous conduit.
La moderation nous épargne. La
charité nous fait du bien &c.

Mais si ces vertus font du bien ,
ce n'est pas à moy qu'elles le font,
je le veux : mais si vous vous trou-
vés en d'autres circonstances, el-
les vous en feroient : mais elles
suposent une disposition à vous en
faire, si cela se rencontroit. N'avez
vous jamais éprouvé qu'encore que
vous n'attendiez ni secours ni pro-
tection d'une personne riche, vous
ne pouvés vous défendre d'avoir
pour elle une secrete consideration ,
qui naît, non de vôtre esprit qui
méprise souvent les qualités de cet
homme : mais de l'amour de vous
même qui vous fait respecter en
luy jusques au simple pouvoir de

vous faire du bien. Que si l'amour de vous mêmes vous fait confider un homme, dont vous êtes assuré que vous ne receverés jamais du bien, seulement parce que vous considerés en luy le pouvoir qu'il a de vous en faire, faut il s'étonner que ce même principe vous fasse aymer un homme, qui par sa vertu est disposé à vous faire du bien, encore que vous sachiés bien qu'il n'en a point le pouvoir.

Difons donc que le cœur a ses abstractions aussi bien que l'esprit, & comme celui-cy fait definir le bien en general, quoy qu'il peigne plus vivement dans nôtre imagination le bien particulier, le cœur ayme aussi ces convenances generales que les objets ont avec luy, quoy qu'il soit infiniment plus touché des convenances particulieres, & qu'il ne peut s'empêcher de savoir gré à un homme d'être vertueux, à cause de ces rapports delicats

cats que la vertu a avec l'amour de nous mêmes. Ce qui ne vous permet pas d'en douter, c'est que vous éprouvés que vous aymés davantage les vertus, à mesure que vous y trouvés plus de raport & de convenance avec vous : Nous aymons naturellement plus la clemence que la severité, la liberalité que l'œconomie, quoy que tout cela soit vertu. Cela ne peut venir si ce n'est de ce que nôtre affection n'est point entierement desinteressée & que nous aymons en elle les secrets rapports qu'elle a avec nous.

Au reste il ne faut point excepter du nombre de ceux qui aiment ainsi les vertus, les gens vicieux & dereglés. Au contraire il est certain que par cela même qu'ils sont vicieux, ils doivent trouver la vertu plus aymable. L'humilité aplanit tous les chemins à nôtre orgueil, elle est donc aymée d'un orgueilleux. La liberalité donne, elle ne

fauroit donc déplaire à un intéressé. La temperance vous laisse en possession de vos plaisirs, elle ne peut donc être desagréable à un voluptueux, qui ne veut point de rival ni de concurrent. Auroit-on creu que l'affection que les hommes du monde témoignent avoir pour les gens vertueux eût une source si mauvaise, & me pardonnera-t-on bien ce paradoxe, si j'avance qu'il arrive souvent que les vices qui sont au dedans de nous, font l'amour que nous avons pour les vertus des autres?

Je passe bien plus avant & j'oseray dire que l'amour de nous même a beaucoup de part aux sentimens les plus épurés que la Morale & la Religion nous fassent avoir de Dieu. On distingue trois sortes d'amour divin, un amour d'intérêt, un amour de reconnoissance, & un amour de pure amitié. L'amour d'intérêt se confond avec l'amour

mour de nous mêmes selon l'idée que tout le monde en a ; l'amour de reconnoissance a encore la même source que celui d'interêt , selon ce que nous avons remarqué cy-dessus ; l'amour de pure amitié semble naître independemment de tout interêt & de tout amour de nous mêmes. Cependant si vous y regardés de près, vous trouverez qu'il a dans le fond le même principe que les autres. Car premierement il est remarquable que l'amour de pure amitié ne naît pas tout d'un coup dans l'ame d'un homme à qui l'on fait connoître la Religion. Le premier degré de nôtre sanctification c'est de se détacher du monde. Le second c'est d'aymer Dieu d'un amour d'interêt en luy donnant tout son attachement, parce qu'on le considère comme le Souverain bien. Le troisieme c'est d'avoir pour ses bienfaits la reconnoissance qui leur est due ; & le dernier enfin c'est d'ay-

mer ses perfections. Il est certain que le premier de ces sentimens dispose au second, le second au troisième, le troisième au quatrième. On ne peut guère considerer comme il faut, l'effroyable malheur que c'est d'abandonner Dieu, sans desirer sa communion par des motifs pris de son interet. On ne peut aimer Dieu comme le principe de sa joye & de sa felicité, sans se sentir de la reconnoissance pour les biens qu'on a receus de luy. Il est naturel & comme necessaire que celuy qui aime Dieu comme son Souverain bien & comme son grand & éternel bienfaiteur, s'applique avec plaisir à considerer ses perfections adorables, que cette meditation luy donne de la joye, & que par là il vienne à aimer Dieu dans la veüe de ses vertus. Or comme tout ce qui dispose à ce dernier mouvement qui est le plus noble de tous, est pris de l'amour de nous mêmes,

il

il s'ensuit que la pure amitié dont Dieu même est l'objet, ne naît point tout à fait indépendamment de ce dernier.

D'ailleurs l'expérience nous apprend qu'entre les vertus de Dieu, nous ayons particulièrement celles qui ont le plus de convenance avec nous. Nous ayons plus sa clemence que sa justice, sa bonté que sa jalousie, sa beneficence que son immensité &c. D'où vient cela ? si ce n'est de ce que même cette pure amitié, qui semble n'avoir pour objet que les perfections de Dieu, tire sa force principale des rapports que ces perfections ont avec nous.

S'il y avoit une pure amitié dans notre cœur à l'égard de Dieu, laquelle fût entièrement exempte du commerce de l'amour de nous mêmes, cette pure amitié naîtroit nécessairement de la perfection connue, & ne s'éleveroit point de nos autres affections. Comme ce ne
se-

feroit point l'amour de nous mêmes qui l'auroit fait naître, ce ne seroit point l'amour de nous mêmes qui la pouroit faire mourir. Cependant les Demons connoissent les perfections de Dieu sans les aymer. Les hommes connoissent les vertus de Dieu avant leur conversion, & personne n'oseroit dire que dans cet état ils ayent pour luy cette affection, que l'on nomme de pure amitié : il s'ensuit donc qu'il faut autre chose que la perfection connue pour faire naître cet amour : que s'il faut autre chose que de la lumière, il faut donc quelque affection de nôtre cœur, puis que dans nôtre ame il n'y a que des affections & des connoissances. On dira peut être qu'il faut afin qu'une ame soit capable de concevoir cet amour de pure amitié, non que l'amour propre la fasse naître : mais que l'amour propre ne s'y oppose point : mais si la pure amitié naît de la perfection

tion

tion connue, & s'il ne faut absolument que cela pour la faire naître, l'opposition de l'amour de nous mêmes est inutile, comme l'amour de nous mêmes ne peut empêcher que Dieu n'ayt des perfections, & que ces perfections ne soient connues de nôtre ame, il ne peut rien aussi pour empêcher la naissance de cette pure affection.

Pendant que nous regardons Dieu comme nôtre juge, & comme un juge terrible qui nous attend la foudre à la main, nous pouvons admirer ses perfections infinies : mais nous ne saurions concevoir de l'affection pour elles. Il est bien certain que si nous pouvions refuser à Dieu cette admiration, nous nous garderions bien de la luy rendre; car dans cet état où nous le regardons comme nôtre ennemi, nous ne luy rendons que ce que nous ne pouvons luy refuser. Et d'où vient cette nécessité d'admirer
Dieu,

Dieu , c'est que cette admiration naît uniquement de la perfection connue. Si donc vous concevés que la pure amitié a précisément la même source que l'admiration; c'est à dire que c'est la perfection connue & rien que cela qui la fait naître, il s'ensuit que comme l'admiration, la pure amitié naîtra dans notre ame, sans que l'amour de nous mêmes le puisse empêcher.

Il ne servira de rien de répondre vaguement que c'est la corruption de notre cœur qui fait que nous ne sommes pas capables d'aimer Dieu , purement pour l'amour de luy même , quand nous supposons qu'il ne nous ayme pas. C'est se jeter dans les generalités pour éviter les idées distinctes des choses. Car comme la corruption n'empêche pas l'admiration de notre ame , étant certain que les Demons qui sont encore plus mechans que nous, admirent Dieu encore

core qu'ils se connoissent l'objet de sa hayne; cette corruption ne doit pas aussi empêcher la pure amitié, si comme l'admiration, la pure amitié naît de la perfection connue.

Rien ne confirme davantage cette vérité que de voir de quel usage est la foy dans la Religion pendant que les hommes vivent dans une ignorance, qui leur fait imaginer que Dieu les regarde indifféremment, & qu'il ne se soucie point d'eux, ils semblent aussi n'avoir que des sentimens indifférens pour la Divinité, tels étoient les Philosophes du Paganisme. Pendant que les hommes se croient être l'objet de la hayne de Dieu, ils haïssent horriblement la Divinité. Les Romains qui avoient déjà allumé le feu de leurs sacrifices pour rendre grâces à leurs Dieux sur la fausse nouvelle de la convalescence de Germanicus, courent avec fureur dans leurs temples, lors qu'ils a-

pre-

prenent la nouvelle trop véritable de sa mort. Ils traînent leurs Simulacres dans les boîtes, ils les jettent dans le Tybre, & signalent leur déuil par leur impiété. Tous les hommes semblent être en disposition, ce que les Romains font extérieurement, & la violence que ceux-ci exercent sur les Simulacres est une expression de ce que l'homme voudroit exercer contre Dieu, lorsqu'il le croit son ennemi.

Quand l'Évangile vient retentir dans le monde pour la consolation du monde, comme les témoignages de l'amour que Dieu a pour le genre humain éclatent par tout, aussi on voit briller en tous lieux l'amour ardente que les hommes ont pour Dieu, la foy qui persuade les cœurs de cette immense charité de Dieu est pour cette raison regardée comme la clef de notre cœur, & le premier degré de notre sanctification, c'est à elle que
l'E.

l'Ecriture attribüe nôtre salut. C'est qu'il ne faut qu'être bien persuadé par la foy de l'amour que Dieu a pour nous, pour se sentir disposé à aymer Dieu.

Au reste on peut dire que comme nos affections relevent essentiellement de l'amour de nous mêmes, nos haines en dépendent toutes aussi. Nous haïssons les autres par intérêt, lors qu'ils sont nos concurrens dans la recherche des biens du monde. Nous haïssons l'intemperant qui nous dispute nos plaisirs; l'ambitieux qui veut nous prendre le pas dans le chemin de l'avancement; l'orgueilleux qui nous méprise & nous foule sous les pieds; l'avare qui reserre des richesses qui pourroient venir jusques à nous, l'injuste qui nous opprime. Nous ne haïssons pas seulement ceux qui nous font ainsi tort actuellement: mais encore ceux qui ont du penchant à nous en faire, quoy

X

que

que le défaut d'occasions ou d'autres causes les empêchent de l'exercer ; nous haïssons jusques au pouvoir qu'on a de nous en faire ; ce qui fait que la puissance & l'autorité attirent presque toujours des sentimens d'aversion , & comme il y a bien peu de personnes qui ne trouvent sur leur chemin , ou des gens qui leur font du mal en effet , ou des gens qui ont le dessein de leur en faire , ou d'autres qui leur en feroient s'ils étoient à portée pour cela , ou que cela peut leur être utile , il faut demeurer d'acord qu'il entre perpetuellement des motifs secrets de hayne dans nôtre cœur , & que rien n'est plus dangereux que les tentations auxquelles nous sommes exposés à cet égard. Aussi peut-on dire que nous sommes fort souvent ennemis les uns des autres sans en rien savoir. Nous haïssons quelque fois & aymons une même personne , parce que l'a-
mour

mour de nous mêmes la considère par differens côtés. Il arrive même que nous haïssons ceux dont nous nous croyons les meilleurs amis, & quelque fois ceux que nous aurions toutes les raisons du monde d'aymer. Ce qui nous le marque, c'est qu'il y a toujours dans les disgraces qui leur arrivent, quelque chose qui ne nous déplaît point. Ce sentiment injuste & dénaturé que nous nous cachons à nous mêmes par orgueil, vient de ces deux principes, de ce que nous ne sommes pas l'objet de cette disgrace, réflexion que l'amour de nous mêmes fait dans un instant; & de ce que nous voyons abaisser par là un homme, qui étant homme ne peut manquer d'être nôtre rival & nôtre concurrent à quelque égard; sentiment qui se change en compassion, lors que la mort ou quelque disgrace sans retour fait sortir pour jamais cet homme du rang de ceux, qui

prétendent aux biens qui font l'objet de nôtre cupidité.

Au reste la haine est une passion turbulente, qui agite l'ame violemment, & dont tous les effets sont si sensibles, qu'il n'y a pas un plus fidèle miroir que celui-là, pour connoître le degré de vehemence qui se trouve dans nos autres affections. Voulés vous connoître combien vous aymés la vaine gloire; car peut-être que vôtre cœur vous trompe à cet égard, vous n'avez qu'à considerer la violence de la haine que vous concevés pour un homme qui vous a offensé dans l'honneur. C'en est là le degré & la mesure. Vous ne trouverez jamais rien de si fidelle que ce miroir pour découvrir le fond de vôtre cœur.

Nous haïssons par intérêt les personnes, les choses, les paroles. Si nous tremblons d'horreur & de crainte en voyant un abysme sous
nos

CONNOÎTRE SOY-MEME. 311
nos pas, c'est l'image de nôtre perte qui se montre, qui cause ce mouvement, & la raison est trop foible pour corriger une frayeur, qu'une idée trop vive de nôtre destruction nous fait concevoir. Il y a bien des gens qui ne peuvent voir répandre le sang humain sans évanouir. C'est là moins une foiblesse du temperament qu'une foiblesse du cœur. Tout ce qui leur fait voir les ruïnes de la nature humaine, menace leur amour propre. Et ce qui ensanglante leur imagination fait entrer vivement la mort dans leur ame, & l'admet par le sentiment là où l'on refusoit de la recevoir par la reflexion.

CHAP. IX.

Où l'on considere les inclinations les plus generales de l'amour de nous mêmes, & premierement le desir du bonheur.

LA premiere inclination de cet amour de nous mêmes, c'est le desir d'être heureux. Je ne say même si ces deux expressions ne signifient pas au fond la même chose sous deux idées. Car qu'est-ce que s'aymer soy même, si ce n'est vouloir être heureux, & qu'est-ce que vouloir être heureux, si ce n'est s'aymer soy même. En verité il faudroit bien aymer à subtilizer & à quintessentier les choses, pour y trouver quelque difference. Comme donc il n'y sauroit avoir du trop dans le desir qu'un homme a d'être heureux, & qu'on a toujours fait un crime à l'homme de rechercher une fausse felicité & non pas

pas d'aymer avec trop d'ardeur le veritable bonheur, il s'ensuit que nous manquons pour nous aymer mal & non pas pour nous aymer avec excès.

Les hommes quoy qu'on die , s'acordent dans l'idée, dans le desir & dans le sentiment de la felicité, lors qu'on considere celle-ci en general.

La diversité des sentimens des Philosophes sur la nature du bonheur n'est pas au fond si grande qu'elle paroît d'abord. Leur opinion le reduit à celle d'Epicure , qui faisoit consister essentiellement la felicité dans le plaisir; ce qui vous paroîtra très raisonnable , pourveu que vous separez un plaisir pur, noble , delicat , durable , assuré, de la volupté des sens, qui a des caracteres tout opposés à ceux-là , & que vous distinguiés entre le bonheur & ses fondemens , ce qu'il a plu aux hommes de confondre ,

pour avoir le plaisir de se contredire à la faveur d'un mal entendu. Car quand Boëce définit la félicité, l'absence de tous les maux & la possession de tous les biens, il faut remarquer qu'il définit la félicité entière & parfaite, & non un bonheur incomplet & defectueux; & d'ailleurs que c'est définir la félicité par ses fondemens. L'absence des maux est nécessaire pour nous empêcher d'être misérables : mais ce n'est pas elle qui nous rend heureux. La possession des biens est le fondement de nôtre bonheur : mais ce n'est pas le bonheur même ; car que seroit ce si les ayant en nôtre puissance, nous n'en avions pas le sentiment ? Ce fol d'Athenes qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient au Pyrée luy appartenoient, goûtoit le bonheur des richesses sans les posséder ; & peut-être que ceux à qui ces vaisseaux appartenoient véritablement, les possé-

se-

fedoient fans en avoir de plaisir , empoisonnés par leur insatiable avidité , ou affligés par les inquietudes qui accompagnent infailliblement la possession des biens temporels : ce n'est donc point à parler generalement la possession ; mais le sentiment des biens qu'on possède , qui fait nôtre bonheur.

Ainsi lors qu'Aristote fait consister la felicité dans la connoissance & dans l'amour du Souverain bien , il a aparemment entendu definir le bonheur par ses fondemens. Autrement il se seroit grossierement trompé , puis que si vous separiés le plaisir de cette connoissance & de cet amour , vous verriés qu'il vous faut encore quelque chose pour être heureux , qu'au contraire si par la pensée vous joignés une douleur vive & durable à cette connoissance & à cet amour , vous concevés que nous ne laisserons pas d'être misérables.

Les Stoïciens qui ont creu que le bonheur consistoit dans la possession de la sagesse, n'ont pas été si insensés que de s'imaginer qu'il falût separer de l'idée du bonheur, la satisfaction que cette sagesse leur inspiroit. Leur joye venoit de l'yvresse de leur ame qui s'aplaudissoit d'une fermeté qu'elle n'avoit point.

*Felix qui posuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile Fatum
Subiecit pedibus, strepitumque Acherantis
Avari.*

Tous les hommes en general conviennent necessairement de ce principe, & je ne say pas pourquoy l'Ecole les fait combattre à cet égard. L'avare ne se repaît que de l'esperance de jouir de ses richesses, c'est à dire de sentir le plaisir qu'il y a à les posseder; il est vray qu'il n'en use point: mais c'est que son plaisir est de les reserrer, c'est pour luy le sentiment de leur possession.

session. L'ambitieux ne cherche les dignités que par le plaisir d'être élevé au dessus des autres : & le vindicatif ne se vengeroit point , s'il n'espéroit de trouver sa satisfaction dans la vengeance.

Il ne faut point opposer à cette maxime qui est certaine , la Morale & la Religion de Jesus-Christ. Car Jesus-Christ n'est point venu pour anéantir la nature : mais pour la perfectionner. Il ne nous fait point renoncer à l'amour du plaisir : mais il nous propose des plaisirs plus purs , plus nobles , plus spirituels , plus assurés , plus durables , que ceux que le monde nous promettoit : & lors qu'il définit le bonheur ; *c'est ici la vie éternelle de te connoître seul vray Dieu , & celui que tu as envoyé Jesus-Christ* , il définit la félicité par ses sources. Car d'ailleurs il fait bien que la félicité consiste essentiellement dans une joye & des plaisirs inéfinies. Car c'est un festin

tin, un vin nouveau, un fleuve de delices, des torrens de paix & de joye &c. expressions qui sous l'emblème des voluptés temporelles, nous font comprendre les voluptés éternelles du Paradis.

L'idée que les hommes ont du bonheur vient assurément du sentiment que les hommes ont du plaisir. Le vicieux cherche les plaisirs de l'intemperance, ceux de la vaine gloire, ceux de la vengeance, ceux de l'ambition. Un homme vertueux au contraire cherche les plaisirs de la vertu, comme les plaisirs de la moderation, ceux de la beneficence, ceux de la temperance, ceux de la conscience & de la pieté.

Un homme qui prétendrait tellement dessécher la vertu qu'il ne luy laissât aucun sentiment de joye & de plaisir, ne ferait assurément que rebuter nôtre cœur; & la vertu auroit nôtre estime sans avoir nôtre attachement.

J'avoüe

J'avoüe qu'un même plaisir ne plait point à tous. Les uns sont pour le plaisir grossier. Les autres pour le plaisir delicat. Les uns pour le plaisir vif ; les autres pour le plaisir durable : les uns pour le plaisir des sens & les autres pour le plaisir de l'esprit, les uns pour le plaisir de sentiment, & les autres pour le plaisir de reflexion : mais tous sans exception sont pour le plaisir.

Difons de même que les hommes conviennent tous dans le desir general qu'ils ont d'être heureux, Ils peuvent renoncer à toutes leurs affections : mais ils ne renonceront jamais à cette inclination qui est la source des autres. C'est le bonheur qu'ont en veüe les pauvres & les riches, les jeunes & les vieux, les avars & les liberaux, les temperans & les voluptueux ; & ce bonheur c'est le plaisir qui est dans leur idée, plaisir qui diversifié en
une

330 L'ART DE SE
une infinité de manieres, fait aussi
la prodigieuse variété de nos pas-
sions & de nos attachemens.

Le dérèglement consiste en ce
que les hommes veulent sentir le
bonheur avant que de l'acquérir.
Ils n'attendent point la raison qui
les dirigeroit pour être heureux. Ils
commencent par vouloir le posse-
der ; cela veut dire qu'ils ne con-
tent que le plaisir qu'ils sentent ac-
tuellement. Disciples des sens, ils
ne manquent point de gens qui les
instruisent dans l'art des voluptés &
qui leur disent,

Martial. *Non est, mihi crede, Sapientis, dicere vivam.*
lib. 1. *Sera nimis vita est crastina, vive hodie.*
Epig.

Il ne faut pas s'étonner que des
hommes élevés dans le Paganisme
n'aient point connu d'autre bien
que le bien present, & qu'ils aient
conseillé aux hommes de se hâter de
goûter le plaisir qui se presente, de
peur de le perdre en le differant ;
mais il y a quelque chose d'éton-
nant

CONNOÎTRE SOY-MEME. 331
nant que ceux qui connoissent l'Eternité, soient capables du même dérèglement.

Le plaisir pour composer nôtre bonheur doit avoir d'autres caractères. Il doit être premierement spirituel. Un homme qui goûte le plaisir dans le corps, peut il être heureux, si son ame est remplie dans ce même moment de remors, de crainte & de tristesse? En second lieu il doit être durable. Les plaisirs momentanées sont plus propres à nous rendre malheureux qu'à faire nôtre félicité, parce que le sentiment en dure peu, & qu'ils nous laissent un regret durable.

Et certainement la durée est si essentielle au bonheur de l'homme que j'oserais dire, que la félicité même du Paradis seroit peu de chose, s'il étoit possible qu'elle ne durât qu'un instant, & que la félicité du monde seroit quelque chose, s'il étoit possible qu'elle durât toujours.

Car

Car la premiere quelque grande qu'elle soit, seroit absorbée par l'affreuse pensée que nous allons perdre ce qui nous cause une joye infinie, la seconde seroit soutenüe par une esperance qui entassant un nombre infini de siecles nous feroit trouver dans la durée des biens ce que nous ne trouverions point dans leur qualité.

Rien n'est plus beau dans la speculation que cette description qu'un Poëte Latin foit du bonheur de la vie.

Martial.
lib. 10.
Epigr.

*Res non parva labore, sed relictæ,
Non ingratus, ager, focus perennis,
Lis numquam, toga rara, mens quieta,
Vires ingenuæ, salubre corpus,
Prudens simplicitas, pares amici,
Convictus facilis, sine arte mensa,
Nox non ebria sed soluta curis,
Non tristis thorax attamen pudicus,
Somnus qui faciat breves tenebras,
Quod sis, esse velis, nihilque malis,
Summum nec metuas diem, nec optes.*

Mais quoy que cette definition de la felicité paroisse si raisonnable qu'elle

qu'elle semble dictée par la bouche de la Sagesse elle-même , cependant il ne faut qu'avoir une connoissance mediocre du cœur de l'homme & de l'état naturel de sa condition , pour voir qu'elle pèche à plusieurs égars.

Premierement elle est composée de biens qui ne sont pas en nôtre puissance pour la plus part , tels sont , *res non paria labore , sed relictâ ; non ingratus ager , focus perennis , lis nunquam , vires ingenue , salubre corpus , somnus qui faciat breves umbras*. Car personne ne peut se donner du bien , & faire que ce bien luy vienne de pere en fils , ni rendre ses champs fertiles , ni s'empêcher d'avoir quelque different avec des personnes injustes , & il ne dépend point de nous de bien dormir , ni d'avoir un corps sain & vigoureux ; & cependant il semble que la nature elle-même nous aprenne qu'il dépend en quelque sorte de nous , de nous rendre heu-

Y

reux.

334. L'ART DE SE
reux. Car pourquoy auroit elle
gravé dans l'ame de tous les hom-
mes le desir du bonheur, s'ils n'é-
toient point capables de parvenir à
cette fin? mais en cela les hommes
se trompent pour ne pas entendre un
double langage que la nature leur
tient à cet égard. Car d'un côté en
leur faisant voir qu'ils sont privés de
tant de biens qu'ils desirent naturel-
lement lesquels ne sont pas en leur
puissance, elle leur dit bien claire-
ment que le bonheur n'est point en
eux mêmes, & de l'autre en leur in-
spirant le desir du bonheur si naturel-
lement qu'ils ne s'en défont jamais
en quelque état qu'ils se trouvent,
elle leur apprend qu'ils peuvent nean-
moins l'obtenir.

Mais pour revenir à notre Poëte,
j'ajouteray que cette description
de la felicité, n'est point compo-
sée d'objets assez nobles. Cer-
tainement peu s'en faut qu'elle ne
convienne aux bestes, desquelles on
peut

peut dire sans se tromper que leurs biens sont des biens de succession, & non des richesses acquies par un grand travail, que la terre est pour elles très féconde, qu'elles ne manquent point d'habits qui leur sont convenables & faits par la main de la nature, que la force, la santé & le sommeil ne leur manquent point, que leur simplicité est prudente, & qu'encore qu'elles ne paroissent pas capables de reflexion, on les voit très habiles & très sages dans la sphere des objets qu'elles doivent connoître pour leur intérêt, c'est à dire pour leur propagation ou pour leur conservation, que leur vie est douce & tranquille, qu'elles vivent sans chagrin & sans inquiétude, que leurs voluptés ne sont point mêlées de soupçons & de jalousie, que les procès ne les tourmentent gueres; & ce qui est plus considérable qu'elles sont contentes de leur état, & qu'elles ne desirent, ni ne crai-

gnent la mort. Les bestes jouissent donc à peu près du bonheur que l'on nous represente comme le plus parfait de tous. He! quoy donc est-ce pour nous un si grand malheur de naître capables de raison, que la qualité de raisonnable nous empêche de prétendre à celle d'heureux, que le degré de nôtre perfection fasse le degré de nôtre misere, que les bestes soient heureuses de n'être point hommes, & que les hommes soient misérables de n'être point bestes? Certainement il n'y a aucune aparence que cela soit. La nature est trop sage dans toutes les autres choses pour l'être si peu dans celle-ci, & à moins que les hommes ne veuillent se dégrader eux mêmes, & n'entreprennent de flétrir l'excellence de leur nature, il faut qu'ils demeurent d'accord qu'il y a un Souverain bien, qui se peut trouver, & qui ne trompe point nos desirs: mais qui ne se trouve

trouve point dans les objets de cette vie, & qui trompera toujours nôtre cupidité.)

Il faut ajouter encore que les plus beaux traits de cette description, que le Poëte fait de la felicité des hommes, sont contradictoires. Car si l'on est heureux jusqu'au point d'être satisfait de son état & de n'en point desirer un meilleur, comment peut-on ne pas craindre la mort, qui est le terme fatal de cette felicité? Et si ce que l'on quitte par la mort, est si peu de chose qu'on ne desire & qu'on ne craint point de mourir, comment est-ce que l'on peut être satisfait de sa condition? Cet homme parloit bien à son aise. Il luy sembloit ne rien dire dans ces vers,

*Quod sis, esse velis, nihilque malis,
Summum nec metuas diem, nec optes.*

C'est la pierre Philosophale dans
Y 3 la

la Morale qu'un homme qui est content de sa condition & qui ne craint point la mort. Outre que ces idées se détruissent, elles anéantissent la nature de l'homme, qui s'ayme nécessairement & qui s'ayme sans bornes, comme nous l'avons déjà vu. Il n'ayme point le bonheur avec médiocrité, & par conséquent il ne sauroit être content jusqu'à ce qu'il ait obtenu le bien infini. Il craint souverainement la misère, & par conséquent il ne sauroit cesser de craindre jusqu'à ce qu'il soit assuré de son immortalité.

Il est certain encore qu'un des plus grands défauts de la félicité que les hommes recherchent, ou de cette volupté après laquelle ils courent avec tant d'ardeur, c'est qu'elle est incertaine dans ses fondemens. Il dépend de mille causes qui ne sont point en votre puissance de vous la procurer, ou de vous l'ôter.

Quel

Quel fond pouvés vous faire sur la santé d'un corps, que tout menace de ruine; & quelle tranquillité pouvés vous avoir à cet égard, si la mort se trouve partout, dans les alimens qui le font vivre, dans l'air qu'il respire; dans le souffle d'un malade qu'il voit, dans un insecte qui le pique, dans une infinité de causes secretes que nous ne pouvons ni prévenir ni éviter? Qui m'assurera la possession de mes richesses? Qui me répondra de la conservation des personnes qui me sont agréables? Qui mettra à couvert moy & les choses qui m'appartiennent, des accidens si ordinaires dans la société?

Le quatrième défaut de cette félicité humaine, c'est que non-seulement elle est corruptible: mais encore momentanée. Elle ne dure point autant que nôtre vie, il s'en faut beaucoup. Le sommeil pendant lequel nous sommes sans sen-

timent, en emporte une bonne partie. Elle ne subsiste point aussi long-temps que cette moitié de notre vie que nous passons dans le reveil & dans la reflexion. Car nous ne sommes pas toujours occupés à goûter le plaisir. Je diray bien davantage, elle ne dure point autant que la présence des objets, qui la faisoient naître. Le plaisir ne dure que dans ce passage qui dure si peu de la privation à la jouissance. On a quelque joye à aquerir, mais ce plaisir se perd dès qu'on a aquis. Les plus grands biens du monde quand on les a possedés deux jours, ne nous touchent guere. Il semble que la felicité à cet égard ne consiste que dans la satisfaction du desir, qui ne vous rend heureux, ni quand il vit, ni quand il est mort : mais dans l'instant qu'il s'éteint. La nature si sage en toutes choses a voulu nous apprendre que ce bien ne doit pas être negligé,

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 341
gé, puis qu'elle a attaché de la joye
à son acquisition : mais elle a vou-
lu nous apprendre que ce bien ne
doit point faire l'aquiescement de
nos ames, puis que ce plaisir s'éva-
nouit, presque aussi-tôt que nous
commençons de le sentir.

Le cinquième défaut de la feli-
cité que les hommes recherchent ,
consiste en ce que leur bonheur est
toujours mêlé de misere. Il ne
leur arrive point de bien qui ne soit
accompagné d'amertume

Impia sub dulci melle venena latent.

Ovid.
lib. 7.

Je ne say même comment il arrive
que la proportion des biens, qui
sont attachés à une condition, est la
proportion des maux qui la sui-
vent.

Metam.

Ut rebus lætis par sit mensura malorum.

Idem
lib. 1.
Eleg.

Le dernier enfin est que cette fe-
licité ne remplit point nôtre ame.
Elle ne répond point à l'ardeur a-

Y 5

vec

vec laquelle nous avons désiré des biens temporels; de sorte que trouvant une extrême disproportion entre le bien que nous avons acquis, & l'ardeur avec laquelle nous l'avons désiré, nous nous trouvons en quelque sorte affamés au milieu même de l'abondance.

Quoy que l'amour de nous mêmes n'ayme point à penser à toutes les choses, qui peuvent luy faire voir la vanité de ses attachemens, il est certain néanmoins qu'il entrevoit tous ces défauts dans la félicité qu'il poursuit. Il sent que le plaisir des sens est plutôt la félicité des bestes que celle de l'homme. Il convient qu'un bonheur pour être solide, devroit être durable. Il ne nie pas qu'un bonheur assuré ne fût préférable à une félicité qui est si incertaine dans ses fondemens. Il sent que pour être heureux, il faudroit que l'homme pût fixer ce plaisir passager, qui ne se trouve que dans l'in-

l'instant de l'acquisition. Il convient que la véritable félicité devroit remplir notre ame.

La droite raison voudroit donc, qu'il cherchât d'autres sources de félicité : mais le plaisir présent qui l'intéresse & qui séduit l'entendement, en l'attachant à ce qui est agreable plutôt qu'à ce qui est vray, ne luy permet point de prendre ce parti. Ses propres illusions le servent ici à leur ordinaire. Elles viennent prendre la place des qualités qui manquent à l'objet. Ne pouvant se faire dans le monde une félicité qui satisfasse la raison, l'homme se fait à cet égard une raison qui satisfait la volupté. L'esprit préoccupé donne à ces faux biens un caractère qu'ils n'ont point en eux mêmes ; & c'est ici sur tout qu'il faut admirer l'ascendant prodigieux que le cœur a sur l'esprit. Car déguster des verités abstraites & speculatives, ce n'est rien : mais
degui-

déguiser des verités de sentiment & d'experience, c'est là ce qui nous montre mieux que toute autre chose la force de nôtre corruption, & c'est ce que nous allons voir en développant un des plus cachés mysteres de l'amour propre.

CHAP. X.

Où l'on considere les illusions que l'amour propre se fait, pour corriger les défauts qu'il trouve dans le bonheur qu'il recherche.

L'Amour propre sentant que la felicité mondaine est trop grossiere pour satisfaire nôtre esprit, & qu'en effet un bonheur qu'il n'y a que le corps qui sente, ne doit point satisfaire nôtre ame. Il cherche à spiritualiser les voluptés corporelles pour nous tromper, en nous montrant qu'elles satisfont également l'ame & le corps. C'est pour

CONNOÎTRE SOY-MEME. 345
pour cela qu'il a plu à l'amour
propre d'attacher à cette felicité
grosſiere & charnelle la delicareſſe
des ſentimens, l'eſtime de l'eſprit,
& quelque fois les devoirs même
de la Religion, en la concevant
ſpirituelle, glorieuſe & ſacrée.

Car pour le premier qui ne s'é-
tonneroit en voyant ce prodigieux
nombre de penſées, de ſentimens,
de fictions, d'écrits, d'hiftoires
que la volupté des ſens a fait inven-
ter. Aſſemblés tous les livres qui ont
jamais été faits ſur la Morale, qui eſt
la Science de bien vivre, & comparés
les avec ceux qui ont été faits ſur les
plaiſirs de l'intemperance & les
actions qui en dépendent. Vous
trouverés qu'il n'y à point de com-
paraifon à faire entre l'un & l'autre.
A conſiderer ces actions ſous leur
forme naturelle, elles ont une baſſeſſe
qui rebute nôtre orgueil, laquelle
conſiſte dans la conformité vile &
abjecte qu'elles nous font avoir a-
vec

vec les autres animaux. Que fa-
 loit il faire pour les élever & pour
 les rendre dignes de l'homme? il
 falloit les spiritualiser, les donner
 pour objet à la délicatesse de l'es-
 prit, en faire une matière de beaux
 sentimens, inventer là dessus des
 jeux d'imagination, les tourner a-
 greablement par l'éloquence & par
 la poésie; & enfin occuper éternel-
 lement toutes les facultés & tou-
 tes les lumières de l'ame raison-
 nable à faire entrer agreablement dans
 une ame orgueilleuse des plaisirs
 que goûtoit un corps voluptueux.
 Je parle ici selon le préjugé du
 vulgaire; car le corps en soy n'a
 point de sentiment. C'est pour
 cela que l'amour propre a encore
 attaché de l'estime aux plus hon-
 teux abaissemens de la nature hu-
 maine. L'orgueil & la volupté
 sont deux passions qui bien qu'el-
 les viennent d'une même source,
 qui est l'amour propre, ne laissent
 pour-

pourtant point d'avoir quelque
 chose d'opposé. La volupté nous
 fait descendre , au lieu que l'orgueil
 veut nous élever. La première nous
 fait porter l'image des bestes , & la
 seconde l'image du Demon. Aussi
 ces deux passions se combattent elles
 fort souvent dans nôtre cœur ; mais
 ce combat ne peut être agreable à un
 cœur qui voudroit conserver l'un
 & l'autre , & qui est presque égale-
 ment sensible au plaisir & à la gloi-
 re. Il faut les mettre d'acord , & pour
 cela il fait de deux choses l'une , où il
 transporte la volupté dans l'orgueil ,
 ou il transporte l'orgueil dans la vo-
 lupté , s'il m'est permis de m'expri-
 mer de la sorte. Renonçant au plai-
 sir des sens , il cherchera un plus
 grand plaisir à aquérir de l'estime ,
 ainsi voila la volupté dédommée ;
 ou prenant la resolution de se satis-
 faire du côté du plaisir des sens , il at-
 tachera de l'estime à la volupté ; ainsi
 voila l'orgueil consolé de ses pertes.

S'il

S'il n'y avoit eu qu'un seul homme dans cette disposition il n'auroit pas facilement réussi dans son dessein : mais par malheur les hommes se ressemblant, ils s'entendent ; & comme ils ont un penchant semblable, ils s'accordent sans peine à le consacrer.

C'est un ragoût pour le plaisir qui le rend beaucoup plus exquis que la gloire, que l'imagination déréglée des hommes y a attaché : mais l'assaisonnement est encore bien meilleur, lors qu'on regarde ce plaisir, comme un plaisir que la Religion ordonne. Une femme débauchée qui pouvoit persuader dans le Paganisme, qu'elle faisoit l'inclination d'un Dieu, trouvoit dans l'intemperance des plaisirs bien plus sensibles ; & un dévot qui se divertit, ou qui se venge sous des prétextes sacrés trouve dans la volupté un sel plus piquant & plus agreable que la volupté même.

Ainsi

Ainsi on peut distinguer deux parties dans la félicité humaine dont nous parlons , une partie grossière & sensible qui en est comme le corps ; & une partie plus déliée & plus délicate , que nous nommerons son esprit. Il est certain que comme tous les sentimens de plaisir & de joye que nous avons dans le monde grossissent le corps de cette félicité ; toutes les illusions que l'amour propre nous fait sur ce sujet , pour nous la faire paroître ou raisonnable , ou glorieuse , ou sacrée , tous les faux discours des hommes , qui parlent éternellement des objets de leur cupidité , toutes les mauvaises idées de l'éducation , qui à cet égard nous trompe en une infinité de manieres , toutes les mauvaises lectures , toutes les études qui s'écartent de la piété , mille préjugés , mille maximes faussement établies servent à en augmenter l'esprit , & à faire entrer

Z

cette

cette vaine félicité dans la plus haute partie de notre ame par l'estime , comme elle étoit déjà entrée dans la plus basse par le sentiment.

C'est ainsi que l'amour propre prend ses mesures contre le premier défaut qu'il entrevoit dans sa prétendue félicité. Mais ce n'est pas en cela seulement qu'elle se trouve defectueuse. Elle est encore si mêlée qu'elle nous rend plutôt misérables que heureux , & c'est en cela que l'amour propre ayme encore à se faire illusion. Car appréhendant que la forte attention que nous ferons sur les défauts des biens du monde , sur les incommodités & sur les miseres qui les accompagnent , ne nous desabuse à cet égard , il détourne notre considération de tout ce qui est le plus capable de nous faire sentir cette misere , qui accompagne les biens du monde. La chose est un peu difficile ; car comment se mettre au dessus des preuves de senti-

sentiment? mais cela n'empêche point que nous n'y réussissions par l'extreme desir que nous avons de nous tromper agreablement.

Pour bien comprendre cela, il faut sçavoir que comme le present quelque doux qu'il nous paroisse, & quelque inclination que nous ayons de sacrifier tout pour luy, paroît néanmoins trop court & trop borné à une ame, qui ayme à s'étendre & à s'agrandir par imagination, elle fait entrer presque toujours le passé & l'avenir dans l'idée de nôtre condition; non le passé & l'avenir tels qu'ils sont dans la verité: mais le passé & l'avenir tels que nôtre ame les souhaite. Nôtre état nous paroît donc un amas de biens qui nous suivent, & qui nous précédent. Par le souvenir des plaisirs que nous avons eûs, nous nous rendons le passé present, & par les idées des biens que nous espérons d'avoir dans le monde,

nous anticipons sur l'avenir. Si nous portions sur toutes ces différences du temps une vue droite, nous trouverions dans le passé ce que nous trouvons dans le présent, c'est à dire des biens mêlés de beaucoup d'amertume. Car le bien que nous avons possédé n'a pas été plus pur que celui que nous possédons, & celui que nous posséderons n'est pas différent de celui que nous avons possédé : mais comme l'ame n'ayme à penser qu'à ce qui luy plaît, il arrive qu'elle retient les idées du bien qu'elle a possédé, parce que ces idées sont agréables, & qu'elle perd les idées du mal qui a été mêlé à ce bien, parce que ces idées ont quelque chose de triste, à moins que le mal passé nous tenant désormais lieu de bien, parce que nous en sommes délivrés, il ne peigne aussi une idée agréable dans notre esprit. A l'égard de l'avenir, nous ne le connaissons que par l'esperance. Or
l'cf.

l'esperance a le bien pour objet & point du tout le mal. Le passé & l'avenir, dont l'un n'est plus & l'autre n'est pas encore, tenant un grand espace dans nôtre imagination & se presentant toujours avec ce qu'ils ont d'agreable & jamais avec ce qu'ils ont de facheux, il ne faut pas s'étonner, s'il se forme peu à peu une idée lumineuse de nôtre bonheur, qui a bien de la peine à être détruite par le sentiment de nôtre misere. Nos joyes passées subsistent encore. Les applaudissemens dont on a recompensé nôtre merite nous paroissent réellement présens, parce que l'orgueil les a vivement peints dans nôtre imagination. Et que seroit-ce si nous pouvions ajouter tels avantages que nous n'avons pas encore à ceux que nous possedons déjà, & si nous obtenions la fortune de ceux qui font l'objet de nôtre envie. Ainsi par un second déreglement de nôtre imagi-

nation qui a la même source que le premier, nous nous faisons une idée de ces biens, qui étant en la puissance d'autrui, sont devenus des objets de notre cupidité, une idée agreable & flatteuse, parce que nous voyons ce qu'ils ont de brillant, & que nous ne pouvons voir toutes les peines qui les accompagnent. De sorte que l'idée de notre état, & l'idée de l'état des autres hommes, les images agreables du passé, mille espérances qui ont pour objet certain les incertitudes de l'avenir frappent notre esprit incessamment, au lieu que les maux de l'avenir ne se font sentir que de temps en temps, il ne faut pas s'étonner si l'ame s'enyvre, & si mille expériences ne peuvent la faire revenir de ses illusions.

Cet aveuglement va jusqu'à blesser regarder quelque-fois cette félicité de chair & de sang comme ayant des fondemens assurés. Nous a-

vons

vons une preuve de cette vérité dans le langage de cet homme que le fils de Dieu représente comme se repaissant des idées certaines d'un bonheur qui devoit luy être bientôt ravi. *Mon ame, disoit-il, mange & bois, fais bonne chere. Nous avons des biens amassés pour plusieurs années. C'est ainsi qu'il parle lors qu'il entend une voix terrible qui luy dit. Insensé ton ame te sera redemandée cette propre nuit ; & alors les biens que tu avois amassés, à qui seront-ils ?*

Mais enfin l'homme n'est point si aveugle qu'il n'entrevoye la fin de cette félicité dont il est comme enchanté, il fait que le monde ne fera pas toujours son bonheur, puis qu'il est composé d'objets corruptibles, & il n'ignore pas qu'il ne sera pas toujours en état de goûter les plaisirs du monde, puis qu'il n'est pas immortel. Au défaut de cette perpétuité de sentiment, qu'il ne

356 L'ART DE SE
sauroit obtenir , il cherche à per-
petüer sa memoire. Il sauve ainsi
ce qu'il peut du naufrage : mais ce
qu'il sauve ne merite pas le soin
qu'il en prend. Car qu'est-ce que
la gloire de l'homme après sa mort ?
C'est dit un Ancien , un bon vent
après le naufrage ; & certes rien
n'est plus vain que tous les moyens
que l'amour propre a inventés pour
perpetüer sa gloire. Les urnes ,
les tombeaux , les Pyramides , les
Mausolées , les theatres , les tem-
ples , les villes baties à la memoire
des hommes illustres , la poësie &
l'éloquence , l'art des Peintres &
des Sculpteurs occupés à conser-
ver quelques idées de leur vertu
ou quelques traits de leur visage ,
ne peuvent éviter la destinée des
choses corruptibles , & comme ces
choses ne peuvent se perpetüer el-
les mêmes , elles sont incapables
d'éterniser ceux qu'elles ont pour
objet. Ce ne seroit là que perpe-
tüer

CONNOÎTRE SOY-MEME. 357
tuer les ombres , & comment perpe-
tueront-ils le sentiment ?

Nos quoque flornimus, sed flos fuit ille caducus.

Je ne say si l'on seroit plus dé-
raisonnable, quand par l'effort de ses
desirs on viendroit à douter de sa
mortalité, qu'on l'est lors que par la
seduction de son cœur on cherche
une si vaine immortalité. Je say bien
que personne ne nie serieusement
qu'il ne doive mourir : mais je ne say
aussi si personne se dit serieusement à
soy-même qu'il moura. Car quoy
que ces deux termes ayent un trop
véritable raport, personne ne les veut
unir, & si on les regarde, c'est assu-
rément dans une vie qui les deta-
che l'un de l'autre. Nous consi-
derons la mort sans nous conside-
rer, nous nous considerons sans con-
siderer la mort : mais nous n'aymons
pas à nous représenter par l'idée de
la mort ; & rien au monde, qu'on
en croye ce qu'on voudra, n'est plus

Z 5

rare

rare ni plus pénible à notre cœur, que l'assemblage de ces deux idées, l'est, dans notre imagination.

Ce n'est pas tout encore. L'amour propre entreprend en quelque sorte de fixer le plaisir que l'acquisition des biens temporels nous donne. C'est dans ce dessein qu'il cherche de jouir souvent du bien qu'il possède, soit par la pensée en se représentant le plus souvent & le plus vivement qu'il luy est possible, quels sont les avantages qu'il a acquis par là, soit en cherchant de nouvelles manières de goûter le plaisir auquel il s'est accoutumé. Ce fut une grande extravagance à Caligula de proposer de faire son cheval Consul, & de le faire emmener devant le Senat revêtu des ornemens Consulaires, & les faisceaux de verges marchant devant luy : mais cette extravagance qui blesse tant l'esprit, avoit ses plaisirs pour un cœur, qui étant accoutumé à la

puif.

puissance souveraine, & ne la sentant presque plus, trouva le moyen de luy donner un air de nouveauté par la singularité de ses goûts & la bizarrerie de ses caprices. Caligula dans sa folie avoit le plaisir de voir par là combien les autres hommes luy étoient soumis.

Enfin l'amour propre qui sembleroit devoir être abusé de l'idée excessive qu'il a conçu des biens temporels, lors qu'il voit le vuide qu'ils laissent dans notre cœur, se fait encore illusion à cet égard. Car voyant qu'il ne peut être heureux par cette mesure de biens temporels qu'il a acquis, il se préoccupe de la pensée qu'il trouvera dans la quantité, le bonheur qu'il ne trouve point dans la qualité de ces avantages. Ainsi un homme riche qui devoit se desabuser de la vanité des richesses par l'expérience qu'il en fait, se persuade qu'il sera heureux, lors qu'il sera plus

plus riche qu'il n'est à present ; & comme les degrés de la prospérité temporelle ne sont point limités, il ne faut pas s'étonner si dans quelque état qu'il se trouve, il forme toujours de nouveaux desirs.

Et parce que notre ame entrevoit que les avantages du monde sont moins considérables par leur être réel que par leur être imaginaire, elle a l'adresse de se tromper encore sur ce sujet ; elle cherche l'estime des autres, & de passer pour heureuse dans l'esprit de la multitude, pour se servir ensuite de cette estime à se tromper elle même, & se persuader son bonheur sur la foy de ceux qui ne nous connoissent point. C'est un agreable objet à un Grand de se voir suivi par une foule avide & interessée de gens, qui marquent assés par leurs empressemens l'état qu'ils font de la grandeur. Cela luy persuade qu'il ne s'est point trompé dans la
pen.

pensée qu'il a eu qu'il seroit heureux par ce qui l'élevroit au dessus des autres hommes ; & si l'experience interieure qu'il fait de son état ne s'accorde point avec cette pensée , il suspend ces tristes reflexions de son esprit, & il se dit à luy même, que tant de personnes qui l'estiment heureux , peuvent se tromper , & il se resout d'être satisfait de sa condition en depit de tout le sentiment & de toutes les experiences de sa misere.

Je say bien neanmoins qu'il arrive souvent que les hommes rebutés par quelque danger ou par quelque disgrâce presente , qui fait une vive & profonde impression dans leur cœur , se dégoutent de leur condition & portent envie à celle des autres : mais ce dégout ne dure pas bien long-temps. Il se dissipe avec l'objet qui l'a fait naître, & comme les idées agreables prennent ensuite la place des tristes idées
qui

qui avoient frappé notre ame, & l'a-
voient comme blessée entrant impe-
tueusement dans notre esprit, alors
nous ne voyons que le beau de nô-
tre condition; & nous reprenons
nos premiers desseins. C'est ce
qu'un des plus agreables esprits du
siecle d'Auguste a exprimé avec
beaucoup de naïveté & de grace
dans une de ces Odes.

*Qui fit Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem,
Sed ratio dederit, seu fors objicerit, illa
Contentus vivat, laudet diversa sequentes?
O fortunati Mercatores, gravis annis
Miles ait, multo jam fractus membra labore.
Contra Mercator, novem jactantibus austris:
Militia est patier; quidenim? concurritur: hora
Memento cita mors venit, aut victoria laeta.
Agricolam laudat juris, legumque peritus
Sub galli cantu consultor ubi ostia pulsant.
Ille datis vadibus, qui rure extractus in urbem est,
Solos felices viventes clamat in urbe.*

Et certainement il ne faudroit
pas s'étonner beaucoup que la con-
dition des autres parût ordinaire-
ment plus heureuse que la nôtre à
notre amour propre, puis que nous
sen-

sentons nos maux & ne sentons point les leurs, & que leurs biens se montrent à nous sans mélange, parce que nous ne voyons que le dehors de leur condition. Mais enfin que ce soit l'idée des avantages temporels que nous possédons, ou l'image des biens que les autres possèdent qui nous préoccupe si avantageusement en faveur des biens du monde, il est certain que nous en avons une idée excessive, & que c'est là ce que les hommes regardent ordinairement comme leur Souverain bien.

Car pour cela il n'est pas nécessaire que notre esprit juge expressément & distinctement que le monde est le Souverain bien; ni que notre bouche prononce ces mêmes paroles. L'homme est naturellement trop glorieux pour aymer à penser ou à dire des absurdités trop sensibles, mais il aime assés le monde pour le dire du cœur, s'il ne le dit point de l'esprit.

Mais

Mais il fera bon de continuer à considérer les inclinations les plus générales de notre cœur, qui coulent de l'amour que nous avons pour nous mêmes. Car il nous sera facile de connoître les ruisseaux, quand nous aurons bien découvert les sources.

CHAP. XI.

Où l'on continue à considérer les inclinations générales de l'amour de nous mêmes, du desir de la perfection.

LEs deux biens généraux que l'homme souhaite naturellement sont le bonheur & la perfection : mais il ne les souhaite qu'avec quelque subordination & quelque dépendance. Car il ne souhaite point le bonheur pour la perfection : mais il souhaite la perfection pour le bonheur.

L'hom-

L'homme ne sauroit être bien satisfait pendant qu'il conserve l'idée de ses défauts. C'est ce qui l'oblige à se les déguiser autant qu'il luy est possible & à s'en défaire, à moins qu'en renonçant à ses défauts, il ne renonce à quelque sorte de plaisir dans lequel il fait consister son bonheur.

Il est vray que comme l'esprit juge toujours en faveur des attachemens du cœur, il nous trompe souvent en confondant les vices avec les vertus, les défauts avec les perfections. En Ethiopie les belles personnes sont les plus noires, en Europe & dans le reste du monde ce sont les plus blanches; il n'est peut être pas si facile qu'on s'imagine de décider, qui sont ceux qui se trompent. Il en est ainsi des qualités de l'ame. La vivacité qui fait une grande partie du mérite le plus éclatant en certains pays, passe en d'autres pour un défaut très essentiel.

A-a

Et

Et certainement rien n'est plus difficile que de faire ce juste discernement des défauts d'avec les perfections au milieu des tenebres & des préjuges qui suivent nôtre corruption. Il ne suffit point pour cela de consulter l'opinion publique, Car les hommes s'accordent souvent à consacrer les foiblesses qui leur sont communes, & quand ils conviennent dans un penchant ils le jugent presque toujours digne d'estime ou du moins de suport. Il y a des païs où l'ivrognerie passe pour le vice d'un malhonête homme; & d'autres où l'on le regarde comme un défaut à la mode, & qui ne fait point un tort essentiel.

Il n'y aura donc point de mal que les hommes suspendent leur jugement sur ce qui s'appelle vice & vertu, perfection & imperfection jusqu'à ce qu'ils aient eu le temps de consulter les veües distinctes de leur esprit, ou la Religion

gion qui est encore une voye plus abregée de connoître les veritables devoirs.

Or pour nous ayder à faire ce discernement, il faut remarquer qu'il y a cette différence entre Dieu & la creature, qu'il n'y a que Dieu qui possedé toutes les perfections, de sorte que l'on puisse affirmer qu'il a tout ce qui peut être connu comme un bien, ou qui merite quelque estime, que s'il ne l'a point formellement, il l'a éminemment. C'est à dire qu'il a ces qualités ou des perfections plus grandes encore, qui répondent à ces qualités.

Mais pour la creature, elle ne peut prétendre qu'à posseder les perfections qui sont deües à son espece. Il n'est pas necessaire qu'un Cerf ait des ailes, c'est assés qu'il ayt la vitesse en partage. Les oiseaux n'ont que faire de nagoires, il suffit qu'ils ayent des ailez pour voler.

Or en ceci les hommes manquent doublement , en ce qu'ils prétendent avoir les perfections , qui ne sont nullement deües à leur espece , & en ce qu'ils renoncent à celles qui leur apartiennent & qui assortissent leurs perfections essentielles ; car ils donnent à leur corps ce qui ne luy apartient pas , & ôtent à leur ame ce qui luy appartient.

Ils veulent perpetüer & répandre le premier. Ils cherchent à luy procurer une espece d'éternité dont il n'est point capable , & une espece de grandeur , ou si vous voulés d'immensité , qui ne sauroit luy convenir.

Mais les hommes manquent encore d'avantage pour ne vouloir point rentrer en eux mêmes , ni considérer ce qu'ils sont naturellement. Comme ils s'imaginent faussement que la qualité d'homme n'enferme que bassesse & que misere, ils ne cherchent

chent guere les perfections qui sont deües à cette qualité generale : mais ils aspirent à sortir de cette commune condition par le secours des biens étrangers, & des relations exterieures qui les distinguent.

Ils ne cherchent plus les perfections deües à l'homme : mais les perfections deües à un Magistrat, à un Artisan, à un Savant, à un Bourgeois, à un Gentilhomme, à un grand Seigneur, & on ne fait plus consister son honneur dans ce qui peut perfectionner la nature humaine & enrichir l'esprit, cette essence immortelle, la vive expression de la Divinité : mais dans ce qui peut nous faire reüssir & exceller dans nôtre profession quelque basse qu'elle soit en soy, ou nous faire remplir dignement dans la société la place, ou nous nous trouvons par les circonstances de nôtre vie.

De là il s'ensuit que les hommes ne considerent les qualités & ne

les traitent de perfections ou de défauts, que selon le rapport qu'elles ont à l'état où ils se supposent, & dans lequel l'amour propre & l'orgueil les fixent pour se faire estimer. Un Savant de profession ne se pique point de bravoure. Un brave se pique rarement de savoir. Dites au premier qu'il manque de courage, il n'en fera que rire. Faites ce reproche au second, vous le remplissés de fureur. C'est que le savoir n'est point dû à un homme de guerre, & que la valeur ne l'est point à un Savant. Cela doit s'entendre lors que l'amour propre se fixe l'un dans la place de Savant & l'autre dans celle de brave; car il arrive assés souvent qu'un homme affecte par orgueil de paroître ce qu'on appelle *omnis homo*, & alors la maxime change avec la supposition.

On ne sauroit dire combien de faux préjugés naissent de cette source

ce

ce. L'injustice, la debauché, la fureur trouvent par là le moyen de se consacrer elles mêmes. Le larcin ordinaire ne s'unit point avec la fortune, & l'état d'un particulier qui se voit pendre ou rompre pour l'avoir commis; c'est donc un défaut & même un défaut lâche & honteux : mais les grands larcins comme la conquête des villes & des provinces assortissent extérieurement la grandeur d'un Potentat, ce sont donc des entreprises heroïques. Il y a de l'horreur & de l'infamie attachées au meurtre ordinaire, qui est sujet à la rigueur des loix, & qui par conséquent ne s'unit point avec l'intérêt des particuliers que ces loix retiennent dans le devoir : mais une guerre injuste qui enferme une infinité de meurtres, & de brigandages n'est, si elle est heureuse, qu'un objet d'estime & d'admiration.

Il ne faut point dire ici comme

A a 4

quel-

quelques-uns , que les injustices se consacrent par leur grandeur , & que l'excès du crime en fait la gloire. Il y auroit de l'excès dans cette pensée : mais on peut dire que cette bizarre inégalité de nos préjugés sur les mêmes choses vient de l'habitude que nous nous sommes faite de ne juger des qualités , que par le rapport qu'elles ont avec l'état de ceux qui les possèdent.

Une femme est deshonorée pour avoir été seduite , & celui qui est l'auteur de cette seduction , en fait le motif de sa vanité. Il y a assurément bien de l'extravagance dans ce préjugé : cependant ce desordre de nos jugemens est fondé sur la maxime que nous avons établie. On conçoit dans le monde que les hommes ont mille endroits pour se faire valoir. Toutes les sources de la gloire leur sont ouvertes. Une femme est bornée à cet égard. Elle ne peut ni gouverner les Etats ,
ni

ni commander les armées, ni reussir dans les arts, & dans les sciences, du moins ordinairement & les exemples du contraire sont trop rares pour tirer à consequence: mais elle peut être honnête femme, c'est pourquoy rien ne fait plus d'honneur à une femme que la chasteté. L'Empire de la beauté qui dans le monde fait aussi l'honneur des femmes, ne sauroit faire celuy d'un homme qui est naturellement destiné à autre chose qu'à se faire aymer. Il arrive même quelque fois qu'un vice bien placé passe pour une grande vertu, & qu'une vertu mal placée passe pour un très grand défaut. La prodigalité sied bien à Alexander qui maître du monde en possède les trefors. L'œconomie convient à Hannibal qui ne fait subsister ses armées que par miracle, enfermé comme il est de tous côtés en Italie. La cruauté même qui luy siéroit mal en un autre temps,

374 L'ART DE SE
convient à l'état où il se trouve.

Au reste, comme il arrive que le bon sens, la prudence, la probité, l'exactitude à tenir sa parole &c. sont des qualités qui conviennent à toute sorte d'états & de conditions, il ne faut pas s'étonner si presque tous les hommes s'en piquent également. Ils ne recherchent point ces vertus comme étant dignes de l'homme : mais comme assortissant fort bien l'état où ils se trouvent, & convenant à leurs intérêts.

Ils cherchent à avoir effectivement du jugement & de la prudence, parce que c'est la réalité & non les simples apparences de ces vertus qui leur est utile : mais ils se contentent ordinairement de paroître gens de probité, parce que les apparences de la bonne foy leur sont plus utiles, comme ils s'imaginent, que la véritable possession de cette vertu.

On a raison de hair l'hypocrisie
&

& de s'emporter contre cette imposture du vice, qui semble vouloir imposer à Dieu & aux hommes par un trafic execrable d'aparences & de dehors étudiés : mais il faut avouer les choses comme elle sont, l'hypocrisie est un vice qui paroît commun à tous les hommes. Ils s'étudient tous à paroître dans le jour qui peut leur être le plus avantageux.

C'est une erreur de s'imaginer qu'il n'y ayt que des hypocrites de devotion, il y a des hypocrites d'honneur, de fermeté, de bravoure, de liberalité. Et on en voit plus qui se contrefont dans le monde, qu'il n'y en a qui veulent imposer dans l'Eglise.

C'est quelque chose de curieux que de voir deux personnes qui font connoissance, ou qui entrent en commerce, se prendre mutuellement pour les dupes l'un de l'autre, & ne rien dire ni rien faire, qui

qui ne parte du dessein de se tromper. On affecte de la politesse, de la complaisance, de la probité, de l'honneur par delà même ce qu'on en croit avoir.

Tout cela vient assurément d'une veüe trop bornée de l'amour propre, & pour sortir d'erreur, il faut pour ainsi dire retourner sur ses pas, chercher l'homme que l'on a voulu éviter, & prenant pour perfection non ce qui nous distingue : mais ce qui assortit cette égalité naturelle de perfection & d'excellence, que nous avons avec les autres hommes, nous considerer non pas en nous mêmes : mais en Dieu.

Les perfections deües à l'homme mortel sont peu de chose : mais celles de l'homme immortel sont toutes dignes d'admiration. Il n'a que faire d'hypocrisie pour se contrefaire aux yeux des hommes : il n'a qu'à renoncer aux mensonges de

de son orgueil , aux vains préjugés du monde , & aux voiles , qui luy dérobent la veüe de luy même , pour se trouver au dessus même de l'admiration.

Il n'y a point jusqu'aux passions de l'homme qui ne se changent en perfections , lors qu'elles ont leur juste étendue dans l'homme immortel ; & si vous y prenés garde , vous trouverez que la bassesse que l'on conçoit dans ces sentimens de nôtre ame , vient des bornes trop étroites que la cupidité & l'amour propre leur avoient données. Donnés à l'ame tout son essor. Laissez la agir dans son étendue , & vous trouverez que c'est une divine sphere , qui s'augmente toujours à mesure qu'elle approche de Dieu.

CHAP. XII.

*Où l'on traite des vices généraux
qui coulent de l'amour propre, &
premierement de la volupté.*

IL y a trois biens qui attachent
principalement l'amour propre.
Le premier qui se fait sentir & de-
sirer pour l'amour de luy même :
mais qui ne se fait point sentir par
luy même ; c'est l'estime, & le der-
nier qui ne se fait ni sentir ni de-
sirer par luy même, & n'a qu'une
bonté de moyen, pour parler avec
l'école. Ce sont les richesses. Tout
cela est enfermé dans la division
connüe du bien en agréable, hon-
nête & utile. A quoy il faut a-
jouter un quatrième bien qui sem-
ble enfermer tous ceux là, savoir les
dignités, lesquelles selon l'idée
que les hommes en ont, sont un
composé de plaisir, de gloire &
de

de secours pour passer la vie commodément.

L'amour du plaisir est naturel, celui de l'estime est légitime, le désir d'acquiescer des richesses n'a en soy rien de criminel : mais tous ces penchans commencent à porter le nom de vices, dès qu'ils cessent d'être dirigés par la raison.

L'amour propre s'attachant au plaisir contre la raison se nomme volupté. L'amour propre considéré dans l'amour mal réglé de l'estime, porte le nom d'orgueil. L'amour propre ayant pour objet les richesses, & les desirant avec une passion excessive s'appelle avarice. Enfin l'amour propre se portant vers les dignités avec une passion qui choque la raison & la justice se nomme ambition : mais comme les biens du monde se réduisent au plaisir & à la gloire, les déreglemens les plus généraux de l'amour propre se réduisent aussi à la volupté

lupté & à l'orgueil, dont l'examen terminera nos recherches pour le present.

Le plaisir peut être considéré par rapport à l'homme qui a ce sentiment, par rapport à la société, & par rapport à Dieu. Car il est certain qu'il est nécessaire à ces trois égards. C'est par les plaisirs que l'Auteur de la nature a intéressé nôtre ame dans la conservation de nôtre corps. Nous oublierions à reiterer l'usage des alimens, s'ils n'avoient un goût agreable. C'est le plaisir qui nous fait entrer en commerce les uns avec les autres, soit dans la société économique, soit dans la société civile, puis que c'est à ce sentiment qu'on doit l'union des hommes & même la propagation du genre humain. Enfin c'est ce plaisir que nous trouvons à aymer Dieu & à en être aimés, à esperer ses biens, à recevoir ses grâces, & à avoir des sen-
tr-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 381
timens de sa paix & de son amour,
qui fait que nous avons commerce
avec luy.

De là il s'ensuit que le plaisir est
criminel lors qu'il est opposé au
bien de l'homme qui en a le senti-
ment, ou à celuy de la société, ou
au commerce que nous devons avoir
avec Dieu.

On doit mettre dans le premier
rang ces voluptés empoisonnées
qui font acheter aux hommes par
des plaisirs d'un instant de longues
douleurs. Comme la bonté de
Dieu paroît manifestement en ce
qu'il a attaché des sentimens de plai-
sir aux alimens, & aux autres cho-
ses qui se raportent naturellement
à la conservation de nôtre corps,
sa justice se rend aussi très sensible
dans ce rigoureux fleau de l'in-
continence. Mais ce n'est pas seu-
lement la volupté qui afflige le corps
que nous devons regarder comme
étant contraire à l'homme. Nous

Bb

de-

devons faire le même jugement de celle qui affoiblit , ou qui trouble l'esprit.

On doit encore regarder le plaisir comme criminel lors qu'il va ou à detruire la societé, ou à en troubler l'ordre. Telles sont ces voluptés qui sont fondées sur la mauvaise foy & sur l'infidelité , qui établissent dans la societé la confusion de race & d'enfans , & qui sont suivies de soupçons , de défiances , & fort souvent de meurtres & d'attentats sur les loix les plus sacrées & les plus inviolables de la nature.

Enfin on doit regarder comme un plaisir criminel , le plaisir que Dieu défend soit par sa loy naturelle qu'il a donnée à tous les hommes , soit par une loy positive , comme aussi le plaisir qui affoiblit , suspend ou détruit le commerce que nous avons avec luy , en nous rendant trop attachés aux creatures.

Sur ce principe il n'est point difficile

ficile de voir, quel jugement nous devons faire de toutes les especes differentes de la volupté ; ni d'en examiner tous les caracteres. En general comme la nature a établi que la corruption des meilleures choses est toujours la pire , il est certain aussi que plus une sorte de plaisir est necessaire & importante à l'homme dans son usage naturel & bien reglé , plus aussi le mauvais usage de ce plaisir est dange-reux & criminel.

La volupté des yeux , de l'odo-rat & de l'ouïe est peut-être la moindre de toutes ; parce qu'on ne détruit point son être , qu'on ne fait tort à personne , & qu'on n'of-fense point Dieu generalement par-lant , lors qu'on voit des objets agreables , ou qu'on flaire des odeurs exquisés , ou qu'on entend des con-certs melodieux , je dis generale-ment parlant ; parce qu'il y a une infinité de circonstances qui peu-

vent rendre ces plaisirs criminels quelque innocens qu'ils paroissent en eux mêmes. Un homme est criminel d'avoir la passion des spectacles, des senteurs ou de la musique, lors qu'il neglige par là ses affaires, ou qu'il oublie de remplir les devoirs de la société, ou enfin lors que l'usage continuel de ces plaisirs le détourne du commerce spirituel qu'il doit avoir avec Dieu, sans conter qu'il y a plusieurs especes de volupté bien dangereuses qui sont toutes cachées dans cette premiere. On croit quelque fois ne chercher que le plaisir de la veüe dans ses beaux parterres & dans ses magnifiques maisons: & on y cherche le plaisir de l'orgueil & de l'ambition, le disant à peu près ce que ce Roy des Assiriens disoit dans son cœur superbe : *N'est-ce point ici Babilone, la grande Cité que j'ay bâtie par le pouvoir de ma force.*

Il est aisé de concevoir que la volupté qui consiste dans les excès de la bonne chere est beaucoup plus criminelle que celle dont nous venons de parler. Elle ruine la santé de l'homme. Elle abaisse l'esprit le rapellant de ces hautes & sublimes contemplations pour lesquelles il est naturellement fait , à des sentimens qui l'attachent bassement aux tables comme aux sources de son bonheur.

Atque affigit huius divini particulam auræ.

Mais le plaisir de la bonne chere considéré en general , n'est pas à beaucoup près si criminel que celui de l'yvrognerie , qui non seulement ruine la santé & abaisse l'esprit : mais qui trouble nôtre raison & nous prive pendant un certain temps du glorieux caractère de creatures raisonnables. Par cette dangereuse volupté l'homme met sa raison en engagement, & se rend

responsable de toutes les fautes que cette perte peut luy faire commettre ; desorte que comme il n'en est point dont cette perte ne peut être suivie , il n'y a point de vice aussi qui ne soit en quelque sorte compris dans l'yvrognerie.

La volupté de l'amour ne produit pas des desordres tout à fait si sensibles : mais cependant on ne peut point dire qu'elle soit d'une consequence moins dangereuse. L'amour est une espee d'yvresse pour l'esprit & le cœur d'une personne, qui s'abandonne à cette passion ; c'est l'yvresse de l'ame comme l'autre est l'yvresse du corps.

Le premier tombe dans une extravagance qui frappe les yeux de tout le monde , & le dernier extravague quoy qu'il paroisse avoir l'usage de la raison. D'ailleurs le premier renonce seulement à l'usage de la raison ; au lieu que celui-cy renonce à son esprit & à son cœur

cœur en même temps. J'avoüe néanmoins que jusqu'ici le déreglement de l'yvrognerie est beaucoup plus sensible & peut-être plus grand en effet.

Mais quand vous venés à considérer ces deux passions dans l'opposition qu'elles ont au bien de la société & au commerce que nous devons avoir avec Dieu, vous trouvez que l'amour déreglé est en quelque sorte plus criminel que l'yvrognerie, parce que celle-ci ne nous cause qu'un desordre passager, au lieu que celui-là est suivi d'un déreglement durable. L'amour est d'ailleurs plus souvent une source d'homicide que le vin. L'yvrognerie est sincère : mais l'amour est composé essentiellement d'artifice & d'infidélité. Enfin l'yvrognerie est une courte fureur qui nous ôte à Dieu pour nous faire être à nos passions : mais l'amour illicite est une idolâtrie.

L'amour propre ne s'attache pas seulement à la recherche des voluptés corporelles : mais il les mêle en une infinité de manieres, qui en rehaussent le goût & en augmentent le sentiment. La plus part des arts sont des ministres de la volupté, occupés à mêler les couleurs pour le plaisir de la veüe, les odeurs & les essences pour plaire à l'odorat, les instrumens, les tons & les sons agreables & harmonieux pour flater l'oreille. On fait des mélanges voluptueux de couleurs, de sons, d'odeurs ; on s'en sert pour rehausser le plaisir de la bonne chere, & on employe celle-cy avec tous ces autres objets agreables pour accompagner les plaisirs encore plus criminels. Et ce plaisir des sens est si considerable aux hommes que lors qu'ils veulent se faire estimer & considerer les uns les autres, ils cherchent le moyen de flater les sens de ceux qui les approchent

chent. Ils aiment les parures riches & brillantes pour plaire aux yeux, les essences pour flater l'odorat, d'avoir la voix belle, ou de savoir jouer des instrumens pour donner du plaisir à l'oreille. Tout cela entre dans l'estime que les hommes ont les uns pour les autres. On confond les voluptés avec les perfections, & l'excellence ne se trouve que dans ce qui nous divertit.

Quoy que cette volupté paroisse d'autant plus criminelle qu'elle occupe d'avantage nôtre ame, & d'autant plus dangereuse qu'elle est plus commune entre les hommes, j'avoüe néanmoins que je ne suis point du sentiment de ceux, qui par des subtilités & des spéculations raffinées semblent vouloir nous contester l'usage legitime & naturel des creatures, & qui s'imaginent ou que tous les plaisirs sont criminels, ou qu'on n'en peut goûter aucun sans crime à moins qu'on n'ayt l'inten-

390 L'ART DE SE
tion expresse dans ce moment de le
raporter à la gloire de Dieu. Il y a
de l'excès dans cette pensée , y ayant
une infinité d'occasions où nous
prenons des divertissemens hon-
nêtes sans que nous y trouvions au-
cun raport avec la gloire de Dieu.
Il suffit donc que nous en usions a-
vec reconnoissance & actions de
graces pour le Createur , sans vou-
loir spiritualiser & consacrer des
choses qui ne sont point suscepti-
bles de ce raffinement.

CHAP. XIII.

*Où l'on continuë de considerer les di-
vers caracteres de la volupté.*

LA plupart des hommes ne re-
connoissent qu'une sorte de vo-
lupté qui est celle des sens. Ils re-
duisent tout à l'intemperance corpo-
relle , & ils ne s'aperçoivent point
qu'il y a dans le cœur de l'homme
autant

autant de sortes différentes de volupté qu'il y a d'espèces de plaisir dont il peut abuser , & autant d'espèces différentes de plaisir qu'il y a de passions qui agitent son ame.

L'avarice qui semble se vouloir priver des plaisirs les plus innocens , & n'adopter en leur place que les travaux , les fatigues , les craintes & les inquietudes à sa volupté qui la dédommage des douceurs auxquelles elle renonce. *Populus me sibi-lat*, dit cet avare dont Horace nous fait le portrait , *at ego mihi plaudo ipse domi , dum contemplor nummos in arca*. Ce qu'est l'actuelle jouissance des biens temporels à l'égard des autres hommes , cela même est le pouvoir d'en jouir à l'égard de celui-cy.

Mais comme il y a des passions plus criminelles les unes que les autres , il y a aussi une sorte de volupté spirituelle qui est particulièrement dangereuse. On peut la réduire

duire à trois especes; qui sont la volupté de la haine & de la vengeance, celle de l'orgueil & de l'ambition, celle de l'incrédulité & de l'impiété.

C'est une volupté d'orgueil que de se plaire à s'approprier ou des biens qui ne nous appartiennent pas, ou des qualités qui sont en nous; mais qui ne sont point nôtres, ou une gloire que nous devons rapporter à Dieu & non point à nous. Comme l'ame trouve une espèce de douleur à se dépouiller de son honneur pour en revêtir un autre, ce qui fait les repugnances secrètes qu'elle a pour l'humilité, elle trouve aussi une espèce de plaisir bien sensible à dépouiller les autres de cette gloire pour s'en revêtir elle même.

On s'étonne avec raison que le peuple Romain trouvât quelque sorte de plaisir dans les divertissemens sanglans du Cirque, lorsqu'il voyoit des Gladiateurs s'égorger

gorger en sa présence pour sa recreation : on peut regarder ce plaisir barbare comme une volupté d'ambition & de vaine gloire. Les Romains oublioient que ces combattans étoient des hommes pour se souvenir uniquement qu'ils étoient leurs esclaves. C'étoit flater leur ambition que de leur faire voir que les hommes n'étoient faits que pour leur divertissement.

Il y a une volupté de haine & de vengeance, qui consiste dans la joye que nous donnent les disgrâces des autres hommes. C'est un affreux plaisir que celui qui se nourrit des larmes que les autres répandent. Cependant vous trouverez si vous y regardés de près, que ce plaisir ne fait pas la moindre partie des agrémens des hommes du monde. Le degré de ce plaisir suit le degré de la haine qui l'a fait naître. C'est pourquoy un Poëte de nôtre temps qui a assés bien con-

394 L'ART DE SE
connu le cœur de l'homme , ex-
prime l'excès de la haine par l'ex-
cès du plaisir.

*Puissay-je de mes jeux y voir tomber la foudre ,
Voir ces maisons en cendres & tes lauriers en
poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir
Moy seule en être cause & mourir de plaisir.*

L'incrédulité se fortifie du plaisir de toutes les autres passions qui attaquent la Religion , & se plaisent à nourrir des doutes favorables à leurs déreglemens ; & l'impiété qui semble commettre le mal pour le mal même & sans en trouver aucun avantage , ne laisse pas d'avoir ses plaisirs secrets d'autant plus dangereux que l'ame se les cache à elle même dans l'instant qu'elle les goûte le mieux.

Il arrive souvent qu'un intérêt de vanité nous fait manquer de reverence pour l'Etre supreme. Nous voulons nous montrer redoutables aux hommes en paroissant ne craindre

dre point Dieu. Nous blasphémons contre le ciel pour menacer la terre.

Mais ce n'est pourtant point là le sel qui assaisonne principalement l'impiété. L'homme hait naturellement Dieu, parce qu'il hait la dépendance qui le soumet à son empire, & la loy qui borne ses desirs. Cette haine de la Divinité demeure cachée dans le cœur des hommes, ou la foiblesse & la crainte la tiennent couverte sans que même la raison s'en aperçoive le plus souvent. Cette haine cachée fait trouver un plaisir secret dans ce qui brave la divinité. Les hommes aiment les élévations d'esprit qui abaissent ce qu'ils regardent comme leurs Dieux.

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Il dédaigne de voir le Ciel qui le trahit.

Tout cela à paru brave, parce qu'il étoit impie.

Je

Je ne m'opposeray point trop au sentiment de ceux qui ont dit que la crainte est la premiere source de la superstition pourveu qu'on joigne la haine à la crainte, comme elles le sont fort souvent dans le cœur de l'homme, étant difficile que les hommes ne haïssent un peu ce qu'ils craignent beaucoup. Il est certain que la superstition ne seroit pas si commune dans le monde, car ordinairement elle est remplie d'une extravagance qui n'est pas humaine, si les hommes ne donnoient par le plaisir dans ce qu'ils ne peuvent recevoir par raison, & ce plaisir consiste dans la secrete satisfaction qu'ils ont à voir abaisser la Divinité. Les Payens ne trouvoient pas seulement un plaisir d'orgueil à élever les hommes jusqu'au rang des Dieux, ils trouvoient encore un plaisir de haine & d'impiété à abaisser les Dieux jusqu'au rang des hommes; & peut être

être même qu'ils ne lisoient point avec tant de plaisir les fables de leurs Poètes qui leur aprenoient que des hommes avoient été faits immortels, que celles qui feignoient que les Dieux avoient été blessés ou défaits par les armes des hommes.

Desorte que qui sonderoit bien le cœur de l'homme, trouveroit que la superstition & l'impiété ne sont point aussi opposées que l'on s'imagine, & qu'elles se trouvent réunies dans cette haine secrète de Dieu, qui suit l'état de nôtre corruption, & dont nous ne guerissons que par la grace.

Comme l'orgueil & la haine de Dieu s'unissent pour former cette vaste volupté que nous cherchons dans la superstition, & cette volupté affreuse que nous trouvons dans l'impiété; l'orgueil & la haine s'unissent aussi pour faire le plaisir de la malignité, de la medifance & de la calomnie.

Cc

Nous

Nous y trouvons un plaisir de vaine gloire. Car on médit souvent des autres pour se louer soy-même indirectement. Il n'y a point d'homme au monde qui ne se louât ouvertement s'il l'osoit ; mais comme il craint de se faire tort en manquant de modestie, il est obligé d'avoir recours à des voyes adroites & ingenieuses, & de faire remarquer son merite sans attirer le reproche d'une trop grande vanité. Il n'ose se louer ouvertement : mais il espere qu'en parlant des autres, il se peindra d'une maniere indirecte, qu'en témoignant de l'horreur pour une mechante action, il témoignera combien sa vertu le rend incapable de la commettre ; & que plus il blâmera les vices des autres, plus il montrera qu'il en est exempt, & fera faire attention aux vertus opposées qu'il possède. Un amour propre grossier & sans politique tire luy même cette consequence

quelque en-difant , pour moy , bien que j'aye de grans défauts , je peux me vanter de n'avoir pas celui-là : mais un amour propre habile & prudent est meilleur ménager de sa modestie , & cache souvent sa médifance , mais beaucoup plus le dessein qu'il a en médifant.

Mais outre cet intérêt d'orgueil qui nous fait trouver du plaisir à médire , il y a encore un intérêt de haine qui nous met dans cette disposition. Nous regardons les autres hommes comme nos ennemis , parce que nous les considérons comme nos concurrens dans la recherche des biens temporels. Vous trouverez toujours du plaisir à les voir abaisser , pendant que vous les considérerez comme vous pouvant disputer quelque chose : mais des que cette opposition cesse , le plaisir que vous trouviés dans leur abaissement cesse aussi , delà vient que la médifance a pour

466 L'ART DE SE
objet les vivans & rarement les
morts.

Il est facile de juger après cela que le plaisir de la conversation n'est point un plaisir aussi innocent que le vulgaire s' imagine. Les choses indifferentes nous ennuyent ; celles qui nous intéressent nous donnent ou un plaisir d'orgueil , ou un plaisir de haine , ou un plaisir d'ambition , ou le plaisir de quelque autre passion qui ne fera guere moins criminel.

Comme il y a une volupté de conversation , il y a aussi une volupté de pensées qui a la même source que la première. Elle naît de ce que notre cœur préoccupé de certaines passions , n'a de plaisir qu'en pensant à certains objets ; & pour cet effet suspend toutes nos autres reflexions & toutes nos autres pensées. Tel est le plaisir d'un amant qui oublie toutes choses pour penser à l'objet de son amour.

Il

Il trouve dans ses contemplations amoureuses une sorte de volupté qui se détruit par la passion, parce que le plaisir de la pensée cède à celui du sentiment.

On s'imagine communément que les distractions qui sont si ordinaires à ceux qui prient Dieu, ou qui s'acquittent des autres devoirs de la Religion, sont les moindres que l'on puisse commettre : mais on changeroit d'opinion, si l'on vouloit bien en examiner la source. Car enfin ses distractions ne viennent que du trop grand plaisir que nous donnent les idées des choses temporelles, & de ce que pour ainsi dire, nous voulons retenir par la volupté de la pensée les objets du monde, qui nous échappent par la suspension de nos voluptés de sentiment.

Nous cherchons par tout le plaisir comme les abeilles cherchent les fleurs qui sont leur nourriture, &

comme celles-ci trouvent quelque fois ce qu'elles cherchent dans des lieux sales & marescageux, il nous arrive assés souvent de trouver une espee de volupté dans les affaires, les périls, les travaux & quelque-fois même dans l'affliction, pourvu qu'elle ne soit pas extreme. Il y a une volupté qu'on pourroit nommer justement la volupté des plaintes & des larmes. On se plaît à regretter des personnes illustres, la gloire de ceux qu'on regrette signalant en quelque sorte ceux qui s'affligent de leur perte. On trouve du plaisir à éterniser sa douleur. On croit donner des marques de la fermeté de son ame par une inconso- lable affliction. Enfin on est bien aise de faire remarquer la grandeur de sa perte, croyant intéresser la compassion des autres à faire réflexion sur ce qu'on vaut.

Enfin nous trouvons une espee de volupté jusques dans la paresse
qui

qui même assés souvent nous fait renoncer à toutes les autres. Elle naît d'une certaine mollesse qui nous fait haïr la moindre douleur & la moindre incommodité. Car cherchant le plaisir par tout, nous nous accoutumons à penser avec plaisir, à aymer & desirer avec plaisir, à parler avec plaisir, à agir avec plaisir, à chercher les sociétés qui nous donnent du plaisir, & à fuir enfin toutes les occupations qui ne nous donnent point du plaisir. D'où il arrive que la moindre incommodité nous desespere, étant contre cette forte accoutumance, & suspendant le sentiment de tant de sortes de voluptés différentes, dont l'idée est toujours présente à notre souvenir.

Qu'on ne cherche donc point de la fermeté & de la constance dans des ames voluptueuses. Elles peuvent affecter par orgueil de la force pour soutenir les disgraces: mais

il est certain qu'elles ne se défont jamais de leur foiblesse qu'en se défaisant de la volupté.

Au reste la volupté corporelle est plus sensible que la volupté spirituelle : mais celle-ci paroît plus criminelle que l'autre. Car la volupté de l'orgueil est une volupté sacrilège, qui dérobe à Dieu l'honneur qui lui appartient en s'appropriant tout ; la volupté de la haine est une volupté barbare & meurtrière, qui ne se plaît que dans la desolation & dans les larmes, & la volupté de l'incrédulité de la superstition est comme nous l'avons déjà fait voir, une volupté impie qui se nourrit de tout ce qui semble abaisser ou anéantir la Divinité.

Cela nous fait voir premièrement que la volupté est aussi générale que notre corruption, étant certain que les hommes qui ne s'abandonnent point à une sorte de volupté, ne manquent guère d'être les

les esclaves d'une autre. Il importe peu par exemple de se défendre contre la volupté des sens, lorsqu'on s'abandonne à celle de l'esprit qui est plus criminelle & plus dangereuse que celle-là.

On peut conclurre en second lieu avec beaucoup de raison, qu'il est impossible de se guérir de ce vice par des motifs purement temporels. Car quand vous alléguez à un voluptueux les considérations de l'honneur, de la bienveillance; de son intérêt & de son établissement dans le monde, vous pourrés peut-être bien l'obliger à préférer les plaisirs de l'orgueil & de l'ambition au plaisir des sens: mais vous ne ferez par là que le faire passer d'un vice à un autre.

Pour trouver des motifs capables de lui faire abandonner la volupté en tous sens & en toutes manières, il faut le mettre en état de se passer s'il est nécessaire, de tous les plaisirs

qu'il trouve dans le monde ; & pour cela il faut luy faire faire reflexion que ces plaisirs passent & qu'il dure éternellement.

Il est certain que la volupté a quelque chose d'assez raisonnable dans les principes d'un homme qui perit. Car n'est-il pas naturel à un homme qui ne sera pas long-temps en état de goûter le plaisir , de le rechercher pendant qu'il en est temps. C'est la morale qu'Horace debite agreablement.

Vita summa brevis spem totam inchoare longam.

Si l'homme renfermoit toutes ses esperances & toutes ses prétensions dans cette vie , il y auroit de la verité & de la raison dans ces maximes : mais comme l'homme doit être après la mort , la lumiere naturelle nous enseigne qu'il doit aussi aspirer à des plaisirs éternels, que la Religion luy fait si heureusement connoître.

Aussi

Aussi peut-on dire que l'homme immortel, c'est à dire comme nous l'avons déjà expliqué ailleurs, l'homme qui se croit éternel, & qui agit par ce principe, renonce sans peine à la volupté par le desir qu'il a de se faire un bonheur qui ne finisse jamais. Il est impossible qu'il devienne esclave du plaisir des sens, qu'il s'ait bien que l'Auteur de la nature employe, comme un simple motif pour nous intéresser dans la conservation, ou dans la propagation du corps. Il ne fait point consister son Souverain bien dans le plaisir d'être applaudi par une société d'hommes mortels, non plus qu'un homme raisonnable ne fera pas consister sa gloire dans la louange d'un homme qu'il ne doit voir qu'un moment. La vengeance n'a point luy aucuns charmes. A peine regarde-t-il comme ses ennemis les personnes qui ne luy font qu'un préjudice temporel. Il ne

sup-

supporte point impatiemment les courtes dépendances de cette vie, & ne trouve pas, aussi par conséquent une criminelle volupté, dans tout ce qui luy assujettit les autres ; regardant sa condition comme un état provisionnel & peu durable, qui merite peu ses soins & son attention. En un mot l'homme immortel n'a que des passions fort modérées pour les objets de cette vie, & comme le plaisir qu'il a dans le monde est proportionné au degré de l'attachement qu'il a pour ces objets, il est aisé de concevoir que la situation où il se trouve, le met au dessus de la volupté.

En quoy certainement on peut dire qu'il ne perd rien, étant dédommagé avantageusement par ce commerce d'amour, de reconnoissance, de zèle, de joye & de consolation qu'il a avec Dieu, qui par le sentiment de ses saintes & ineffables delices l'élève au dessus de nos tristes

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 409
tristes & empoisonnées voluptés.

On ne se défait donc point de la volupté ni par orgueil, ni par intérêt, ni par vengeance, ni par ambition, comme l'on s'imagine communement. L'homme qui se renferme dans les courtes limites de cette vie sera voluptueux quoy qu'il fasse. Que les Philosophes Payens nous débitent tant de beaux préceptes de vertu qu'il leur plaira, qu'ils nous donnent tant de remèdes que bon leur semblera contre l'incontinence, on admirera leurs maximes par le secret raport qu'elles ont avec nôtre dignité naturelle, dont nous avons une connoissance confuse : mais on ne se sentira point disposé à les pratiquer, qu'autant qu'on sera convaincu de son éternité.

CHAP.

CHAP. XIV.

On l'on traite des dèreglemens generaux de l'amour propre, & particulièrement de l'orgueil.

LE plaisir & la gloire sont les deux biens generaux qui assaisonnent tous les autres. Ils en sont comme l'esprit & le sel, differens en cela comme nous l'avons déjà remarqué, que le plaisir se fait aimer & desirer pour l'amour de luy même, au lieu que la gloire ne se fait sentir que par le plaisir qui l'accompagne.

Mais bien que nous ne sentions la gloire que par le plaisir qui l'accompagne, je ne say si l'on ne peut point dire qu'on la desire pour elle même. Du moins est il certain qu'il n'est pas facile de trouver la premiere & plus ancienne raison pour laquelle nous aymons à être estimés.

On

CONNOÎTRE SOY-MEME. 411

On ne se satisfait point là dessus en disant que nous desirons l'estime des autres à cause du plaisir qui y est attaché : car comme ce plaisir est un plaisir de reflexion, la difficulté subsiste, puis qu'il reste toujours à savoir pourquoy cette estime qui est quelque chose d'étranger & d'éloigné à nôtre égard , fait nôtre satisfaction.

On ne réussit pas mieux en alléguant l'utilité de la gloire , car bien que l'estime que nous aquerons nous serve à nous faire réussir dans nos desseins , & nous procure divers avantages dans la société , il y a des circonstances ou cette supposition ne sauroit avoir de lieu. Quelle utilité pouvoient envisager Mutius, Leonidas, Codrus, Curtius & tous ces autres Heros qui ont donné leur vie pour aquerir de l'honneur ? quelle utilité pouvoient ils envisager dans ce sacrifice qu'ils faisoient à leur orgueil de
tous

tous leurs biens & d'eux-mêmes , & par quel intérêt ces femmes Indiennes qui se font bruler après la mort de leurs maris, cherchent elles en dépit même des loix & des rémontrances une estime à laquelle elles ne survivent point ?

Quelqu'un a dit sur ce sujet que l'amour propre nourrit avec complaisance une idée de nos perfections , qui est comme son idole , ne pouvant souffrir ce qui choque cette idée, comme le mépris & les injures, & recherchant au contraire avec passion tout ce qui la flatte & qui la grossit, comme l'estime & les louanges. Sur ce principe, l'utilité de la gloire consisteroit en ce que l'estime que les autres font de nous confirme la bonne opinion que nous en avons nous mêmes ; mais ce qui nous montre que ce n'est point là l'unique ni même la principale source de l'amour de l'estime, est qu'il arrive presque toujours

jours que les hommes font plus d'état du mérite apparent qui leur acquiert l'estime des autres , que du mérite réel qui attire leur propre estime , ou si vous voulés , qu'ils aiment mieux avoir des défauts qu'on estime , que des bonnes qualités qu'on n'estime point dans le monde , & qu'il y a d'ailleurs une infinité de personnes qui cherchent à se faire considérer par des qualités qu'ils savent bien qu'ils n'ont pas , ce qui détruit la pensée , qu'ils aient recours à une estime étrangere pour confirmer les bons sentimens qu'ils ont d'eux mêmes.

Il n'y auroit pas plus de fondement à s'imaginer qu'on ne desire l'estime , que parce qu'on veut se distinguer & s'élever au dessus des autres. C'est expliquer la cause par l'effet. Ce n'est point parce qu'on veut se distinguer qu'on cherche l'estime : mais c'est parce qu'on veut être estimé , qu'on cherche à

D'd se

se distinguer en sortant de la foule & de l'obscurité où l'on se trouvoit auparavant.

Enfin on ne peut point dire que l'amour de l'estime dans son idée generale vienne de cette idolatrie de l'amour propre , qui fait que nous cherchons à être éternels & immenses comme Dieu , nous faisant une éternité imaginaire dans le souvenir des hommes pour nous sauver du naufrage du temps & nous perpétuer malgré lui , & tâchant de nous étendre & de remplir le monde en occupant l'esprit des hommes de nos actions & de nôtre grandeur. Si c'étoit là l'unique source de l'amour de l'estime , il s'ensuivroit qu'on ne pourroit désirer l'estime des autres innocemment , ni par conséquent avoir pour l'infamie qu'une horreur criminelle , ce qui est contre la raison.

Qu'on cherche tant qu'on voudra

dra les sources de cette inclination ; je suis persuadé qu'on n'en trouvera la raison que dans la sagesse du Créateur. Car comme Dieu se sert de l'amour du plaisir pour conserver notre corps , pour en faire la propagation , pour nous unir les uns avec les autres , pour nous rendre sensibles au bien & à la conservation de la société dans laquelle nous nous trouvons , il n'y a point de doute aussi que la sagesse ne se serve de l'amour de l'estime , pour nous défendre des abaissemens de la volupté , & faire que nous nous portions aux actions honnêtes & louables , qui conviennent si bien à la dignité de notre nature , & en même temps pour nous unir mieux les uns avec les autres.

Cette précaution n'auroit point été nécessaire , si la raison de l'homme eût agi seule en luy & indépendamment du sentiment ; car cette raison pouvoit luy montrer l'hon-

nête , & même le luy faire préférer à l'agréable : mais parce que cette raison est partielle & juge souvent en faveur du plaisir , attachant l'honneur & la bienfaisance à ce qui luy plaît ; il a plu à la sagesse du Createur , de nous donner pour juge de nos actions non seulement notre raison , qui se laisse corrompre par la volupté , mais encore la raison des autres hommes , qui n'est pas si facilement séduite.

C'est donc parce que l'Auteur de la nature a voulu que la raison des autres hommes fût notre loy , & notre juge en quelque sorte à l'égard de l'honnêteté morale & des bienfaisances de la nature raisonnable , que Dieu nous a formés avec un desir naturel de nous faire estimer des autres , desir qui assurément précède les réflexions de notre esprit.

Car bien que l'utilité , le plaisir , l'envie de trouver des confirmations

tions à la bonne opinion de soy-même &c. puissent satisfaire l'amour de l'estime, nous avons fait voir qu'ils ne la produisent pas.

Et ici nous pourrions distinguer trois mondes que la sagesse du Créateur a fondé sur trois inclinations naturelles. Le monde animal, le monde raisonnable, & le monde religieux. Le premier est une société de personnes unies par le sentiment, le second est une société de personnes unies par l'estime, & le troisième une société de personnes unies par la Religion naturelle. Le premier a pour principe l'amour du plaisir, le second l'amour de l'estime & le troisième la conscience. Tous ces trois principes sont naturels, & il n'en faut chercher la raison que dans la sagesse du Créateur. Le premier de ces trois mondes se rapporte au second, le second au troisième, & le troisième au dernier. Il y a donc cette sub-

ordination dans ces choses , que l'estime regle l'amour du plaisir & que la Religion doit regler l'amour de l'estime ; & cette subordination n'est pas moins naturelle que ces inclinations.

On peut en effet attribuer à la nature l'amour du plaisir : mais on ne doit point mettre sur son compte les débordemens de la volupté. On peut dire que l'amour de l'estime est naturelle ; mais il ne faut pas croire que les extravagances & les fureurs de l'orgueil sortent du sein de la nature. On peut attribuer à celle-ci la crainte de Dieu & l'amour de la vertu : mais il ne faut pas lui donner pour appanage toutes les superstitions , qu'il a plu aux hommes d'enter sur les principes de la nature ; & par consequent il est nécessaire , que l'amour du plaisir , celle de l'estime , & la conscience aient naturellement leur loy, leurs regles & leurs limites. Mais il fera

CONNOÎTRE SOY-MEME. 419
ra bon de s'arrêter à l'amour de l'estime.

CHAP. XV.

Où l'on examine tous les déreglemens qui entrent dans la composition de l'orgueil.

IL semble que jusqu'ici on n'ayt point trop bien connu l'orgueil, & cela sans doute pour n'en avoir point bien distingué toutes les parties, & n'en avoir pas assez soigneusement examiné tous les caracteres.

L'orgueil en general peut se reduire à cinq branches principales, qui sont l'amour de l'estime, la présomption, la vanité, l'ambition & la fierté. Car, quoy que les hommes aient accoutumé de confondre ces termes, & de s'en servir indifferemment pour signifier une même chose, il est certain que ces expressions ont des significations un peu différentes.

L'amour de l'estime est légitime & naturel en soy, comme nous l'avons déjà remarqué : mais il est vicieux & déréglé quand il va dans l'excès. C'est ici le déréglement le plus général de l'orgueil. Car lors qu'on desire avec excès l'estime, il est naturel qu'on cherche en soy-même des qualités estimables, & que lors qu'on n'en a point, on s'en donne par la complaisance que l'imagination a pour les penchans du cœur. D'où naît la présomption. D'ailleurs cet amour immodéré de l'estime fait qu'on tâche de le faire valoir partout, de sorte d'endroits, & qu'au défaut des véritables sources de la gloire, on se fait estimer par des choses qui ne sont point estimables; ou qui ne le sont que dans notre imagination, voilà ce qui fait proprement notre vanité, car cette expression originairé signifie le vuide des objets, où nous cherchons faussement de l'estime

time, & qui font de mauvaises sources de gloire. De cet amour excessif de l'estime naît en troisième lieu l'envie que nous avons de nous élever au dessus des autres, persuadés que nous ne pouvons attirer la considération des hommes avec un peu d'éclat, pendant que nous sommes confondus avec la foule. C'est ce qui produit l'ambition. Enfin le desir que nous avons de paroître en nous distinguant des autres, nous les fait mépriser, cherchant à les abaisser pour nous tirer du pair d'avec eux. C'est de là que naît la fierté.

Tous les déreglemens de l'orgueil se reduisant à l'amour excessif de l'estime, comme à leur premier principe, nous ne pouvons considérer ce dernier avec trop de soin. Les deux défauts généraux de ce penchant sont l'excès & le déreglement. Le premier consiste en ce que nous ayons trop l'esti-

me, & le second en ce que nous ay-
mons la fausse estime comme l'estime
veritable.

Pour comprendre ce que c'est que
l'excès de l'amour de l'estime, il faut
considerer le dessein que Dieu a eu,
lors qu'il a mis ce penchant dans nô-
tre cœur. Il nous l'a donné pour la
conservation de notre corps, pour le
bien de la société, & pour l'exercice
de la vertu. Je dis pour la conserva-
tion de notre corps; puis que l'a-
mour de l'estime nous défend des
débordemens de la volupté corpo-
relle, qui causeroient bien-tôt notre
mort. Car qui doute que le desir
que nous avons de nous faire esti-
mer les uns des autres, ne soit un
puissant motif pour nous defendre
de cet abandon de débauche & de
sensualité vers lequel nous entraî-
ne l'amour du plaisir, & qui est si
funeste même à notre corps. Il a
mis ce penchant en nous pour le
bien de la société; car c'est ce de-
sir

fir de nous faire estimer les uns des
 autres, qui nous rend civils &
 complaisans, obligeans & honnê-
 tes, qui nous fait aymer la bien-
 seance & la douceur du commerce ;
 & qui ne fait d'ailleurs que c'est à
 ce desir naturel de la gloire que
 nous devons les beaux arts, les scien-
 ces les plus sublimes, les gouver-
 nemens les plus sages, & les gouver-
 nemens les plus justes, & en gene-
 ral presque tout ce qu'il y a d'ad-
 mirable dans la société ? Qu'on ne
 s'imagine point que c'est nôtre cor-
 ruption & nôtre cupidité, qui ont
 fait ce grand bien aux hommes.
 Les sages instructions de l'Auteur
 de la nature y ont sans doute leur
 bonne part. Enfin il est certain
 que le dessein de Dieu a été de nous
 porter aux actions honnêtes & loua-
 bles, en nous donnant pour juge
 de nôtre conduite non seulement
 nôtre raison, qui souvent se laisse
 corrompre par la volupté : mais
 encore

encore la raison des autres hommes qui ne sont pas si partiaux pour nous que nous le sommes nous-mêmes. En effet on peut considérer Dieu comme l'Auteur de la société, ou comme l'Auteur de la Religion. Comme l'Auteur de la société, il a voulu faire entrer les hommes en commerce les uns avec les autres pendant quelque temps ; & dans cette vue il leur a donné les penchans qui étoient nécessaires pour le bien & la conservation de cette société. L'amour du plaisir & celui de l'estime sont de ce nombre. Ce dernier fait les vertus humaines, qui ne doivent pas être décriées autant qu'on les décrie ordinairement. Car si elles ne servent pas au salut éternel, elles sont destinées au bien de la société temporelle ; elles partent du dessein de l'Auteur de la creature, elles sont partie de son plan ; l'amour de l'estime étant le moyen dont il se sert

pour

pour perfectionner la société, comme l'amour du plaisir est destiné à la former. Pour la Religion elle a des vœux plus sublimes; car elle entreprend de diriger l'homme vers le bien éternel & infini.

De là il s'ensuit que l'amour de l'estime est excessif, premièrement lors qu'il tend à détruire le corps au lieu de le conserver, en second lieu lors qu'il va à troubler le bien & l'ordre de la société au lieu de le maintenir; & enfin lors qu'il nous fait violer les loix de la vertu au lieu de nous la faire pratiquer.

On trouve un bel exemple du premier dans la fureur des duels. C'est à mon avis un point d'honneur bien extravagant que celui, qui veut qu'on ayme la gloire & qu'on méprise la vie, qui en est le fondement & en quelque sens la fin, comme nous avons déjà vu. A quoy me servira l'estime des hommes lors que je ne seray plus en état

tat de jouir de ma réputation ? Cet honneur n'est rien que par la vie. La vie est quelque chose même sans cet honneur ; & Dieu luy même a trouvé bon de nous faire connoître par sa conduite, que celle-là est plus estimable que celui-cy. Car il ne nous fait aymer l'honneur que par un endroit qui est celui de la gloire, & il nous fait aymer la vie par le plaisir & par la gloire en même temps.

Que si l'on répond ici que ce n'est point tant l'amour de l'estime que la crainte du mépris, qui fait que l'on s'expose à la mort pour se vanger d'un outrage qu'on a reçu, & qu'il est naturel à un homme d'honneur de ne pouvoir vivre accablé d'infamies, on ne satisfait point par cette réponse, parce que comme c'est une foiblesse de ne point pouvoir supporter la douleur, c'en est une qui n'est pas moindre de ne pouvoir souffrir le mépris ;

sur

sur tout le mepris injuste & qu'on n'a point mérité.

Au fond nous trouvons que l'amour de l'estime paroît déréglé à tous égards dans cet exemple. Car c'est aymer trop l'estime, c'est aymer l'estime fausse, & c'est l'aymer plus que sa vie, & par conséquent plus que la conservation de son corps, plus que la société à laquelle on ôte un membre ou plusieurs membres par la fureur de ces infâmes combats, & enfin plus que la vertu; puis que c'est l'aymer plus que l'humanité, que la justice, que la charité & que la modération.

Je say que lors qu'il s'agit de donner son sang pour le bien de la société, comme pour le service du Prince, qui représente cette dernière & en a les droits entre ses mains, il ne faut point balancer un moment à exposer sa vie : mais ce n'est point alors l'estime, c'est la vertu qu'on préfère à sa vie. On
suis

suit le dessein de l'Auteur de la nature, on se conforme à son plan & à ses volontés, puis que celui qui nous a faits, nous a faits dans la subordination & dans la dépendance. Tout le mal vient de ce que les hommes ne connoissent pas bien l'honneur & l'ayment sans le connoître. Ils n'en ont qu'une idée confuse que l'éducation, les exemples & le jugement des autres changent incessamment. L'honneur enferme trois choses dans son idée ordinaire. C'est un sentiment de son excellence. C'est un amour de son devoir, & c'est un desir d'être estimé. Il faut qu'un homme d'honneur se sente de la vertu & du mérite, & que par conséquent il se trouve choqué du mépris qu'on a pour luy. Il faut qu'il ayme ses devoirs jusqu'à s'exposer aux plus grans dangers pour les remplir, & il faut qu'il ayme l'estime du monde raisonnable, & qu'il tâche de la mériter.

Cette

Cette idée generale est juste : mais l'aplication que les hommes en font est fautive ordinairement. Car ils manquent pour ne faire point d'attention à leur vray merite, qui est bien plus grand qu'ils ne s'imaginent, pour ne pas avoir l'idée de leurs devoirs, qui vont plus loin qu'ils ne pensent, & pour ne savoir point discerner la fautive estime de l'estime veritable, qui est celle à laquelle ils doivent aspirer.

Je ne say pourtant, si dans leur déreglement les hommes n'ont pas je ne say quel sentiment confus de leur dignité naturelle, qui se joignant à leurs faux préjugés d'estime & de gloire mondaine, fait l'impatience, ou plutôt la fureur avec laquelle ils reçoivent les outrages qu'on leur fait. Un homme d'un merite aussi bas & aussi méprisable qu'est celui de l'homme qui perit, quel qu'il soit, trouveroit-il une si grande horreur dans l'a-

E c

baisse

230 L'ART DE SE
baïllement? Et se fâcherait-il avec
tant d'excès d'être rendu au néant
qui le fuit de tous côtés? Non, il y
a dans l'homme un instinct, qui l'a-
vertit perpétuellement de ce qu'il
est, & qui le rend sensible à tout ce
qui choque l'idée qu'il a de ses per-
fections.

Au reste il est certain que cette
gloire à laquelle nous aspirons ,
enferme plusieurs sentimens diffé-
rens qui la composent. On en
distingue quatre, qui sont l'estime,
la considération , le respect , &
l'admiration. L'estime est le tri-
but qu'on rend aux qualités pro-
pres & au mérite personnel. La con-
sideration a pour objet non seule-
ment le mérite de la personne :
mais aussi les qualités extérieures,
comme la naissance , les richesses,
la réputation, la puissance, le cre-
dit, & généralement tous les avan-
tages qui font la différence des con-
ditions & la distinction des person-
nes

nes dans la société. Le respect n'est qu'une grande considération, & l'admiration qu'une grande estime. La gloire la plus belle ou du moins la plus propre consiste dans l'estime & dans l'admiration : mais la gloire la plus sensible & la plus marquée est celle qui consiste dans la considération & dans le respect. La raison en est, que tout le monde n'est pas en état de discerner un homme qui a du mérite d'avec un autre qui n'en a point ; au lieu que chacun peut distinguer un grand Seigneur d'une personne du commun.

Il est certain qu'il n'y a point d'homme au monde, à qui on ne doive ces sentimens, quand on considère son excellence & sa dignité naturelle. On doit de l'estime & de l'admiration aux perfections qu'il a plu à Dieu d'accorder à l'homme. On doit de la considération & du respect au rang que

E e 2

Dieu

Dieu luy fait tenir dans l'Univers : mais cette gloire originaire de l'homme a été obscurcie , & comme effacée par le péché ; & ici nous ne pouvons que nous ne considérons avec surprise le prodigieux dérèglement de l'homme corrompu , lors que nous voyons que son orgueil commence pour ainsi dire , où sa gloire finit , que son humilité finit là où commence sa véritable bassesse.

C'est quelque chose d'admirable de voir les hommes occupés à se faire des civilités , & à s'encenser les uns les autres , pendant qu'ils sont également dignes d'un opprobre éternel.

Il ne faut pas s'en étonner , Dieu qui à voulu conserver la société même après la corruption des hommes , n'a point dû nous ôter cette inclination naturelle , que nous avons à être estimés des autres , & qui fait comme nous l'avons déjà dit

CONNOÎTRE SOY-MEME. 433
dit , la perfection du commerce que
nous avons avec eux.

Il ne faut conter pour rien l'ex-
emple de ces Philosophes , qu'on a
veu mépriser l'estime des autres
hommes jusqu'à s'estimer mal-
heureux , lors qu'il leur arrivoit de
se l'attirer. Peut-être que ces he-
ros en humilité ne méprisoient
point tant la gloire en effet , qu'ils
paroïssent la mépriser aux yeux des
hommes. Cicéron dit que de tous
ceux , qui avoient fait des livres
sur le mépris de la gloire , aucun
n'avoit oublié d'y mettre son nom.
C'est une politique d'orgueil d'al-
ler à la gloire en luy tournant le
dos. Quand un homme fait pro-
fession de vouloir être estimé , il trou-
ve sur son chemin une infinité d'en-
vieux & de rivaux , qui faisant at-
tention à son dessein , luy chicangent
d'autant plus leur estime propre , &
tâchent d'autant plus de luy ôter
l'estime des autres , qu'il la souhaite

E e 3

avec

avec plus d'ardeur : mais quand un homme paroît mépriser cette estime du monde , qui est ambitionnée de tant de personnes , alors comme il sort volontairement du rang de ceux qui y aspirent , on le considère avec complaisance , on aime son désintéressement , & on voudroit comme luy faire accepter par force , ce qu'il fait semblant de refuser. *Gloria*, dit S. Augustin, *sequitur fugientem*.

D'ailleurs il y a eu de tout temps une espèce de contestation entre le mérite & la fortune , pour savoir lequel des deux auroit le pas dans le chemin de la gloire. Les Grans du monde sont en possession des honneurs les plus éclatans par le privilège de la fortune , qui attire ordinairement les empressements de la multitude.

Les Philosophes soutenant les droits de la vertu & de la sagesse contre la fortune , ont fait un parti de gens ligüés , pour ainsi dire , contre

tre la grandeur ; ne la pouvant obtenir ils ont pris le parti de la mépriser. Ils ont paru renoncer à la cupidité qui nous fait courir après ceux qui distribuent les biens de la fortune , de peur que leur empressement ne fût un aveu tacite de leur inferiorité ; & parce que le grand nombre les condamnoit par sa conduite intéressée, ils ont pris le parti de mépriser l'estime du vulgaire ; mais faites les changer d'état , ils changeront de sentiment.

Au reste le dérèglement vient principalement de ce que nous pensons tellement à nous faire estimer des hommes , que nous ne pensons point à nous faire approuver de Dieu. Ce n'est pas que l'approbation de Dieu ne nous paroisse au fond plus précieuse que l'estime des hommes ; mais c'est que pour acquérir l'estime des hommes , il n'est point nécessaire que notre cœur soit changé ; il suffit que nous nous déguisions

aux yeux des autres, au lieu que nous ne pouvons nous faire approuver de Dieu, qu'en changeant le fond de notre cœur. Or c'est une petite entreprise pour notre amour propre de se contrefaire : mais c'en est une extrêmement difficile de vouloir sérieusement être autre qu'on n'est.

CHAP. XVI.

Où l'on considère le second dérèglement de l'orgueil.

LE desir excessif que nous avons de nous faire estimer des autres hommes, fait que nous desirons avec passion d'avoir des qualités estimables, & que nous craignons extrêmement d'avoir des défauts, qui nous fassent tort dans l'esprit des hommes, ou de nous trahir nous-mêmes en ne donnant point une opinion assez avantageuse de nous. Or comme on se persuade ce qu'on desir-

re,

fire, & ce qu'on craint trop fortement, il arrive que nous venons à concevoir une trop bonne opinion de nous-mêmes, ou à tomber dans une excessive défiance de nous. Le premier de ces deux défauts s'appelle présomption. Le second timidité. Ces deux défauts qui semblent opposés viennent tous deux d'une même source, ou plutôt ils ne sont qu'un même défaut sous deux formes différentes. La présomption est un orgueil confiant ; & la timidité un orgueil qui craint de se trahir. Nous avons du penchant à l'un ou à l'autre selon la diversité de notre temperament. Le sang fait ordinairement qu'on se persuade ce qui est avantageux. C'est le principe de la confiance. La mélancolie fait qu'on croit tout ce qu'on appréhende. Elle fait naître nos défiances : mais & défiance & confiance tout est entré sur l'orgueil, puis que tout

E c 5

vient

vient de l'amour excessif de l'estime, qui est le plus ancien de ses déreglemens.

Tout le monde croit qu'un présomptueux s'estime trop : mais nous croyons pouvoir dire contre le sentiment de tout le monde, qu'il ne s'estime pas assez, & qu'il manque par un excès de bassesse, & non par un excès d'élevation disproportionnée à ce qu'il est. Il ne s'aperçoit point en effet, qu'il y a en luy une plus grande excellence, que celle qui fait l'attention de sa vanité & que le mérite de l'homme qui périt est peu de chose, comparé au mérite de l'homme immortel.

Il ne faut pas s'étonner néanmoins qu'il aime mieux se considérer par rapport au tems que par rapport à l'éternité, puis que dans la première de ces deux vues, il usurpe la gloire de Dieu, en s'attribuant tout, & rien à l'Être suprême, au lieu que dans la voie de l'éternité,

il

il est obligé de se dépouiller de toute la gloire pour la rapporter à Dieu; étrange aveuglement qui ne lui permet point de reconnoître qu'il n'y a point d'autre bonheur véritable, que celui qui se confond avec la gloire de Dieu.

J'avoue cependant qu'on peut s'estimer trop en un sens; & qu'il est même ordinaire de voir des personnes qui ont des prétentions immodérées pour la gloire humaine. Il ne faut pour en demeurer d'accord, que se souvenir de ce qu'on a déjà dit, que l'amour de l'estime a été gravé dans notre cœur par rapport à la société. Car de là il s'ensuit que raisonnablement ceux là ont plus de part à cette gloire extérieure, qui font plus de bien à la société, & qui sont plus considérables au public, soit par leurs services, soit par leurs charges, soit par l'eminence du rang auquel la providence peut avoir attaché la

domi-

domination. Les Grans ont raison de prétendre aux hommages, puis que tout cela se mesure par rapport à la société : mais ils seroient bien vains & bien peu raisonnables, s'ils pensoient que le fond intérieur de leur mérite fût de là plus grand que celui des autres hommes, & s'ils ne reconnoissoient, que c'est ici une préférence d'ordre & non pas une préférence d'excellence. Car encore un coup les avantages de l'homme qui perit, ne sont rien, comparés à ceux de l'homme qui ne perit point, & il s'en faut beaucoup que toute la société temporelle des hommes avec ses divers gouvernemens, sa puissance, ses dignités &c. ne pèse autant que l'immortalité d'un seul homme.

CHAP.

CHAP. XVII.

Du troisième dérèglement qui compose notre orgueil, qui est la vanité.

L'Amour excessif de l'estime ne nous trompe pas seulement, en nous persuadant que nous avons des bonnes qualités, que nous n'avons pas en effet: mais aussi en nous faisant prendre pour des sources de gloire, ou des biens estimables, ou des objets qui ne le sont en aucune façon.

Le terme de vanité est consacré par l'usage à représenter également la disposition d'un homme qui s'attribue des qualités qu'il a, & celle d'un homme qui tâche de se faire honneur par de faux avantages: mais ici nous le rétreignons à cette dernière signification, qui est celle qui a plus de rapport avec l'origine de l'expression.

Il semble que l'homme soit devenu

venu vain depuis qu'il a perdu les sources de la véritable gloire, en perdant cet état de sainteté & de bonheur où Dieu l'avoit placé. Car ne pouvant renoncer au desir de se faire estimer, & ne trouvant rien d'estimable en luy depuis le péché, ou plutôt n'osant plus jeter une vue fixe & des regards assurés sur luy même, depuis qu'il se trouve coupable de tant de crimes & l'objet de la vengeance de Dieu, il faut bien qu'il se répande au dehors, & qu'il cherche à se faire honneur, en se revêtant des choses extérieures : & en cela les hommes conviennent d'autant plus volontiers, qu'ils se trouvent naturellement aussi nuds & aussi pauvres les uns que les autres.

Je trouve que la condition des hommes à cet égard ne ressemble point mal à celle d'un Monarque depouillé de ses trésors, qui tâche de donner cours à la monnoye de cuivre,

vre, n'en ayant plus d'or ni d'argent.

C'est ce qui nous paroîtra, si nous considérons que les sources de la gloire parmi les hommes, se reduisent, ou à des choses indifferentes à cet égard, ou si vous voulez, qui ne sont susceptibles ni de blâme ni de louange, ou à des choses ridicules, & qui bien loin de nous faire véritablement honneur, sont très propres à marquer notre abaissement, ou à des choses criminelles, & qui par conséquent ne peuvent être que honteuses en elles-mêmes, ou enfin à des choses qui tirent toute leur perfection & leur gloire du rapport qu'elles ont avec nos foiblesses & nos défauts.

Je mets au premier rang les richesses. Quoy qu'elles n'ayent rien de méprisable, elles n'ont aussi rien de glorieux en elles-mêmes.

Nôtre cupidité avide & intéressée ne s'informe jamais de la source, ni de

de l'usage des richesses qu'elle voit entre les mains des autres. Il luy suffit qu'ils sont riches pour avoir ses premiers hommages, & quoy qu'elle ne profite point actuellement de leurs richesses, elle ne laisse point de les respecter par la possibilité qu'il y a qu'elle en profitera un jour.

Mais s'il plaisoit à nôtre cœur de passer de l'idée confuse à l'idée distincte, il seroit surpris assés souvent de l'extravagance de ses sentimens; car comme il n'est point essentiel à un homme d'être riche, & qu'il faut qu'il y ayt quelque cause qui luy donne du bien, il trouveroit souvent qu'il estime un homme, parce que son pere a été un scelerat, ou parce qu'il a été luy même un fripon; & que lors qu'il rend ses hommages extérieurs à la richesse, il salue le larcin, ou encense à l'infidélité & à l'injustice.

Il est vray que ce n'est point là son intention: il fuit sa cupidité plutôt

plûtôt que sa raison : mais un homme à qui vous faites la cour , est-il obligé de corriger par toutes ces distinctions la bassesse de votre procédé , & de separer ce que votre intérêt luy donne , de ce que votre raison luy donneroit , si elle se consultoit elle-même. Non , non , il reçoit vos respects extérieurs , comme un tribut que vous rendés à son excellence. Comme votre avidité vous a trompés , son orgueil aussi ne manque point de luy faire illusion. Si ses richesses n'augmentent point son mérite , elles augmentent l'opinion qu'il en a , en augmentant votre complaisance. Il prend tout au pied de la lettre & ne manque point à s'agrandir intérieurement de ce que vous luy donnes , pendant que vous ne vous enrichissés guere de ce qu'il vous donne.

Ce n'est pas qu'on ne peut trouver quelque chose dans les riches-

F f

fes

ses , qui semble les rendre un objet d'estime à nos yeux , comme il y a quelque chose dans la pauvreté qui semble la rendre un objet de mépris ; & cela à mon avis c'est que les premières nous acquièrent une espèce de puissance , qui nous élève au dessus des autres , & fait que nous pouvons facilement nous passer d'eux ; au lieu que la pauvreté nous met dans un état de nécessité & de foiblesse , qui fait que nous ne pouvons nous passer des autres : mais en cela on peut dire que l'opulence n'est glorieuse que par nôtre ambition , & que la pauvreté n'est honteuse que par nôtre orgueil.

On ne veut pourtant point approuver par là le procédé de ceux , qui ne sauroient souffrir qu'il y ait des personnes que Dieu benisse , sans se déchaîner contre eux. On les tourne de tous les côtés. On examine leurs défauts avec soin. On ne leur pardonne rien. Certaine-

tainement si l'estime que les hommes ont pour la richesse vient de l'amour propre , ce mépris qu'on affecte d'avoir pour les personnes riches , est toujours une marque de l'envie ; & cette envie est elle même extrêmement honteuse. Au fond la dépendance de l'intérêt vaut encore mieux que celle de l'envie ; & l'on fait mieux de céder volontairement à ceux de qui l'on attend du bien , que de se mettre au dessous d'eux , & leur faire comme un hommage forcé par le déplaisir qu'on a de leur prospérité qu'on envie.

On ne doit estimer les richesses que selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait : c'est de la même manière que nous voudrions que l'on considérât la naissance , l'autorité & les dignités. Toutes ces choses mettent les hommes dans l'engagement de faire des actions louables. Si vous remplissez les

Ff 2 .

de-

devoirs auxquels elles vous engagent, elles deviennent des sources de gloire pour vous ; si vous répondez mal à la loy qu'elles vous imposent, elles ne servent qu'à vous couvrir d'infamie.

Ceux qui étant parvenus à quelque degré de prospérité éclatante, s'enyvrent de leur grandeur, ne raffinent guere en sentimens de vaine gloire ; une moderation aparente qui sembleroit dire qu'ils sont au dessus des choses qui les élèvent, ne leur feroit-elle pas bien plus d'honneur que cette fierté mal-entendue, qui laisse croire qu'ils sont au dessous de leur fortune ; puis qu'ils savent si peu la soutenir ? Cela est d'autant plus surprenant que ce n'est pas seulement à ceux qui ne sont point assez éclairés pour connoître le tort que ce procedé leur fait, qu'il arrive de se méconnoître : mais aussi à ceux qui savent parfaitement cette vérité. La raison

son en est , que les hommes quand ils parviennent à quelque dignité , changent de place interieurement , s'il est permis de parler ainsi , l'orgueil les plaçant dans un poste plus élevé que celui qu'ils occupoient auparavant. L'esprit à beau leur conseiller de faire semblant de se tenir dans une même assiette , & d'affecter pour leur gloire une égalité d'ame , qui les empêche de remarquer les accroissemens de leur fortune ; comme les hommes se conduisent beaucoup plus par le sentiment du cœur , que par les lumieres de l'esprit , il arrive qu'insensiblement ils oublient les desseins raffinés de leur vanité , & suivent le penchant qu'ils ont à profiter de tous leurs avantages. Ceux qui ont vieilli dans la grandeur , ou qui sont nés dans l'éclat d'une fortune élevée , ne sont pas tout à fait si sujets à ces éblouissemens de vaine gloire ; parce que leur ame accou-

450 L'ART DE SE
tumée à se voir au dessus des au-
tres , n'est plus si attentive à faire
remarquer la difference qui les dis-
tingue d'eux : mais il ne faut point
s'imaginer avec le vulgaire , que
ces personnes ayent plus d'humili-
té & de modestie que les autres.
Ils feroient paroître la même info-
lence , s'ils aprehendoient comme
ceux là , qu'on ne remarquât pas as-
sés leur élévation. On doit leur
honnêteté à une opinion confir-
mée , & qu'ils croient incontestable
de leur superiorité , & afin
que vous n'en doutiés pas , vous
verrés ces mêmes hommes qui sont
si honnêtes envers ceux qui sont
extremement au dessous d'eux ,
fiers & insupportables lors qu'ils ont
à faire à des gens , qui aprochent de
leur condition. Cela vient assure-
ment de ce que les civilités qu'ils
font aux personnes qui leur sont
beaucoup inferieures , leur paroif-
sent sans consequence. Ils sont as-
surés

furés qu'on ne prendra point leurs civilités au pied de la lettre ; & ils peuvent aquerir la reputation d'honnêteté sans faire tort à leur rang : mais il n'en est pas de même quand ils ont à faire à des hommes, qui peuvent entrer dans quelque espèce de comparaison avec eux ; comme l'éloignement qui les separe de ces derniers n'est pas fort grand, leur orgueil cherche à l'augmenter autant qu'il luy est possible, & leur fait faire mille choses qui ne sont ni raisonnables ni naturelles, pour faire remarquer à tout le monde ce qu'ils ont peur qu'on ne remarque pas assés.

Il y a une sorte d'avantages temporels que nous prenons pour des sources de gloire, quoy qu'en eux-mêmes & separés de l'usage que les hommes en font, ils ne meritent ni estime ni loüange ; mais il faut ajoûter à cela que l'homme se fait tort souvent valoir par des

452 L'ART DE SE
endroits, qui le rendent ridicule.

Je ne veux pas seulement parler ici de ceux, qui affectent d'avoir des qualités qu'ils n'ont pas, quoy que ce soit cela, qui fait proprement ce qu'on appelle des gens ridicules, ou des originaux : les hommes donnent cette qualité à qui bon leur semble, & rient aux depens de qui il leur plaît : peut-être que s'il y avoit un ordre de creatures raisonnables exemptes de nos défauts ils trouveroient que le ridicule de la nature humaine n'est point si borné que nous nous l'imaginons. L'homme considéré dans ses perfections naturelles, est assurément un ouvrage de Dieu très digne d'admiration : mais c'est parce qu'il est admirable en un sens, & qu'il se trouve ridicule en un autre. Y a-t-il rien par exemple de plus mal assorti avec nôtre dignité naturelle, que la vanité qui a pour objet le luxe des habits, & n'est-ce pas quel-

quelque chose de plus ridicule que tout ce qui fait rire les hommes, que la broderie & la dorure entrent dans la raison formelle de l'estime, qu'un homme bien vêtu soit moins contredit qu'un autre; qu'une ame immortelle donne son estime & sa considération à des chevaux, à des équipages, à des ameublemens, à des livrées &c. & que la parure du corps ayt en partage la gloire qui nous paroît être la plus brillante parure de nos ames. Ciceron s'en moque. Il appelle un homme qui oublioit la gloire de sa profession pour s'attacher à cette ridicule vanité. *Vir in dicendis causis bene vestitus* : mais il ne devoit pas tant se moquer d'un homme qui suivoit le préjugé commun, que des hommes en general, à qui on peut reprocher que leur disette de gloire est si grande, qu'ils en cherchent jusque dans ce qui par sa premiere destination devoit servir à cou-

454 L'ART DE SE
vrir leur honte & leur nudité.

L'adresse à danser, dont il y a des gens qui se piquent sérieusement, est une de ces qualités, qui nous rendroit ridicules, si nous voulions nous considérer dans cette haute & sublime situation, où la nature & la Religion nous mettent. Une ame immortelle qui danse & qui saute, est un objet également affreux & risible.

Je sçay que ce ridicule ne paroît point, parce qu'il est trop general. Les hommes ne rient jamais d'eux-mêmes; & par consequent ils sont peu frapés de ce ridicule universel, qu'on peut reprocher à tous, ou du moins au plus grand nombre : mais leur préjugé ne change point la nature des choses, & le mauvais assortiment de leurs actions avec leur dignité naturelle, pour être caché à leur imagination, n'en est pas moins veritable.

Ce qu'il y a de plus facheux
est

est que les hommes ne se font pas seulement valoir par des endroits qui les rendroient ridicules, s'ils pouvoient les considerer comme il faut ; mais qu'ils cherchent à se faire estimer par des crimes.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, on a attaché de l'opprobre aux crimes malheureux, & de l'estime aux crimes qui réussissent. On méprise dans un particulier le larcin & le brigandage, qui le conduisent à la potence : mais on aime dans un Potentat les grans larcins & les injustices éclatantes, qui les conduisent à l'Empire du monde.

La vieille Rome est un exemple fameux de cette verité. Elle fut dans sa naissance une colonie de voleurs, qui y chercherent l'impunité de leurs crimes. Elle fut dans la suite une Republique de brigans, qui étendirent leurs injustices par toute la terre. Tandis que ces voleurs ne font que détrousser les passans, bannir d'un petit coin de la terre

terre la paix & la sûreté publique, & s'enrichir aux dépens de quelques personnes qu'ils trouvent sur leur chemin, on ne leur donne point des noms fort honnêtes, & ils ne prétendent pas même à la gloire : mais seulement à l'impunité : mais aussitôt qu'à la faveur d'une prospérité éclatante, ils se voyent en état de dépouiller des nations entières, & d'illustrer leur injustice & leur fureur, en traînant à leur char des Princes & des Souverains ; il n'est plus question d'impunité, ils prétendent à la gloire ; ils osent non seulement justifier leurs fameux larcins : mais ils les consacrent. Ils rassemblent pour ainsi dire, l'univers dans la pompe de leurs triomphes, pour étaler le succès de leurs crimes. Et ils ouvrent leurs temples, comme s'ils vouloient rendre le Ciel complice de leurs brigandages & de leur fureur.

Il y a d'ailleurs un nombre infini

ni

ni de choses, que les hommes n'estiment que par le rapport qu'elles ont avec quelqu'une de leurs faiblesses. La volupté leur fait quelquefois trouver de l'honneur dans la débauche. Les riches sont redevables à la cupidité des pauvres de la considération qu'ils trouvent dans le monde. La puissance tire son prix en partie d'un certain pouvoir de faire ce qu'on veut, qui est le plus dangereux présent qui puisse jamais être fait aux hommes. Les honneurs & les dignités tirent leur principal éclat de notre ambition: & ainsi on peut dire à coup sûr, que la plupart des choses ne sont glorieuses, que parce que nous sommes déréglés.

CHAP. XVIII.

Où l'on continue à examiner les caractères de la vanité des hommes.

LA vanité paroît assés dans toutes ces choses, sans que nous soyons trop en peine de l'y trouver. Car quel aveuglement n'est-ce point à l'homme de se faire valoir par des avantages, qui ne composent point le mérite de sa personne, & par des choses qui ne sont susceptibles en soy, ni d'estime ni de mépris, ou des choses qui nous rendent ridicules, en montrant l'extrême disproportion qu'il y a entre ce que nous sommes, & ce que nous devrions être, ou enfin par des choses criminelles, & par conséquent essentiellement honteuses.

Mais il semble bien d'abord que l'on puisse faire un autre jugement des qualités de l'ame, qui se réduisent aux qualités intellectuelles qui
apar-

apartiennent à l'entendement, ou aux vertus morales qui appartient au cœur, puis que les unes & les autres entrent en quelque sorte dans la composition de l'homme, & font ce qu'on appelle le mérite personnel.

Cependant quand on considérera les choses de près, on trouvera qu'il s'en faut beaucoup, que ce ne soient là d'aussi véritables sources de gloire, qu'on se l'imagine communement. Quand on accorderoit aux Philosophes, qui ont choisi ce genre d'avantages pour le faire estimer, qu'il y a quelque chose de plus pur dans leur gloire prétendue que dans celle que la fortune & les préjugés du vulgaire attachent aux biens extérieurs, on ne laissera point de les convaincre de vanité, & peut-être qu'au fond ils ne paroîtront guere plus raisonnables que le reste des hommes.

Les qualités naturelles sont la mémoire,

moire, l'esprit, & le jugement. Les qualités aquiles sont, ou les sciences, ou les arts, & en general les connoissances d'expérience, ou de speculation qui ornent nôtre esprit, en luy faisant connoître ce qu'il ne connoissoit point auparavant; ou qui servent à l'usage de la vie.

La memoire est quasi contée pour rien en matiere de vaine gloire. Les hommes ne prétendent point que ce soit là un fort grand endroit pour se faire valoir; ce qui le marque, c'est qu'ils croient pouvoir se vanter d'avoir la memoire bonne sans trop manquer de modestie. & qu'ils ne craignent point de se faire tort en reconnoissant qu'ils l'ont mauvaise. Il en faut rapporter la cause à ce qu'y ayant dans l'homme deux sortes de facultés, des facultés inferieures & subalternes, & des facultés qui dirigent & qui dominent, nous faisons naturellement plus d'état des facultés qui dominent,

nent, que des facultés qui servent, telle est la memoire, qui ne fait que fournir des memoires à l'entendement. D'ailleurs nous avons ouï dire qu'il y a divers apartemens dans l'esprit de l'homme, & que quand on agrandit les uns, on ne manque guere d'etresir les autres; c'est pourquoy on croit qu'en manquant de memoire, on paroîtra avoir de l'esprit & du jugement. En general il est certain qu'on n'avoüe ses défauts que ou pour s'acquiescer par le merite de cet aveu une gloire, qu'on estime encore plus que la qualiré qu'on avoüe n'avoir pas, ou pour appaiser l'orgueil des autres par une humilité aparente, & les obliger par un desinterressement artificieux à nous rendre la justice qui nous est deüe.

Les hommes se piquent d'esprit, autant qu'ils se piquent peu de memoire; cela paroît & par la sensibilité qu'ils témoignent, lors qu'on leur reproche qu'ils en manquent, & par

les délicates précautions que leur modestie prend , pour montrer qu'ils en ont sans s'en piquer. Un homme qui diroit , j'ay beaucoup d'esprit , seroit insupportable aux autres. Il ne diroit pourtant que ce qu'il pense ordinairement. Mais il faut déguiser ses pensées , & tâcher d'obtenir une louange à laquelle on fait semblant de ne pas aspirer.

On est sans doute assés redevable à cette espece de vanité , puis qu'on luy doit beaucoup d'agreables productions , sans conter le plaisir qu'on prend à la conversation des personnes , qui agissent ou qui parlent par ce motif , mais quelquefois aussi cette vanité devient desagreable & fatigante.

D'où vient l'habitude qu'on a pris de contredire dans la conversation , si ce n'est d'une envie secreete qu'on a de persuader qu'on a plus de lumiere que les autres , & qu'on entend mieux qu'eux les choses dont on parle , ou
du

du moins d'une forte persuasion qu'on en a soy-même. On contredit ceux qui prennent l'ascendant dans la conversation plus volontiers que les autres, parce que par orgueil on ne peut souffrir l'orgueil de ceux qui se croient plus éclairés que les autres. On contredira plus volontiers dans une compagnie nombreuse, où l'on a plusieurs témoins de ce qu'on dit, que lors qu'on est tête à tête avec une personne, avec laquelle on ne peut entrer en contestation sans désavantage, parce qu'elle feroit juge & partie en même temps. Et il arrive aussi qu'on contredit, quand on n'a pas grand chose à dire, car quand on ne peut témoigner de l'esprit, on tâche du moins de s'opposer à la gloire de ceux qui cherchent d'en faire paroître.

C'est à ce même principe que nous rapportons la liberté que se donnent la plupart des hommes, de condamner la conduite de leurs supérieurs. En ce-

la il y a sans doute de l'injustice, parce qu'on juge de ce qu'on ne connoit point, & qu'on ne peut connoître, n'estant pas possible que des particuliers qui ne sont point entrés dans le conseil de ceux qui les gouvernent, sachent si ce n'est fort imparfaitement, les raisons que ces derniers ont de faire ce qu'ils font. J'ajoute qu'il y a de l'aveuglement, parce qu'il est ordinaire de voir que ceux-là même qui s'érigent en juges & en censeurs des actions de leurs maîtres, font des fautes pitoyables, dès qu'ils sont appelés eux-mêmes à quelque employ pareil; & comment ne feroient-ils point de fautes, puis qu'ils ne savent pas former un jugement droit & juste sur tout ce qu'ils voyent; la grande regle pour le commun des hommes étant qu'on a toujours tort, lors qu'on est malheureux, & qu'on est toujours digne d'estime & de
louan-

CONNOÎTRE SOY-MÊME. 465
louïange , lors qu'on est favorisé de
la fortune.

Qui ne fait cependant qu'il y a une
habileté malheureuse , qu'on con-
fond avec l'ignorance ; & une igno-
rance heureuse qui obtient la gloire
de l'habileté. Je diray bien davanta-
ge & je soutiendray hardiment , qu'il
y a peu de grans événemens qui soient
dûs à la prudence des hommes. C'est
le concours des circonstances qui fait
le bonheur des grandes actions , il y
a des Heros de fortune , si j'ose m'ex-
primer ainsi , & qui sont même en
plus grand nombre que les Heros de
merite.

Au reste l'esprit pris pour cette vi-
vacité d'imagination , qui nous fait
concevoir les choses avec feu , & nous
les fait produire avec facilité , a une
espece d'incompatibilité avec le ju-
gement. Il arrive rarement que ces
imaginations impetueuses ne nous
précipitent au lieu de nous diriger.
Ce sont de fausses lueurs , qui nous

G g 3 con-

duisent vers des précipices. L'esprit pour le définir en un mot, est en la main des passions un instrument à faire de grandes fautes.

Je ne dis point la même chose du jugement, qui est sans doute de toutes les qualités intellectuelles la plus estimable. On se trompe assurément, lors qu'on attribue à l'esprit les grandes choses. Ce n'est point l'esprit, mais le jugement qui gouverne les Etats, qui discipline les armées, qui excelle dans les negociations, qui réussit dans les arts & dans les sciences : mais pour ne pas faire combattre deux qualités qui ne sont nullement opposées, il faut dire que l'esprit est la perfection du jugement, & le jugement à son tour la perfection de l'esprit ; avec cette différence pourtant, que le jugement sans l'esprit est quelque chose, au lieu que l'esprit sans le jugement vaut beaucoup moins que rien.

Ce qui trompe la plupart des
hom-

CONNOÎTRE SOY-MEME. 467.
hommes, c'est qu'ils s'imaginent sur un préjugé populaire, que l'esprit est rare, & que le bon sens est fort commun ; & c'est justement tout le contraire. L'esprit qui imagine, qui invente, qui raffine même , & qui subtilise en toutes choses est assés commun : mais le bon sens qui compare, qui examine, qui pese, qui considère les tenans & les aboutissans des choses, & ne se détermine que quand il a de bonnes raisons de se déterminer, est la chose du monde la plus rare.

Presque tous les hommes ont de l'esprit. Il n'y a point de passion même qui ne leur en inspire, & il n'est point jusqu'au vin qui ne leur donne quelquefois de la vivacité : mais il n'y a presque point d'homme qui ne manque de jugement, puis qu'il n'y en a presque point, qui fasse le discernement de ce qui luy est véritablement utile d'avec ce qui ne luy importe point. Ils peuvent avoir du bon

sens dans le choix des moyens qu'ils employent ; mais ils n'en ont point dans celui de la fin qu'ils se proposent.

Comme dans le monde même la vivacité fait les étourdis , & le jugement les personnes véritablement habiles, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve dans la Religion que le bon sens croit & que l'esprit est incrédule. C'est que le dernier se détermine sur les moindres apparences sans rien attendre , au lieu que le jugement compare & examine toutes choses avant que de se déterminer.

Les hommes doctes ont en vain tâché de faire venerer le savoir par l'intérêt qu'ils ont à faire respecter ce qui les distingue des autres. Je ne say si en attirant la vaine approbation du vulgaire , ils ont bien trouvé le secret de se satisfaire eux-mêmes. Si cela est, il faut que la vanité soit venue au secours de la science. Car je vous prie que profitent

fitent la plupart des choses, que nous aprenons à un homme qui est fait pour l'Eternité? Qu'est-ce que les sciences humaines nous apprenent? des mots, des étimologies, des dattes, des faits qui ne nous regardent plus, ou qui ne servent qu'à montrer que nous les savons, des questions vaines, ou ridicules, ou dangereuses, des speculations sans fin, une infinité de fictions & de mensonges, & presque rien qui nous soit utile, & dont notre ame puisse se nourrir. Comment est-ce d'ailleurs que la plupart des hommes connoissent ces choses d'une maniere si trouble & si confuse, que ces prétendues connoissances ne servent qu'à les jeter dans l'égarement? Il ne faut qu'avoir des idées confuses des choses & beaucoup de vanité, pour être perpétuellement dans l'erreur; & il est certain que l'érudition ordinaire donne l'une & l'autre. Car

il n'est pas possible de donner quelque distinction à des connoissances qu'on entasse en si grand nombre ; & il arrive presque toujours qu'on s'enfle par l'aquisition de ce tenebreux butin, comme si l'on avoit lieu de se féliciter d'aquerir de nouveaux préjugés & de nouvelles erreurs ; & si l'abondance des connoissances, qui empêche la justesse & la droiture de l'esprit, valoit autant que leur clarté & leur distinction, qui produit un effet tout opposé. En cela on profite de l'erreur du vulgaire, qui a accoutumé de confondre ces choses : mais ni l'on n'impose aux gens véritablement habiles & éclairés, ni l'on n'a lieu d'être trop satisfait de soy-même. Ceux-là même qui savent mieux ce qu'ils savent, qui joignent les qualités naturelles aux acquises, & qui se sont accoutumés à épurer par l'exactitude d'une méditation appliquée les connoissances, qui embrouillent
le

le cerveau des autres par leur confusion, ne remportent pas au fond un plus grand fruit de leurs études, que de connoître combien les connoissances de l'homme sont bornées. Ils se trouvent environnés par tout d'abysses impenetrables. Ils ne sauroient faire un pas sans trouver une difficulté. Le nombre de leurs connoissances distinctes est petit; encore ces connoissances sont elles comme ensevelies dans un nombre presque infini de préjugés & d'erreurs, dont il faut les separer; & ce qu'il y a de plus facheux encore, c'est que si les connoissances de ce caractère éclairent l'esprit plus que les autres, on ne voit point qu'elles servent d'avantage, du moins pour l'ordinaire, à la satisfaction du cœur. Il y en a, dit un Ancien, qui connoissent simplement pour connoître. C'est l'effet d'une curiosité inutile. Il y en a qui acquièrent des connoissances pour aquerir des

des honneurs ou des richesses, c'est un honteux trafic; enfin il y en a qui savent pour faire paroître leur savoir, c'est l'effet d'une grande vanité. Enfin on peut dire que la science ordinaire est inutile dans la nature, dangereuse assés souvent dans la société, pernicieuse dans le cœur, & presque toujours mortelle dans la Religion. Elle est inutile dans la nature, vous pouvés raisonner sur la cause des orages & des maladies, sur la nature du temps & sur la certitude de la mort : mais vous ne sçauries éviter rien de tout cela. Elle est souvent dangereuse dans la société, puis qu'elle y excite des troubles & des desordres. De là vient qu'Auguste dans le plan de la politique qu'il laissa à ses successeurs, vouloit qu'on bannit les Philosophes de la Republique, parce que l'enyvrement de leur sagesse prétendue avoit accoustumé de leur faire mépriser l'autorité. Elle est

est dangereuse dans le cœur , puis qu'elle nous coute presque toujours nôtre humilité , & mortelle dans la Religion , parce qu'elle s'érige en juge de la Revalation , & veut nous faire connoître par nous mêmes ce que la foy n'aperçoit que sur le témoignage de Dieu.

Les incredules triomphent de ce qu'on voit rarement des gens d'une érudition extrêmement distinguée , croire ce que le vulgaire croit à l'égard des mysteres de la Religion. Qu'ils ne s'y trompent pas , l'objection n'est point si forte qu'ils s'imaginent. Car un Savant n'est pour définir exactement , qu'un homme qui a plus d'erreurs & de préjugés que les autres hommes , & des préjugés d'autant plus dangereux , qu'il est plus éloigné de les connoître par les préventions de son orgueil. Sa grande lecture luy fournit les materiaux de ses erreurs , en luy fournissant des idées confuses , & la grande vanité leur don-

474 **L'ART DE SE**
donne la forme , en changeant les
idées confuses en idées distinctes , &
les moindres conjectures en autant de
demonstrations.

Il n'appartient qu'à l'homme im-
mortel d'ôter tous ces défauts à la
science ordinaire. Car s'en servant
dans les veües de l'éternité , on peut
dire qu'il consacre les plus petites
connoissances en les dirigeant à une si
grande fin , que la moderation qui
est dans les mouvemens de son cœur ,
laisse une grande distinction dans ses
idées ; qu'il n'entasse point les con-
noissances : mais qu'il les choisit ; qu'il
ne trafique point pour le temps de ce
qu'il peut faire servir à l'éternité ; que
son cœur ne s'enfle point par la scien-
ce : mais que la science tire sa perfec-
tion du raport qu'elle a avec les veües
& les mouvemens sublimes de son
cœur ; que sa lumiere au lieu de trou-
bler la société , en procure le bien &
la paix par les veües de cette société
éternelle que nous devons avoir avec
Dieu ;

Dieu ; & qu'enfin il ne fait point consister l'honneur & la perfection de son esprit dans l'indépendance , qui l'élevant au dessus de la Revelation de Dieu , l'affujettit aux préjugés des hommes , ou aux illusions de sa propre vanité ; mais qu'il croit avoir tout connu , quand il a connu ce qu'il a plu à Dieu de luy enseigner pour son bien.

Il nous resteroit à nous faire valoir par les vertus humaines , comme le courage , l'intrepidité , la force , la liberalité , la magnanimité : mais ce seroit mal connoître le cœur de l'homme , que de les prendre pour de véritables sources de gloire. Nous ne voudrions point dire qu'elles vinsent toujours de l'excès de la corruption : mais nous ne voudrions pas aussi les ériger en de véritables sources d'estime.

Car enfin qu'est-ce que la vertu dans ce sens ? c'est un sacrifice des moindres passions aux plus grandes ;
c'est

c'est immoler à l'orgueil & à l'amour de la gloire ses autres affections.

La liberalité n'est , comme on l'a déjà remarqué , qu'un commerce de l'amour propre , qui préfère la gloire de donner à tout ce qu'elle donne. La constance qu'une ostentation vaine de la force de son ame , & un desir de paroître au dessus de la mauvaise fortune. L'intrepidité qu'un art de cacher sa crainte , ou de se dérober à sa propre foiblesse. La magnanimité qu'une envie de faire paroître des sentimens élevés.

L'amour de la patrie qui a fait le plus beau caractère des anciens Heros , n'étoit qu'un chemin caché que leur amour propre prenoit , pour aller à la considération , à la gloire & aux dignités. Quelquefois aussi c'étoit une ambition déguisée sous des noms honorables & reverés. La vengeance de Ciceron , l'ambition d'Auguste , l'intérêt de Lucullus eussent été mal reçus des Romains , s'ils avoient

avoient paru sous leur véritable forme, il falloit leur donner pour prétexte l'amour de la patrie. Il y a eu aussi des occasions, où les hommes ayant quelque sentiment confus de leur excellence, & cherchant la grandeur naturelle, se tournoient de tous côtés pour donner à leurs actions & à leur conduite une fin digne de ce qu'ils sentoient de leurs perfections : mais manquant de direction, ils se tournent vers de faux objets, Brutus encense à la vertu, & s'en repent. Caton sacrifie à la patrie, & ne prend pas garde que sous le beau nom de la patrie qu'il adore, il travaille pour une société de brigans & d'usurpateurs ; & que si l'idée confuse du public luy est glorieuse, l'idée distincte doit le couvrir de confusion.

En un mot il y a dans les vertus humaines une fausseté qui saute aux yeux de tout le monde, & qui empêche qu'on ne puisse les estimer

H h

sans

sans extravagance. Encore y a-t-il un peu plus de bonne foy dans l'injustice de ces autres Heros, que le crime ennoblit, que l'injustice illustre & rend celebres. Ils se sacrifient tous, comme si tous leur appartenoit. Alexandre est un expression vivante de ce dereglement. De la maniere dont ce Prince furieux agit, on diroit qu'il prétend que toutes choses ayent été faites pour son plaisir & pour sa gloire, & que le genre humain n'ayt point d'autre usage que de servir à sa cupidité. Il embrase les cités. Il ravage les Provinces. Il renverse les trônes, & fait des puissances le jouet de la sienne comme si les nations n'étoient qu'un peu de poussiere devant luy. Peut-on souffrir qu'un homme se fasse à luy même des sacrifices qu'il auroit horreur d'offrir au plus grand de ses Dieux?

C H A P. XIX.

Des deux derniers caracteres de l'orgueil, qui sont l'ambition & le mépris du prochain.

L'Amour excessif de l'estime produit un autre dérèglement, qui est l'ambition, parce que la passion trop violente que nous avons de nous faire considerer des autres, nous fait aspirer à tout ce qui peut nous faire paroître sur un theatre eminent. Pendant que nous sommes confondus avec la foule, les autres partagent avec nous les regards du public, il faut nous tirer de leur compagnie pour attirer l'attention. Nôtre superiorité demande pour nous des préférences de consideration & d'estime, c'est ce qui nous la fait ambitionner.

Chacun se pique d'exceller dans sa profession quelque mediocre qu'elle soit, & cela non pas parce

H h 2

qu'on

qu'on ayme l'excellence pour l'excellence même : mais parce qu'on veut être plus considéré que les autres. Ceux qui s'exposent à la guerre n'ayment point les grands perils : mais la gloire distinguée.

Mais parce que la distinction , qui vient du merite & des actions peut être, ou cachée , ou sujete à contestation, ou n'être pas exposée à la veüe de tout le monde, nôtre cœur ambitionne avec passion une autre espece d'élevation qui est incontestable & reconnüe de chacun , c'est celle de la grandeur, des dignités & de la puissance, selon la remarque que nous en avons déjà faite.

L'amour propre est particulièrement flaté, lors qu'il voit que ceux qu'il craignoit comme ses rivaux de vaine gloire, luy font la cour, & se mettent eux mêmes dans sa dépendance. Il est enchanté de la puissance qui les luy soumet, & les ayme d'autant plus qu'il ne craint plus

CONNOÎTRE SOY-MEME. 481
plus leur concurrence : mais le même
sentiment d'orgueil , qui nous fait
aymer ceux qui sont soumis à notre
empire , fait haïr à ces derniers la ne-
cessité , qui les met dans notre dépen-
dance , & leur donne de si grandes
tentations de nous haïr qu'il n'y a
qu'une eminente & heroïque vertu
de notre part , qui puisse les forcer à
cacher leur malignité.

Enfin la même raison qui fait
que nous cherchons à nous élever
au dessus des autres , pour n'être plus
dans une obscurité & dans une con-
fusion , qui nous empêche d'être re-
marqués , nous inspire le penchant
que nous avons à mépriser le pro-
chain. Nous ne nous contentons
point de nous mettre sur la pointe des
pieds pour paroître plus grands que
les autres ; nous tâchons encore ou
de les faire tomber , ou de les abaisser
pour paroître plus grands par leur a-
baissement.

On ne doit pas seulement ra-

H h 3

por-

porter à nôtre malignité le plaisir , que nous donnent la satire & la comedie. On doit encore l'attribuer à nôtre orgueil. Nous sommes ravis de voir abaisser les autres. C'est autant de personnes qui sortent du rang de ceux qui peuvent aspirer à la gloire avec nous : nous prenons sur tout plaisir à les voir tourner en ridicules , parce qu'il n'y a pas d'abaissement guère plus grand que celui-ci , ni qui soit plus sans retour , les hommes ayant honte d'estimer ceux dont ils se sont premièrement moqués.

D'où vient que les hommes qui ne rient jamais de voir tomber une pierre ou un cheval , ne peuvent presque s'en empêcher , lors qu'ils voyent tomber un homme , puis que l'un n'est sans doute pas plus ridicule que l'autre : c'est qu'il n'y a rien dans nôtre cœur qui nous interesse dans la cheute d'une beste , au lieu qu'il y a en nous quelque chose
qui

CONNOÎTRE SOY-MEME. 483
qui nous intéresse tellement dans l'abaissement des autres hommes, qu'il n'est point jusqu'à l'image de cet abaissement qui ne nous fasse plaisir. On croit toujours rire innocemment, & l'on ne rit presque jamais sans crime.

C'est ce même penchant qui fait que nous avons pour notre prochain ce mépris, qui se nomme insolence, hauteur, ou fierté, selon qu'il a pour objet nos supérieurs, nos inférieurs, ou nos égaux. Nous cherchons à abaisser davantage ceux qui sont au-dessous de nous, croyant nous élever à mesure qu'ils descendent plus bas; ou à faire tort à nos égaux, pour nous ôter du pair avec eux, ou même à ravalier nos supérieurs, parce qu'ils nous font ombre par leur grandeur. Notre orgueil se trahit visiblement en ceci. Car si les autres sont un objet de mépris, pourquoy ambitionnons nous leur estime? ou si leur

H h 4

esti-

484 L'ART DE SE SAUVRE
estime est digne de faire la plus
forte passion de nos ames, com-
ment pouvons nous les mépriser ?
Ne seroit-ce point que le mépris
du prochain est plutôt affecté que
veritable. Nous entrevoyons sa
grandeur, puis que son estime nous
paroît d'un si grand prix : mais
nous faisons tous nos efforts pour la
cacher, afin de nous faire honneur à
nous mêmes.

De là naissent les medisances, les
calomnies, les loüanges empoison-
nées, la satyre, la malignité & l'en-
vie. Il est vray que celle-ci se cache
avec un soin extreme, parce qu'elle
est un aveu forcé que nous faisons du
merite, ou du bonheur des autres, &
un hommage forcé que nous leur
rendons.

De tous les sentimens d'orgueil,
le mépris du prochain est le plus
dangereux, parce que c'est celui
qui va le plus directement contre
le bien de la société, qui est la fin
à la-

à laquelle se rapporte par l'intention de la nature l'amour de l'estime, c'est aussi ce qui rend les hommes plus haïssables.

Lors que nous voyons deux hommes dont l'un fait paroître de la vanité & de la présomption ; & l'autre témoigne ne pouvoir souffrir cet orgueil , on peut conter hardiment que le dernier est entaché plus dangereusement de ce défaut que non pas l'autre. Car ce n'est que parce qu'il a de l'orgueil qu'il s'aperçoit de l'orgueil de l'autre , & d'ailleurs c'est un effet moins criminel de l'orgueil de présumer trop de soy même que d'abaisser le prochain.

La présomption & la confiance sont une espece d'yvresse pour notre âme ; mais la haine , l'envie , la malignité en sont comme la fureur.

L'envie est un sentiment implacable. Vous pouvez luy imposer silence par vos bienfaits & par votre honnêteté : mais vous ne la fléchirez

H 5

point,

point. Elle vivra autant que subsistera votre mérite. On vous pardonnera les derniers outrages qu'on aura reçeu de vous; & du moins le temps en effacera le souvenir : mais on ne vous pardonnera jamais vos bonnes qualités.

L'envie & la flaterie sont deux défauts tout à fait opposés. La première fait paroître un mépris apparent pour les autres, qui cache une estime effective. Car l'envie dans le fond est un sentiment qui fait honneur. Elle ne se porte que vers ce qu'elle estime. Elle vit par le mérite, & ne meurt qu'avec luy ; au lieu que la flaterie cache sous une estime apparente un mépris très véritable, puis qu'elle ne naît que sur la supposition de la foiblesse de celui qui en est l'objet. Aussi peut-on dire qu'il y a des satyres qui loient beaucoup, & des panegyriques fort outrageux. Alexandre ne voit point dans les enyvremens de sa vanité, que la roideur Macedoniene luy
fait

CONNOÎTRE SOY-MEME. 487
fait plus d'honneur que l'idolatrie des Perſes , il eſt cependant bien obligé à ſes amis de ce qu'ils ne veulent point ſe moquer de luy.

Il eſt facile de juger par tout ce que nous avons dit cy-deſſus , combien l'orgueil eſt un défaut odieux & haïſſable. Car tous ſes dére-glemens ſont très criminels. L'amour exceſſif de l'eſtime nous fait faire un renverſement de la nature elle même , en changeant la fin en moyens & les moyens en fin. Car puis que l'amour de l'eſtime n'eſt plus que l'amour du plaſiſir n'eſt qu'un moyen , dont Dieu ſe ſert pour nous porter à la vertu & au bien de la ſociété , n'eſt-il pas contre la nature que les hommes agiſſent , comme s'ils n'eſtoient dans ce monde que pour être eſtimés ? la préſomption nous aveugle pour ne pas connoître ce qui eſt véritablement eſtimable en nous ; étant certain que ce que nous ſommes eſt infiniment

niment au dessus de ce que nous croyons être , & que nos veritables perfectionns meritent bien mieux l'attention de nôtre ame , que ces qualitez imaginaires que nous nous vantons faussement de posseder. La vanité qui s'attache à de fausses sources de gloire , nous fait perdre de veüe les veritables & solides fondemens de l'honneur , qui sont la pieté & la crainte de Dieu. Le mépris que nous avons pour nôtre prochain est un mépris qui réjalit necessairement sur nous mêmes , puis que nous ne sommes guere differens des bêtes , s'il est vray que nous soyons si differens des autres , & que les distinctions de l'orgueil détruisent toutes les idées de nôtre dignité naturelle.

Mais outre ces défauts, il y en a un plus caché dans l'orgueil , qui est le plus grand de tous ; c'est qu'il nous fait usurper la gloire de Dieu même. Nos perfectionns sont des talens que
Dieu

Dieu nous confie pour les faire valloir. Le profit qui en refulte , c'est la gloire que nous devons luy rapporter comme étant fon bien : mais l'orgueil, cet injufte , ou plutôt ce facrilège qui dérobe tout , ne refpecte pas plus les droits de Dieu , que ceux des hommes. Tous les égards qu'il a pour la Divinité c'est qu'il n'ofe avouer les injuftices qu'il luy fait , & qu'il a tant d'horreur pour fes facrilèges , qu'il n'oseroit les mettre au jour , ni en rendre la raifon complice.

On peut conclurre de tout ce que nous avons dit fur ce fujet , que l'orgueil auffi bien que la corruption en general , eft à peu près égal dans tous les hommes du monde. Dans les uns il fe manifefte davantage, dans les autres il eft plus caché. Tous ne penfent pas également à fe faire eftimer , parce qu'il y en a beaucoup à qui la pauvreté donne des occupations plus preffantes : mais je ne fay fi l'on ne peut point dire qu'ils ont tous le même

me penchant pour l'estime, que cette inclination peut être cachée & que le sentiment en peut être suspendu : mais qu'elle est à peu près la même dans tous les hommes, ou plutôt qu'il n'y a de différence que celle que la grace y met. Il se peut que quelques uns feront paroître plus de présomption que les autres : mais l'orgueil n'est pas moins dans la timidité & dans ces ombrages pointilleux d'un homme qui craint toujours, ou de se faire tort, ou que les autres ne lui en fassent, qu'il l'est dans la présomption même.

On voit des gens qui paroissent civils & honnêtes à l'égard des autres : mais ils chercheront de leur prendre le pas dans le chemin de la gloire : l'honnêteté extérieure n'étant à vrai dire, qu'une apparente préférence que nous faisons des autres à nous-mêmes, pour cacher la préférence effective que nous faisons de nous-mêmes à tout le monde. Enfin il y en a qui sont maîtres d'eux-mêmes, quand on les loue,

louë : mais qui ne le sont point du tout, quand on les blâme. La modestie tient bon contre les impressions de la flaterie : mais elle se déconcerte par les impressions de l'outrage. L'orgueil se rend maître de sa joye & de sa satisfaction : mais il ne peut commander à sa douleur & à son ressentiment. Enfin on en voit qui semblent s'élever au dessus de l'estime des autres hommes, & qui seroient même ce semble fâchés d'avoir l'approbation du public, mais pénétrés les motifs de ce chagrin Philosophe, & vous trouverez que l'orgueil y a sa bonne part. Un homme rempli de l'opinion de son mérite trouve souvent que les hommes ne luy rendent pas la justice qui luy est dûë. Il faudroit voir le genre humain à genoux devant luy, pour luy ôter sa mauvaise humeur, & s'il n'est point adoré, le voilà myfantrope.

On voit enfin par là que l'orgueil vit de l'erreur des autres, & des illusions qu'il se fait à luy même. Il a établi je ne say combien de fausses maximes dans le monde sur lesquelles tout le monde raisonne, comme sur des principes véritables, à la faveur desquelles il tâche de faire valoir ses prétensions. Qu'on ne s'i-
magine

imagine point qu'on puisse détruire ces préjugés en les combattant directement par la raison. Les hommes conservent ces erreurs malgré le bon sens, qui leur apprend ce qu'elles ont d'insensé, parce que c'est de la disposition de leur cœur qu'elles viennent. Pour les guérir de ces illusions, il faut moderer l'amour excessif de l'estime qui regne dans leur cœur, & il n'y a point d'autre moyen de détruire ce dernier, que de tourner leur ame vers le bien éternel & infini, qui est Dieu, l'unique source de notre bonheur & de notre gloire.

Ce sont là les réflexions que nous avons à faire sur nos penchans & nos déreglemens les plus généraux, en attendant que nous fassions des découvertes plus particulières dans la science du cœur, qui est si belle, si importante & si digne de notre application en toutes manières : Dieu veuille benir par sa grace celles que nous pouvons avoir faites dans cet écrit, & les faire réussir à sa gloire & à notre salut éternel. *Amen.*

F I N.

Österreichische Nationalbibliothek









